

Christus

Espérer *La confiance à l'épreuve*

**Le poids de l'échec
L'Eglise à la table d'Emmaüs
Mais où est-il, ton Dieu ?
Espérer sans raison**

**LE PÈRE ALBERTO HURTADO
SÉJOUR EN BÉNÉDICTIE**

ih̄s

N° 206 - 10 €

Avril 2005

la Croix

CHRÉTIENS EN FRANCE L'aventure continue

Le quotidien la Croix est allé, pendant cinq semaines, à la rencontre des chrétiens dans notre société.

Des témoignages, la formule des rencontres, l'annonce de l'engagement, la spiritualité et le débat, des analyses... sur l'un de nos grands enjeux du siècle : vivre les exigences de la Croix.

Aujourd'hui, nous vous proposons de retrouver l'intégralité de cette série dans un hors-série exceptionnel de 110 pages enrichi d'un entretien avec le cardinal Jean-Marie Lustiger.

N'attendez plus ! Commandez dès aujourd'hui ce numéro unique à conserver.

Parce que l'aventure continue...

la Croix

hors-série

- « Croiser nos regards »
- « Promouvoir l'homme »
- « Changer la société »
- « Penser le monde »
- « Continuer l'aventure »
- « Mgr Lustiger évangéliser aujourd'hui »

Chrétiens en France L'aventure continue

5€

Au Sommaire

- ✓ Croiser nos regards
- ✓ Promouvoir l'homme
- ✓ Changer la société
- ✓ Penser le monde
- ✓ Continuer l'aventure
- ✓ Cardinal Lustiger : évangéliser aujourd'hui

Bon de commande

à retourner, accompagné de votre règlement à : LA CROIX - TSA 30412 - 59063 Roubaix Cedex 1

☐ OUI, je désire recevoir le hors-série "Chrétiens en France : l'aventure continue."

HSCFRCK/TBJ

☐ Je commande ☐ exemplaires x 5€ = €

☐ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre de LA CROIX

☐ Je préfère régler par carte bancaire (Carte Bleue, Visa, Eurocard Mastercard)

dont voici le N°

la date d'expiration

et les 3 derniers chiffres du numéro au verso

Date et signature obligatoires

Commandez aussi en ligne sur
www.la-croix.com

Pour tous renseignements appeler le

 N° Indigo 0 825 825 832

du lundi au vendredi de 9h30 à 18h (0 825 825 832)

Frais de port inclus.

Offre valable en France
métropolitaine uniquement
jusqu'au 31 décembre 2005
Pour nos tarifs étrangers,

115 200

Les informations recueillies ici sont nécessaires au traitement de votre abonnement et destinées à nos services internes. Elles peuvent être communiquées aux organismes liés contractuellement avec BAYARD PRESSE, sauf opposition. Elles peuvent donner lieu au droit d'accès et de

Christus

*Revue de formation spirituelle
fondée par des pères jésuites en 1954*

TOME 52, N° 206, AVRIL 2005

RÉDACTEUR EN CHEF

PAUL LEGAVRE

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

YVES ROULLIÈRE

COMITÉ DE RÉDACTION

MARIE GUILLET - MARGUERITE LÉNA - BRIGITTE PICQ

BRUNO RÉGENT - JEAN-PIERRE ROSA

SERVICE COMMERCIAL . JEAN-PIERRE ROSA

RÉDACTION GRAPHIQUE : ANNE POMMATAU

PUBLICITÉ : MARTINE COHEN (01 44 35 49 33)

14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS

TÉL ABONNEMENTS . 01 44 39 48 04

TÉL RÉDACTION 01 44 39 48 48 - FAX 01 44 39 48 17

INTERNET (site) [http //www revue-christus com](http://www.revue-christus.com) , (adresse) redaction.christus@ser-sa.com

TRIMESTRIEL

Le numéro . 10 € (étranger : 11,5 €)

Abonnements : voir encadré en dernière page

Publié avec le concours du Centre National du Livre



Revue d'Assas Editions, association loi 1901

Éditée par la SER-SA (principaux actionnaires : Assas-Éditions, Bayard Presse)

Président du conseil d'administration et directeur de la publication Bruno RÉGENT s j

Direction générale Jean-Pierre ROSA

Espérer

La confiance à l'épreuve

Éditorial

137

Espérer

138

Bernard SESBOUÉ, s.j., Centre Sèvres, Paris

Parler de l'espérance aujourd'hui

Au-delà de la mort

151

Pierre FAURE, s.j., CNPL, Paris

Espérer en milieu hostile

Avec le Psaume 41 (42)

157

Jean-Marie GOBERT, professeur de philosophie, Lyon

Les philosophes ont-ils oublié l'espoir ?

Fragile volonté

165

Christophe ROUCOU, prêtre de la Mission de France, Paris

Temps de crise, creuset pour l'Espérance

L'Eglise à la table d'Emmaüs

177

Christian MELLON, s.j., CERAS, Paris

La politique, une bonne nouvelle ?

Les signes des temps

185

Isabelle LE BOURGEOIS, auxiliatrice, Paris

Tenir debout en prison

Le poids de l'échec

191

Marguerite LÉNA, s.f.x., philosophe, Paris

Eduquer, c'est espérer

Une énergie pascalienne

201

Anne STALÉ, Lausanne

Sortir de la désolation spirituelle

En Dieu notre force

209

FRANCESCO ROSSI DE GASPERIS, s.j., Institut biblique de Jérusalem
Le Nom qui veille sur l'espérance de Jérusalem
Attente messianique

217

Services

218

Lectures spirituelles pour notre temps

226

Sessions de formation pour le semestre à venir

227

Études ignatiennes

228

Geneviève PERRET, Marie-Auxiliatrice, Douala

La composition de lieu

Dans la prière, se rendre présent

237

Chroniques

238

Alain THOMASSET, s.j., CERAS

Un nouveau saint jésuite : Alberto Hurtado

Apôtre de la justice sociale au Chili

247

Maurice JOYEUX, s.j., Radio Vatican

Séjour en Bénédictie

Lettre aux moines de Landévennec

Prochains numéros :

- Marie (hors série, mai 2005)
- Le recueillement (juillet 2005)
- L'homme humilié (octobre 2005)

Un encart est inséré dans ce numéro et deux autres posés dessus

Éditorial

Quelques nouvelles de la revue !

Nous avons récemment sollicité votre avis sur la « vie religieuse », à travers un formulaire inséré dans le numéro de janvier. Plus de deux cents réponses nous sont parvenues, manifestant votre lien et votre attachement à *Christus*. Merci de vous être engagés avec nous dans cette réflexion cruciale pour l'avenir de l'Eglise. La grande qualité de vos réponses nous incite à préparer un numéro sur ce thème pour le printemps 2006. A l'écoute de vos perceptions de la vie religieuse, de sa présence dans l'Eglise et la société, de ses missions, nous allons dégager les thèmes d'un dossier, en rendant bien sûr compte de vos réponses dans toute leur ampleur.

Une enquête d'un tout autre genre a été menée à l'automne dernier : par téléphone et par courrier, nous avons interrogé un nombre représentatif des 6500 personnes actuellement abonnées. Pour les deux tiers, les abonnés sont laïcs ; un autre tiers se partage entre prêtres, communautés religieuses et bibliothèques (il y a une décennie, les proportions étaient inverses). Un tiers vit en région parisienne. Les abonnés laïcs sont plutôt des hommes (51%) — davantage que par le passé —, même si plus de femmes que d'hommes font le pari de l'abonnement initial (65%). Les abonnés laïcs sont très fortement engagés dans l'Eglise (83%), en paroisse, en catéchèse, dans des mouvements, des groupes de prière, avec un niveau élevé de for-

mation chrétienne : plus de 60% ont suivi des sessions de formation biblique ou des cours de théologie, et la moitié, des retraites ignatiennes.

La satisfaction et l'attachement à *Christus* sont élevés et vous n'êtes pas rebutés par la difficulté de lecture : vous appréciez la clarté de la présentation des articles et vous savez que l'exigence spirituelle a un prix. Vous partagez la lecture de la revue avec votre entourage, notamment familial, et elle vous est bien plus qu'auparavant une aide dans vos engagements ecclésiaux. Vous plébiscitez le contenu de la foi dans les dossiers et leur dimension biblique. Les plus jeunes abonnés sont particulièrement sensibles à l'approche psychologique. Vous aimez que soit présente l'histoire de la spiritualité. Prêtres et religieuses demandent davantage de « lectures spirituelles ». Les hors-série et certains numéros ordinaires suscitent un très grand intérêt (rappelons que 7500 exemplaires sont achetés chaque année en librairie). Tous ces résultats nous donnent de vraies directions de travail pour vous offrir une revue qui soit encore plus attentive à votre recherche de Dieu. Nous voici encouragés à nous risquer davantage avec vous dans les enjeux contemporains de la quête spirituelle.

Près de 70% des abonnés seraient intéressés par des rencontres de lecteurs dans leur région. Aussi voulons-nous faciliter la création de groupes de lecteurs qui se réuniraient plusieurs fois par an, afin de partager les questions et les fruits nés de leur lecture. Si vous désirez animer de tels partages, n'hésitez pas à nous joindre. Nous vous mettrons en relation avec les abonnés de votre région en les contactant de votre part.

Paul LEGAVRE s.j.

Espérer

« L'espérance ne trompe pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » A certaines heures, il est difficile de partager le cri de joie et l'assurance de l'apôtre Paul dans son *Epître aux Romains*. Ainsi donc, l'espérance ne tromperait pas, ne décevrait pas ? Quand la tempête souffle et secoue jusqu'aux fondations de l'existence, quand notre confiance en la bonté d'autrui est éprouvée, quand vacille la foi en Dieu ? Mais la parole de l'Apôtre n'est pas une parole pour mer calme, pour des espérances édulcorées, frelatées. Jaillissant de son expérience, elle nous soutient dans nos tribulations : « La détresse elle-même fait notre orgueil, puisque la détresse, nous le savons, produit la persévérance ; la persévérance produit la valeur éprouvée ; la valeur éprouvée produit l'espérance » (*Rm 5,3-4*).

Cette espérance-là repose non sur nos forces, mais sur ce que Dieu a accompli, une fois pour toutes, en Jésus. « Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les coupables que nous étions. — Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être donnerait-on sa vie pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs » (*Rm 5,6-8*). Paul nous encourage alors à mettre notre orgueil en Dieu, à nous vanter, à nous glorifier en lui — c'est-à-dire à ne pas chercher en nous force et raisons d'espérer, mais à les puiser dans la

vie d'un autre, en qui nous sommes désormais réconciliés avec Dieu. C'est qu'à vues humaines nos raisons d'espérer se révèlent souvent illusoires. Sans doute faut-il une fois encore revenir à la distinction traditionnelle entre *espoir* et *espérance*, entre projets personnels et attente de Dieu, visée humaine et remise radicale de soi à un autre. Cependant, l'espérance n'est pas un don extérieur à nos vies : Dieu lui-même vient l'inscrire dans nos projets, en les renouvelant. Alors l'impossible s'accomplit : tenir dans l'épreuve et ne pas donner crédit aux voix qui raillent, jusqu'au fond de nous-mêmes : « Où est-il, ton Dieu ? »

Distinguer espoir et espérance nous permet d'entendre le travail de la foi et de l'amour en plusieurs lieux où l'humanité est fortement exposée : l'engagement politique, si décrié ; la prison, lieu de l'échec par excellence ; l'acte d'éduquer un jeune, foi en l'avenir. Là où dans nos vies peut secrètement s'insinuer la désespérance, nous sommes invités avec l'Eglise à nous mettre à la table des pèlerins d'Emmaüs : la crise devient creuset pour l'espérance ; sortir de la désolation spirituelle devient possible.

Paul indique la direction ultime de l'espérance : la gloire de Dieu. « Notre orgueil à nous, c'est d'avoir part à la gloire de Dieu » (Rm 5,2). Cette gloire, fragile et sans cesse menacée, repose sur Jérusalem. Jusqu'à la fin des temps, Jérusalem, au sein de ses tribulations, concentre notre espérance — dans l'attente du retour du Christ. C'est lui qui viendra accomplir toute chose dans une humanité réconciliée, dont Jérusalem est à jamais la figure.

Christus

www.revue-christus.com

En l'année du cinquantenaire de la revue, nous sommes heureux de vous rappeler que Christus s'est enfin doté d'un site internet.

Un outil de travail incomparable est mis à la disposition de nos lecteurs et de tous ceux et celles qui œuvrent dans la formation au sein de l'Eglise de France.

Découvrir la revue

- Présentation de la revue et de son histoire.
- Mise à disposition du sommaire et de l'éditorial de chaque numéro
- Présentation des deux collections « Christus », chez Desclée de Brouwer et chez Bayard.

Au service des lecteurs, les tables générales

- Accès aux sommaires de 220 numéros, soit plusieurs milliers d'articles.
- Des entrées thématiques variées, par auteur et par année pour retrouver rapidement un article, une information.
- Des repères et des éléments de réflexion sur toutes les questions d'ordre spirituel, biblique, anthropologique ou ecclésial

Un lien avec la rédaction

Des relations renforcées avec abonnés et lecteurs :

- *Le livre d'or* : réagir et engager un dialogue.
- L'actualité des *conférences* et des *publications*.
- La lettre électronique d'*information*.

Pour commander et s'abonner

- Bulletins d'abonnement, de commande des numéros.
- Livraison à domicile.
- Efficacité, rapidité et professionnalisme dans le traitement des demandes par la création d'un service abonnements au siège de la revue 14 rue d'Assas. Renforcement du service de vente par correspondance. Service abonnements et ventes : 01 44 39 48 04.

Espérer

Parler de l'espérance aujourd'hui

Bernard SESBOÛÉ s.j. *

E*spoir et espérance* : nous avons deux mots pour dire apparemment la même chose. Quelle nuance faut-il mettre entre les deux ? Les dictionnaires en font presque des synonymes. Mais je me permets d'établir une distinction de vocabulaire qui facilitera notre démarche. Disons que l'*espoir* est une attitude qui appartient à la condition humaine en tant que telle ; l'*espérance* est la vertu théologale qui en constitue l'épanouissement chrétien et qui opère le passage à l'absolu de l'espoir humain. C'est en revenant à l'expérience fondamentale de l'espoir, qui se trouve chevillé au corps de tout homme, que nous pourrions retrouver et comprendre les accents originaux de l'espérance chrétienne.

* Centre Sèvres, Paris A récemment publié, chez Desclée de Brouwer en 2004 *Le Christ, hier, aujourd'hui et demain et Hors de l'Eglise, pas de salut*, et chez Bayard en 2005 *Maria ce que dit la foi* Dernier article paru dans *Christus* « Quand Dieu se tait » (n° 194, avril 2002)

L'ESPOIR AU CŒUR DE LA CONDITION HUMAINE

Nul être humain ne peut vivre sans espérer. Pour la raison très simple que notre existence est distendue entre un passé, un présent et un avenir. Nous ne pouvons plus rien sur notre passé, même s'il est lourd à porter. Le présent est cet instant évanescent et trop souvent décevant qui nous échappe sans cesse. Seul l'avenir est ce sur quoi nous avons quelque prise. Cet avenir, nous le voulons « meilleur », nous le voulons en « progrès ». C'est lui que nous construisons par notre travail quotidien et nos engagements divers dans la famille, la profession et la société. C'est vers lui que nous reportons tout notre désir ; c'est de lui que nous attendons de pouvoir nous accomplir. Car si certains désirs immédiats peuvent bien se réaliser tout de suite, il n'en va pas de même du désir radical qui nous constitue. Ce désir est l'expression d'un manque, et, tel un mirage dans le désert, il s'éloigne à mesure que nous croyons nous en approcher. Rien ne peut le satisfaire totalement de notre vivant.

Ainsi l'espoir est-il indissolublement lié à l'avenir, que nous nous représentons sous un jour facilement radieux. Nous « caressons l'espoir » de « lendemains qui chantent ». Tout ce dont nous sommes frustrés dans le présent, nous espérons qu'il nous sera donné plus tard ou bientôt. Le vœu est une expression de l'espoir. Aussi n'arrêtons-nous pas de nous offrir des vœux : c'est le bonjour du matin, la bonne année du 1^{er} janvier, les vœux de bonheur exprimés le jour d'un mariage. Ces vœux sont généreux. Sommes-nous conscients de la part de rêve qui les habite ? A la fois oui et non.

Est-il sage d'espérer ?

Ne suis-je pas allé trop vite en besogne ? Du fait que nous vivons pratiquement toujours dans l'espoir de jours meilleurs, n'ai-je pas fait de l'espoir un bien, presque un devoir ou une vertu ? Mais l'espoir ne serait-il pas plutôt une lâcheté, voire un vice ? Ainsi, pour les premiers poètes grecs, l'espoir, sans doute identifié à l'attente passive, est un mal. Il est à la fois paresse et illusion. Seul de tous les maux qui se répandent sur le monde de la fameuse boîte de Pandore, on ne sait pourquoi, l'espoir reste à l'intérieur (Hésiode) : est-ce le signe qu'il doit épargner l'humanité, parce qu'il serait trop destructeur, ou celui qu'il nous accompagne et nous trompe sans se faire voir ? Il est vrai que l'espoir ne saurait constituer un alibi à la paresse, car il n'est plus

alors qu'illusion, déraison et prétention (*hubris*). Il ne serait pas raisonnable de prendre une décision sur le seul fondement de l'espoir. Cependant, Théognis de Mégare (le premier semble-t-il) distingue le mauvais espoir du bon espoir : « L'espoir est la seule divinité bienfaisante sur terre. (...) Que l'homme, tant qu'il vit et voit la lumière reste pieux et compte sur l'espoir »¹. Pindare fera de l'espoir un libérateur et Eschyle un sauveur.

Retenons cette ambivalence de l'espoir. Certains philosophes du passé et du présent sont toujours là pour nous dire : l'espoir est une *passion*, c'est-à-dire un sentiment irrationnel auquel le sage se doit de résister et dont il doit se libérer le plus possible pour arriver dans la région de la sérénité parfaite. Les stoïciens parlaient ainsi : le sage ne désire que ce qu'il a et s'interdit tout désir sur l'avenir. Le sage est toujours heureux sans espérer jamais, et à condition de n'espérer jamais. La sagesse hindoue va dans le même sens : « Seul est heureux celui qui a perdu tout espoir, car l'espoir est la plus grande torture qui soit et le désespoir le plus grand bonheur »².

A cette sagesse traditionnelle répond le scepticisme désabusé des Temps modernes en Occident. Le mémorialiste Chamfort avoue sans enthousiasme au XVIII^e siècle : « L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse ; et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. » Le philosophe Alain lui répond au XX^e avec une antienne presque semblable : « Nos espérances mesurent notre bonheur présent, bien plutôt que notre bonheur à venir. » Ce réalisme n'a-t-il pas toutes les apparences de la raison ?

Mais écoutons d'autres voix : le grand philosophe Emmanuel Kant avait inscrit l'espoir parmi les trois questions « incontournables » que se pose tout homme : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? » Et voici qu'au cœur du terrible et parfois « désespérant » XX^e siècle une voix marxiste, celle d'Ernst Bloch, consacre trois gros volumes au *Principe espérance*. L'auteur analyse inlassablement toutes les formes que prend la *conscience anticipante* qui habite toute âme humaine, c'est-à-dire ce mouvement qui nous pousse sans cesse en avant, cette pulsion irrépressible vers un monde meilleur. Par tous les moyens, le philosophe essaie de fonder une espérance qui demeure même en dehors de toute perspective d'un au-

1. *Poèmes élégiaques*, L I, 1135-1143 (Les Belles Lettres, 1948, p. 79) Cf Laurent Gallois, « L'espérance dans la pensée d'Hippocrate » (*Laennec*, n° 53, janvier 2005, pp. 23-32), à qui j'emprunte ces références aux poètes et philosophes grecs

2. *Samkhya-Sûtra*, IV, XI

delà, même dans l'hypothèse d'une fin catastrophique de l'histoire. L'homme a le souci de se dépasser sans cesse au cœur de l'immanence de son histoire, et cela seul est capable de le libérer de la tentation du suicide. Cette espérance est ce mouvement qui est là et habite chacun de nos instants. Ce souci passe par le rêve, éveillé ou endormi, par l'utopie, toujours irréalisable avec tous ses châteaux en Espagne, mais aussi toujours mobilisatrice. L'homme connaît aussi l'utopie médicale de la santé, les diverses utopies économiques et sociales, l'utopie politique de la liberté bien ordonnée, celle de la paix universelle et des loisirs, enfin les utopies qui viennent du monde de l'art.

Cette ambiguïté fondamentale de l'espoir vient de ce paradoxe d'expérience : nous espérons sans cesse ; nous ne pouvons vivre sans espérer ; mais notre espoir est presque toujours déçu. Combien d'espoirs confirmés par la réalité de l'avenir pour combien d'espoirs frustrés ! L'avenir rêvé ne s'accomplit jamais comme on l'avait espéré. L'espoir se révèle le plus souvent comme une immense illusion. N'est-il pas semblable à ces promesses qui n'engagent que ceux qui y croient ? Ce paradoxe a été bien relevé par Péguy, qui en parle avec le vocabulaire chrétien de l'espérance, la « deuxième petite vertu » devant laquelle Dieu lui-même s'étonne³. Mais alors, avons-nous raison d'espérer ? Ne faut-il pas plutôt reconnaître que l'espoir qui nous habite est finalement sans raison, sans aucune raison ?

Espoirs personnels et espoirs sociaux

Ce qui vient d'être dit concerne nos vies personnelles. Mais si nous passons au plan social et politique, ne devons-nous pas faire la même constatation ? Depuis le temps que l'on nous promet une société radieuse et harmonieuse, qu'en est-il ? Dans le domaine politique, l'espoir se fait promesse : « Il faut que les choses changent, et je promets de les faire changer ! » Si j'avais écrit cet article il y a vingt-cinq ans, j'aurais dû consacrer un paragraphe à l'espoir marxiste. J'aurais dit que l'espoir de la société sans classe, illusoire à tous égards, est une sécularisation de l'espérance chrétienne qui n'attend plus rien de Dieu, mais veut réaliser le bonheur de l'humanité par les propres forces de celle-ci. J'aurais parlé ainsi parce que cet espoir marxiste était celui de millions de gens. Aujourd'hui, ce genre de doctrine a fait long feu et ferait plutôt place à une sorte de désespoir social.

3. Cf. *Le porche du mystère de la deuxième vertu*

Un signe est là qui ne trompe pas : nos sociétés, dites développées et assises sur leurs prouesses techniques — même si certains sont fort inquiétantes pour l'avenir — et leurs richesses — même si celles-ci sont injustement réparties —, sont celles du mécontentement, celles où tous les corps professionnels sont « en colère ». Nous constatons une augmentation inquiétante du nombre des suicides, en particulier de jeunes, et spécialement en France. Ne faudrait-il pas faire le lien entre cette crise de l'espoir et le nombre croissant des marginaux et des SDF dans notre société ? Sans prétendre analyser ici les facteurs complexes qui conduisent un homme à vivre dans la rue, je me demande si certains d'entre eux ne sont pas des gens fatigués de vivre, ayant en quelque sorte jeté le manche après la cognée, car ils ne veulent ou ne peuvent plus se battre au milieu des complications croissantes de la vie moderne, où tout devient difficile, abstrait, administratif, soumis à de multiples contraintes et lois qui finissent par leur « pomper l'air », comme dit notre langage parlé.

Notre société n'est pas à l'abri de la tentation du désespoir. Un futur sans avenir, n'est-ce pas une perspective déjà évoquée par certains analystes ? Paul Ricoeur nous disait, il y a bientôt quarante ans, que la source profonde de notre mécontentement venait d'une société qui augmente sans cesse ses moyens et perd de plus en plus le sens de ses buts. De même, comment se fait-il que cette humanité, qui a été capable de progrès aussi spectaculaires, ne réussisse pas à dominer son vieux démon de la violence ? Malgré tous les beaux discours sur le troisième millénaire commençant, la guerre change peut-être de forme, mais elle ne perd rien en violence et en terrorisme. Ses progrès même la confrontent désormais à des contradictions insolubles dont on peut se demander si l'équilibre de la planète pourra les supporter longtemps.

Espérer au-delà de la mort

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de nos espoirs temporels. Mais il en est un autre qui habite l'humanité depuis qu'elle existe : c'est l'espoir d'une vie après la mort. Cet espoir est mystérieusement présent dans le fait que l'homme est le seul animal qui enterre ses morts, ou qui du moins lui donne une forme de sépulture respectueuse. L'homme est le seul animal qui espère vivre, vivre bien et vivre toujours. Il est ainsi fait qu'il ne peut pas ne pas désirer vivre au-delà de cette histoire temporelle. Son espoir vise ainsi, obscurément ou non,

la transcendance, l'universel et l'Absolu. Cet espoir nous conduit au mystère.

En définitive, personne ni aucune société ne peut bannir une bonne fois tout espoir. Car la perte de l'espoir, c'est la mort et c'est l'enfer. Le bonheur stoïcien est un bonheur désespéré et il est déjà une forme de mort. N'oublions pas la formule placée par Dante au seuil de l'enfer : « Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance. » Dans un autre langage, Malraux reconnaissait : « Un monde sans espoir est irrespirable. » L'espoir, au contraire, c'est la vie, même quand on ne peut vivre que d'espoir. Comme dit le proverbe populaire : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

Quand je dis cela, j'ai conscience d'opter — c'est-à-dire de poser un acte de liberté — pour la vie, pour une vie qui ait un sens ; c'est-à-dire aussi bien d'opter contre la mort. Nous sommes ainsi constitués que c'est l'espoir qui nous permet de vivre et même de survivre. Si cet espoir absolument « vital » vient à manquer, si l'avenir n'a plus aucun sens pour nous, alors nous devenons les plus malheureux des hommes, nous tombons au sens strict dans le désespoir. Un « à quoi bon ? » viendra gangrener toutes nos actions et nos initiatives. Tous, nous connaissons des moments de ce genre, au moins passagèrement. Heureusement, la machine se remet en route. Sinon, l'idée de suicide peut germer en nous.

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

La foi chrétienne ne nous arrache pas à notre condition d'hommes. Elle vient s'inscrire dans nos attitudes fondamentales, quitte à les transfigurer. Elle fait de l'espoir une vertu « théologique », c'est-à-dire un don de Dieu, qu'elle appelle l'espérance, une vertu orientée vers le salut promis par Dieu. A l'exemple de saint Paul dans son hymne à la charité (1 Co 13), elle inscrit l'espérance entre la foi, fondement de tout, et la charité qui ne passera pas.

Une espérance fondée

L'homme laissé à lui-même ne peut pas vivre sans espoir, nous l'avons vu. Comme le dit le théologien catholique Karl Rahner, l'homme est cet être qui a « l'audace d'espérer », et d'espérer au-delà même des limites de cette existence terrestre dans une attitude que l'on peut

appeler religieuse. Mais nous avons vu aussi que nos espoirs sont le plus souvent déçus. Aussi la question est-elle de savoir s'ils restent légitimes ou si, à force de se braquer sur le vide, ils ne constituent pas un entêtement déraisonnable. Or le propre du christianisme est de nous dire que notre espérance est fondée, car elle s'adresse à *quelqu'un* qui se veut notre partenaire et fait alliance avec nous : non seulement Dieu existe, mais nous existons pour Dieu, qui s'approche de l'homme pour se donner à lui. Notre raison d'espérer, c'est donc Dieu, Dieu qui a concrétisé sa bienveillance à notre égard en nous envoyant son Fils, « le Christ Jésus, notre espérance » (1 Tm 1,1), celui qui nous donne l'assurance⁴ que manifestait saint Paul (2 Co 3,12).

Le mouvement qui nous pousse à désirer un avenir meilleur, un avenir définitif et pleinement heureux que l'on appelle le *salut*, est cette fois fondé en Dieu en qui nous mettons notre foi. C'est la foi qui nous donne la raison d'espérer. Celse, un païen du II^e siècle qui a écrit un pamphlet antichrétien d'une rare violence, disait que les chrétiens lui faisaient penser à un groupe de crapauds coassant autour d'une mare et prétendant que Dieu s'occupe d'eux. Celse caractérisait ainsi, avec la lucidité de l'adversaire, le caractère inouï de l'espérance chrétienne.

L'espérance repose sur la promesse

Le don de Dieu aux hommes s'accomplit dans le temps : il respecte l'historicité de chacun, notre statut de « voyageur » (*status viatoris*), comme dit la tradition chrétienne, de même qu'il s'inscrit dans l'histoire de tous. Car l'espérance chrétienne est liée à un sens de l'histoire qui progresse sur la ligne du temps, continue et non cyclique, où quelque chose se construit aussi bien pour chacun que pour l'humanité. Le salut se fait donc *passé, présent* et *avenir*. Le passé est donné dans le gage irréversible de l'envoi de Jésus, mort sous Ponce Pilate et ressuscité ; le présent dans les arrhes de l'Esprit qui nous font vivre au jour le jour dans l'amitié divine ; l'avenir dans la promesse du retour du Christ à la fin des temps, de la résurrection des morts et de la « vie éternelle ». Notre salut reste un objet d'espérance, car « voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer » (Rm 8,24). Les premiers chrétiens étaient fondamentalement tournés vers cet avenir dans l'attente et l'espérance : « *Marana tha* : viens, Seigneur Jésus ! » (Ap 22,20). Nous les revivons chaque année dans le mystère de l'Avent.

4. Hélas, ce terme évoque aujourd'hui nos assurances « tous risques ». L'assurance paulinienne est le degré le plus élevé de la confiance, avec une note de fierté joyeuse.

La promesse est le propre de l'espérance juive, fondamentalement messianique et tout entière tournée vers l'avenir. C'est avec Abraham que commence la longue histoire de l'espérance dans la Bible. Abraham a cru à la promesse qui lui était faite : « Espérant contre toute espérance, il crut » (Rm 4,18), et les croyants de l'Ancien Testament sont ceux « qui par avance ont espéré dans le Christ » (Ep 1,12). Dans les *Psaumes*, l'espérance est la confiance en celui en qui on peut espérer : « Espère dans le Seigneur, prends cœur et prends courage, espère dans le Seigneur » (27,13-14). L'Ancien Testament révèle que nous avons bien quelqu'un en qui espérer.

L'espérance chrétienne est fondée sur un premier accomplissement de la promesse, sur l'événement pascal de Jésus Christ et le don de l'Esprit à la Pentecôte (Ac 2,33-39). Aussi l'*Épître aux Hébreux* présente-t-elle la venue de Jésus comme « l'introduction d'une espérance meilleure » (7,19). Paul avait déjà dit : « Notre salut est objet d'espérance » (Rm 8,24). Le mystère chrétien reste donc également tourné vers l'avenir, ce qu'une présentation classique avait trop mis en veilleuse. Le mouvement biblique contemporain et la théologie ont au contraire remis en honneur cette dimension « eschatologique », c'est-à-dire définitive et finale du salut, et placé l'espérance au cœur de leurs exposés, tel le théologien réformé allemand Jürgen Moltmann avec sa *Théologie de l'espérance*.

A la lumière de la révélation, nous sortons donc de l'ambiguïté des espoirs humains et nous pouvons dire en toute certitude : « L'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu en nos cœurs » (Rm 5,5). L'espérance est eschatologique : elle transcende les limites de notre existence terrestre. « Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espérance dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes » (1 Co 15,19). Car le dernier objet de notre espérance, c'est de voir Dieu tel qu'il est afin de vivre de lui (1 Jn 3,2).

La foi, l'espérance et l'amour

C'est Paul qui, dans le Nouveau Testament, est le grand docteur de l'espérance. Il a en fait enseigné ce qu'il vivait, c'est-à-dire cette dynamique qui le pousse en avant dans une course tendue vers la rencontre définitive du Christ. Cette appartenance de l'espérance au cœur du mystère chrétien trouve sa correspondance dans notre vie spirituelle. Nous connaissons tous ce texte splendide de Paul dans lequel

celui-ci chante une hymne à la charité et souligne sa solidarité avec la foi et l'espérance : « Maintenant donc, ces trois-là demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour est le plus grand » (1 Co 13,13). Telle est l'origine de la doctrine chrétienne des trois « vertus théologiques ». L'espérance, ou la confiance, est un aspect de la foi, trait fortement souligné par le même Paul dans son *Épître aux Romains*. L'amour dont nous vivons est lui aussi habité par la foi et l'espérance : « L'amour excuse tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout » (1 Co 13,7). Ou encore, la foi « attend fermement que se réalise ce que la justification nous fait *espérer* » (Ga 5,5). Car l'espérance est à la fois attente, confiance et patience. Quant à l'*Épître aux Hébreux*, elle définit la foi comme « la garantie [littéralement : la « substance »] des biens qu'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas » (11,1).

Les hérésies de l'espérance

Les poètes grecs nous ont dit que l'espoir peut être un vice tout autant qu'une vertu. L'espérance peut, comme toute vertu d'ailleurs, déraiper en des attitudes qui la pervertissent. On peut pécher contre l'espérance par excès ou par défaut. La tentation « pélagienne »⁵ représente une forme du premier cas. Le dérapage vient ici de ce que l'on espère plus en soi qu'en Dieu, on compte sur ses propres mérites, on se fait fort de l'avenir, et l'on tombe dans la présomption que son propre salut est acquis, alors qu'Augustin nous dit que la persévérance finale est le « grand don » de Dieu. Cette présomption est une témérité ou une sécurité trompeuse.

A l'inverse, tout homme peut tomber dans le désespoir. Nous l'avons déjà évoqué. Le chrétien peut aussi tomber dans la désespérance. Cette tentation vient plus souvent avec l'âge, quand les conditions de vie deviennent difficiles, quand un sentiment d'abandon et de solitude envahit l'être humain. On désespère de Dieu parce que l'on désespère de soi. C'est alors que nous sommes invités comme Abraham à espérer contre toute espérance.

Une autre hérésie de l'espérance est le *quétisme*, entendu comme un amour purement passif qui se désintéresserait totalement du salut et donc de ce qu'il est nécessaire d'accomplir pour le recevoir. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la querelle du « pur amour » au temps de Fénelon et de Bossuet, ni de prétendre que le premier était tombé

5. Du nom de Pélage, adversaire de saint Augustin, qui tenait que l'homme peut réaliser son salut par l'exercice de sa propre vertu

dans l'erreur. Cette querelle fut en quelque sorte la « carte du tendre » spirituelle du XVII^e siècle. De même que les précieuses raffinaient dans les nuances du prisme des sentiments amoureux, de même les théologiens vont raffiner à l'infini sur les motivations de l'amour de Dieu. L'espérance est alors considérée comme un amour imparfait, parce qu'habitée par un motif intéressé et égoïste. L'époque était hantée par le scrupule d'un amour qui serait entaché d'intérêt personnel.

Y a-t-il une espérance des choses terrestres ?

De même que l'espoir humain ne se limite pas aux choses de la terre, de même l'espérance chrétienne, qui porte essentiellement sur le salut éternel, a une portée terrestre. Sinon, elle risquerait fort de tomber dans « l'opium du peuple ». L'espérance juive portait largement, et même en premier lieu, sur les biens terrestres, la fécondité des moissons et des troupeaux, une descendance nombreuse. Il est donc tout à fait légitime d'espérer l'arrivée de biens temporels, à la double condition que cette espérance respecte l'éthique immanente à tout espoir humain et qu'elle reste relative à l'objet premier de notre espérance chrétienne. En d'autres termes, nous espérons ces biens dans l'idée qu'ils vont nous aider à aimer Dieu et notre prochain et nous garder dans cette alliance essentielle. En ce sens, il est tout à fait légitime de prier pour une guérison, voire pour un « miracle », pour un succès universitaire ou professionnel, pour une rencontre importante... Comme toute prière exprimée dans l'ordre des choses temporelles, celle-ci se veut conditionnelle dans la mesure où l'objet de la demande entre dans le dessein de Dieu sur moi et sur les autres.

L'espérance nous aide également dans notre vie temporelle en nous apportant joie, paix, consolation et force (*Rm* 15,14). Elle est particulièrement précieuse dans le temps des afflictions et des épreuves (*Rm* 5,2 ; 2 *Co* 1,12 ; *He* 3,6). Nous sommes parfois acculés à prendre des « partis désespérés », c'est-à-dire à espérer envers et contre tout. C'est pourquoi il est utile et souvent nécessaire de prier pour être gardé dans l'espérance, tout autant qu'on le fait pour être gardé dans la foi.

Mais il y a plus encore : l'espérance chrétienne, l'espérance « théologique », exige de nous de vivre le combat de la charité et de la justice dans la cité terrestre dont la tâche est de préparer la cité céleste⁶. La

6. Cf. Jean Daniélou, « Espoirs humains et espérance chrétienne », *Etudes*, novembre 1955, pp 145-155

scène du jugement dernier (Mt 25) nous dit tout à ce sujet : Jésus récompense ceux qui l'ont reconnu dans les affamés, les sans-logis, les malades, les prisonniers et tous les autres pauvres. Notre espérance en la cité céleste, bien loin d'être démobilisatrice, doit donc devenir un stimulant essentiel pour notre action dans la cité terrestre. Nous croyons en effet que rien n'est perdu de ce que la foi, l'espérance et l'amour nous commandent d'entreprendre.

De l'espoir à l'espérance, nous avons parcouru un itinéraire à la fois continu et discontinu. *Continu*, parce que l'espérance ne peut être étrangère à nos espoirs humains et que l'intervention de la foi ne supprime en rien notre condition humaine. L'espérance ne saurait devenir un alibi à notre négligence ou à notre paresse. Nous restons soumis à l'éthique immanente à toute conduite de l'espoir humain. *Discontinu*, parce que la foi et l'espérance chrétiennes nous apportent la certitude qu'elles sont fondées en Dieu et attestées par le don du Christ qui est déjà venu et qui reviendra. C'est pourquoi nous devons écouter l'appel de la *Première épître de Pierre* : « Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte » (3,15).



« Désir d'aller jusqu'au bout, de creuser son espérance dans le don de Dieu. Etre là, se tenir simplement devant lui avec confiance et humilité en reconnaissant n'avoir de recours qu'en lui seul » (p. 204) La résurrection du Christ (Retable de saint Barnabé) - Galerie des Offices, Florence.

Psaume 41 (42)

² Comme un cerf altéré cherche l'eau vive,
ainsi mon âme te cherche, toi, mon Dieu.

³ Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant ;
quand pourrai-je m'avancer, paraître face à Dieu ?

⁴ Je n'ai d'autre pain que mes larmes, le jour, la nuit,
moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il, ton Dieu ? »

⁵ Je me souviens et mon âme déborde :
en ce temps-là, je franchissais les portails !

Je conduisais vers la maison de mon Dieu la multitude en fête,
parmi les cris de joie et les actions de grâce.

R/ ⁶ Pourquoi te désoler, ô mon âme, et gémir sur moi ?
Espère en Dieu ! De nouveau je rendrai grâce :
[il est mon sauveur et mon Dieu !

⁷ Si mon âme se désole, je me souviens de toi,
depuis les terres du Jourdain et de l'Hermon,
[depuis mon humble montagne.

⁸ L'abîme appelant l'abîme à la voix de tes cataractes,
la masse de tes flots et de tes vagues a passé sur moi.

⁹ Au long du jour, le Seigneur m'envoie son amour ;
et la nuit, son chant est avec moi, prière au Dieu de ma vie.

¹⁰ Je dirai à Dieu, mon rocher : « Pourquoi m'oublies-tu ?
Pourquoi vais-je assombri, pressé par l'ennemi ? »

¹¹ Outragé par mes adversaires, je suis meurtri jusqu'aux os,
moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il, ton Dieu ? »

R/ ¹² Pourquoi te désoler, ô mon âme, et gémir sur moi ?
Espère en Dieu ! De nouveau je rendrai grâce :
[il est mon sauveur et mon Dieu !

Espérer en milieu hostile

Pierre FAURE s j *

Le psaume 41 ouvre le deuxième des cinq livres dont est constitué le psautier biblique¹. Le titre donne à ce psaume par la *Bible de Jérusalem* (1998), *Complainte du lévite exilé*, indique son origine et le site historique de sa production. Un lévite, professionnel du chant et de la liturgie au temple de Jérusalem, est en souffrance d'exil, en butte aux railleries des étrangers dont il est le captif. Ces ennemis, qui servent d'autres dieux, assaillent le lévite sur le point qui lui est le plus sensible : son Dieu, auquel il a consacré sa vie. Cette épreuve le laisse « désolé », « assombri », « pressé par l'ennemi », « meurtri jusqu'aux os », et pourtant le refrain de sa plainte ouvre sur l'espérance : « Espère en Dieu ! » Ce psaume, unifié, ramassé autour d'une seule expérience, et très bien construit, est typique, et donc significatif pour tous les temps, de la naissance de l'espérance « en milieu hostile ».

* CNPL et rédacteur en chef adjoint de *La Maison Dieu*. Paris. Dernier article publié dans *Christus* : « Eucharistie et culte du Cœur du Christ » (n° 190HS mai 2001).

1 Il s'agit du psaume 42 dans les Bibles. Pour beaucoup d'exégètes, les psaumes 41 et 42 n'en font qu'un, surtout à cause du refrain en 42,5 qui est le même qu'en 41,6 et 41,12, et aussi évidemment à cause de leur continue thématique. Pour un commentaire spirituel comme nous le faisons ici, nous pouvons nous limiter au psaume 41.

Désirer

Le psalmiste est un croyant, il est travaillé par un désir de Dieu aussi puissant et ardent qu'une soif d'eau vive. C'est la première chose qu'il veut dire et qui ne peut attendre. Au plus intime de lui-même, il est altéré par la recherche de Dieu. Ce Dieu est un partenaire dont il recherche la présence vivante, présence unique et intimement personnelle que rendent bien la force du pronom (« mon ») et le terme d'adresse (« toi »).

Le verbe « rechercher » indique que la foi du psalmiste est « en travail », en équilibre toujours précaire sur la crête où se rejoignent, en s'opposant, la connaissance et l'inconnaissance, l'intimité et l'incertitude. C'est probablement l'énergie de cette recherche désirante qui produit tout ce psaume. Il est remarquable que le psalmiste ne s'adresse jamais à Dieu en style direct, comme dans la prière. Il se parle à lui-même devant nous, pour nous. Il raconte comment elle travaille en lui, cette recherche de Dieu, qui débouche dans la force convaincue du : « Espère en Dieu ! » Mais cette conviction appelle encore au travail qui va permettre à la foi désirante de se transformer en espérance patiente. La preuve qu'il reste du travail est le futur du verbe : « Je rendrai grâce. » Il va falloir attendre : historiquement à cause de la captivité et spirituellement à cause du travail de la foi — sans cesser de chercher et de désirer. Voici venu pour le lévite le « Temps du long désir »². En l'absence de rencontre de Dieu dans la liturgie du Temple, comme « face à face », le désir doit creuser en lui la patience et nourrir l'espérance au présent. Dans la puissance du désir exprimé si fortement au début du psaume réside sûrement une bonne partie de l'énergie qui permet au psalmiste de traverser la nostalgie et la plainte pour entonner son refrain et s'appeler lui-même à espérer.

Le jour et la nuit

On aura remarqué la construction de ce psaume : deux fois cinq strophes aboutissant au même refrain. La troisième strophe est chaque fois au centre des deux parties. Il s'agit donc du verset 4 pour la première partie et du verset 9 pour la seconde. Il se trouve que ces deux strophes mentionnent le jour et la nuit. Or, pour la littérature biblique en général, et pour les psaumes en particulier, les éléments

2. Hymne pour le temps de l'Avent (*Liturgie des Heures*)

importants du texte sont souvent placés au centre. En effet, ces deux « troisièmes strophes » produisent du sens par leurs points de similitude autant que d'opposition. « Le jour et la nuit » dans les deux strophes indiquent de quoi sont faites les journées du lévite en exil. Mais quel contraste ! Au verset 4, ce sont les larmes en continu et le harcèlement de la moquerie mordante : « Où est-il, ton Dieu ? » Au verset 9, au contraire, Dieu envoie son amour tout le jour, et la nuit son chant est présent au lévite comme une prière à son Dieu, le Dieu de sa vie, le Dieu vivant qu'il cherche (v. 3).

Que comprendre ? D'abord peut-être que le lévite expérimente alternativement la désolation et la consolation, pour citer un registre spirituel bien balisé. Mais, plus profondément, entre ces deux strophes, le psalmiste fait un travail de mémoire. Par deux fois, il dit : « Je me souviens » pour se rappeler sa joie de lévite conduisant le peuple en fête au Temple (v. 5) et, après le premier refrain appelant à espérer, pour se souvenir de son pays si lié à son Dieu (v. 7). On peut penser que, joint au désir de Dieu qui le porte, ce rappel des lieux et des activités qui font l'identité profonde du lévite lui permet de voir à nouveau qu'en plein exil, dans la souffrance et l'humiliation de la captivité, Dieu est là avec lui le jour et la nuit. Fécondité spirituelle du travail de mémoire qui ne se perd pas en nostalgie mais lui fait découvrir la présence de Dieu. Au long du jour, il y a les larmes, mais, malgré les larmes — à travers elles et peut-être à cause d'elles —, le lévite découvre Dieu présent au quotidien par son amour

Une fois retrouvée la prière au « Dieu de ma vie » (v. 9b), le lévite va plus loin, il ose envisager de porter à « Dieu, mon rocher », la question de son exil : « Pourquoi m'oublies-tu ? Pourquoi vais-je assombrir, pressé par l'ennemi ? » Serait-ce la première fois qu'en tant que lévite il ose aborder ce registre-là dans sa prière ? Ce faisant, il rejoindrait d'autres psalmistes qui interrogent Dieu sur leur malheur. Or ne fallait-il pas le cri de tous ces psalmistes pour que le Christ trouve de quoi parler à son Père sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Ps 21,2) ?

Devant cette calme affirmation du lévite au verset 9, comment ne pas penser à Etty Hillesum ? Dans le camp de transit de Westerbork où elle se dépense entièrement au service des plus nécessiteux, à quelques mois de sa mort à Auschwitz (le 30 novembre 1943), elle écrit :

« Toi qui m'as tant enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à pleines mains. Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec Toi, mon

Dieu, un long dialogue. Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans la terre, les yeux levés vers ton ciel, j'ai parfois le visage inondé de larmes — unique exutoire de mon émotion intérieure et de ma gratitude. Le soir aussi, lorsque couchée dans mon lit je me recueille en Toi, mon Dieu, des larmes de gratitude m'inondent parfois le visage, et c'est ma prière »³.

Il est impressionnant de constater que cette jeune femme juive, comme le lévite, ne demande pas à Dieu ce qu'elle serait pourtant en droit d'espérer d'abord : la fin de la captivité et le retour chez elle (comme le retour au pays pour le lévite). Dans les deux cas, la foi et la confiance en Dieu, l'expérience de sa présence sont si fortes que l'objet de l'espérance est Dieu lui-même *maintenant* et non dans une consolation à *venir*. Cette espérance-là, qui ne diminue pas la lutte mais semble la stimuler, permet le renoncement à la satisfaction d'échapper à la captivité, éventualité qui dans les deux cas est devenue tout à fait impossible. A ce point-là, foi, confiance et espérance ne sont plus guère séparables et se nourrissent mutuellement.

Où est-il, ton Dieu ?

Il faut revenir sur cette question lancinante qui rythme le psaume 41, pour prendre le temps de l'écouter vraiment. A la première écoute, cette question semble posée par les gardiens des captifs en exil, qui cherchent à humilier les juifs croyants en leur faisant le plus de mal possible : « Ton Dieu n'est pas venu jusqu'ici, il a dû rester dans ton pays et n'a rien pu faire pour empêcher ton exil. Toute la liturgie du Temple que tu croyais unique et éternelle s'est arrêtée. Ton Dieu n'est pas ici, c'est évidemment le nôtre qui est le plus fort, puisqu'il nous a donné la victoire. » Une version plus contemporaine de cette voix pourrait être : « C'est maintenant la post-modernité : Dieu est une figure du passé, l'homme doit assumer son avenir. D'ailleurs, les églises se vident, l'homme adulte doit accepter le désenchantement de son monde. Dieu est manifestement absent des génocides aussi bien à Auschwitz qu'au Cambodge ou au Rwanda. Comment peut-on encore espérer en Dieu ? »

On peut aussi entendre autrement cette question, en observant que le psalmiste, nous venons de le voir, pose lui-même à Dieu sa question : « Pourquoi m'oublies-tu ? » Ce n'est pas : « Où est-il, ton Dieu ? », mais ce pourrait être : « Où es-tu, mon Dieu ? » Question d'un proche,

3. *Une vie bouleversée*, suivi de *Lettres de Westerbork*, Seuil, 1995, pp 316-317

plus intime, mais l'interrogation est tout aussi forte. Elle est pourtant posée de l'intérieur par le lévite qui vient de dire qu'il est en présence de Dieu jour et nuit. Et pour quelqu'un qui désire et cherche Dieu, la question « Où es-tu ? » peut être juste et sans soupçon, provenant de la foi en travail. On se souvient du début de l'*Évangile de Jean* : « Les deux disciples entendirent cette parole, et ils suivirent Jésus. Celui-ci se retourna, vit qu'ils le suivaient et leur dit : "Que cherchez-vous ?" Ils lui répondirent : "*Rabbi* [c'est-à-dire « Maître »], où demeures-tu ?" Il leur dit : "Venez et vous verrez" » (1,37-39).

Enfin, on pourrait aussi entendre dans cette question l'interrogation honnête d'un chercheur de Dieu qui demande aujourd'hui qu'on lui indique le chemin vers Dieu : « Où est-il, ton Dieu ? » On se souvient du dialogue entre Thomas et Jésus : « "Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas ; comment pourrions-nous savoir le chemin ?" Jésus lui répond : "Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie : personne ne va vers le Père sans passer par moi..." » (Jn 14,5).

Sans raisons


Des raisons d'espérer ? Le psalmiste n'en donne pas. En tout cas pas au sens d'un raisonnement, d'un enchaînement d'idées. Pas non plus de réponse à la question qui le mord : « Où est-il, ton Dieu ? » Au contraire, c'est à Dieu que le psalmiste demande des raisons : « Pourquoi m'oublies-tu ? » Mais c'est comme on pose une question à quelqu'un qu'on aime, lorsqu'on est étonné par son comportement. Il ne s'agit pas non plus d'un débat d'idées ou d'une mise en demeure de se justifier. Il en va de même pour Etty Hillesum. Quelles raisons peut-elle avoir d'espérer, elle qui sait que sa mort est proche, sinon la présence de Dieu lui-même, qu'elle expérimente comme une gratitude qui la déborde ; sinon la découverte d'une victoire secrète contre la mort, qui l'emplit déjà d'une paix inconnue auparavant et qui ne vient que de Dieu lui-même ?

Ainsi donc, ce psaume nous indique plutôt ce qui dans l'espérance est sans raisons. Car espérer en Dieu, fondamentalement, n'est conforme à aucune de nos raisons : *parce que c'est à cause de Lui*. Le plus solide dans l'espérance est ce qui ne vient pas de nous : « Au long du jour, le Seigneur m'envoie son amour .. » A entendre le psaume 41 et la voix d'Etty Hillesum, il nous est donné de comprendre qu'il y a un cœur inaltérable de l'espérance, qui n'est ni entêtement ni obstination, et que nos raisons — légitimes — d'espérer n'atteignent

probablement pas. Car quiconque s'approche de Dieu dans la détresse est comme retourné le jour où il voit que cette espérance « vient de l'avenir », provient de la vie de Dieu lui-même et lui est donc donnée sans commune mesure avec ce qu'il envisageait.

Au point où nous en sommes, et pour reprendre Augustin qui entendait le Christ priant dans tous les psaumes, on pourrait reprendre à notre tour ce psaume en y écoutant la voix de Jésus dans sa Passion. On approcherait alors sans doute du point où l'espérance en lui est sans raisons parce qu'il reçoit entièrement sa vie de son Père.

**LA MORT
DU MESSIE**
ENCYCLOPÉDIE
DE LA PASSION DU CHRIST



« Le livre de Raymond Brown sur la mort du Messie est un chef-d'œuvre monumental de l'exégèse historique. »
Daniel Marguerat

« Le père Raymond Brown peut se prétendre sans conteste l'érudit le plus remarquable sur le Nouveau Testament, et il a peu de concurrents dans le monde. »
New York Times

1800 pages • 70 euros

Bayard

Les philosophes ont-ils oublié l'espoir ?

Jean-Marie GOBERT *

« **L'**espoir fait vivre. » Si ce dicton dit vrai, les philosophies semblent passer à côté de la vie, tant elles font peu de place à cette attitude humaine. Le très rationaliste *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande ne mentionne pas plus l'*espoir* que l'*espérance*, alors que la foi et même la charité font l'objet d'une notice. D'ailleurs, le dicton affirme-t-il sans ambages ce qu'il énonce ? Tout dépend du ton sur lequel il se dit. Qu'une note d'ironie se mêle à la voix, et la phrase signifie : se faire des illusions, rester aveugle pour quelque temps. Les philosophies souscrivent volontiers à cette ironie. Platon, par exemple, dans le *Philèbe*, après s'être gaussé de nos rêves de richesses et de plaisirs, écrit : « Tout homme regorge d'une foule d'espérances » (40ab). « Espoir », « espérance » : ces deux mots s'utilisent indifféremment dans son lexique. Leur distinction ne s'imposera que plus tard, en réponse à la diffusion de pensées chrétiennes.

* Professeur de philosophie, Lyon. A publié des entretiens avec Sœur Myriam *Une vie tout simplement* (Olivetan, 2005)

Pandore

L'espoir, pour un philosophe grec, demeure ce qu'en dit le mythe de Pandore. Façonnée par Zeus, cette femme se vit offrir une boîte dans laquelle d'autres dieux avaient mis toute sorte de forces. Pandore ne devait surtout pas ouvrir cette boîte ; mais, le désir de curiosité l'emportant, elle ne put s'empêcher de défaire un tel cadeau. En un instant, tous les maux qui, dès lors, assaillent l'humanité (crimes et chagrins, maladies et tourments) en sortirent et prirent leur envol. Pandore ne parvint à retenir que l'espoir. Il demeure depuis l'unique réconfort d'une humanité condamnée à la détresse.

Ce mythe conduit à l'essentiel. Il nous dit une existence dans laquelle l'espoir est un baume, un narcotique, un opium en quelque sorte. En cela, ce récit nous introduit à toutes les philosophies grecques : Platon, Aristote, les stoïciens, les épicuriens. Toutes comprennent l'espoir comme une invitation à fuir le présent, à se laisser captiver par des rêveries d'un à-venir qui ne nous appartient pas, puisque nul ne connaît l'heure de sa mort. Toutes ces sagesse enseignent la valeur de la volonté, par opposition à la trahison des désirs, et à leur variante nommée espoir. En effet, je ne puis désirer que ce que je ne possède pas, je ne puis espérer être que ce que je ne suis pas. L'espoir dit mon attente, mon imperfection, ma finitude, ma limite. Espérer signifie attendre. Mais attendre quoi, attendre comment ? La philosophie ne nous enjoint pas de ne rien espérer, de ne rien attendre. Cela reviendrait à nous sommer de ne plus vivre. En un sens, l'espoir est inhérent à l'existence : toute vie s'accomplit au jour le jour, dans l'attente d'un futur plus ou moins lointain. Le sage ne refuse pas la pensée raisonnée du futur, mais les passions qu'elle peut entraîner. Marc Aurèle écrit par exemple : « Souviens-toi que chacun ne vit que dans l'instant présent, dans le moment ; le reste, c'est le passé ou un avenir incertain »¹. Réflexion significative d'un des grands empereurs de Rome, homme de responsabilité et d'action, rompu à prévoir et à anticiper les suites des décisions à prendre.

Ce que Pierre Hadot² nomme « l'exercice de la concentration sur le présent », si révélateur de la pensée grecque (stoïcienne en particulier), consiste à se défier de l'espoir, dans la mesure même où il déporte notre attention de ce qui dépend de nous (ce que je puis faire ici, maintenant) vers ce qui n'en dépend pas, vers un futur hypothétique.

1. *Pensées* III, 10

2. *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Gallimard, 2002

Que tout homme espère, c'est un fait ; mais une donnée de fait, si universelle soit-elle, n'en devient pas pour autant louable. Le sage s'oppose à l'insensé par sa capacité d'attention au présent, à ce qui est possible maintenant. L'espoir, s'il ne s'est pas échappé de la boîte de Pandore, se révèle presque aussi nocif que les maux avec lesquels il s'était trouvé enfermé. Peut-être est-il même davantage pernicieux par sa force d'illusion, par sa capacité de faire accroire qu'il suffirait d'attendre le bonheur comme on attend la venue du printemps. Or le bonheur ne s'attend pas, il se bâtit. Par suite de cet ordre de convictions, aucune philosophie antique n'a accordé de place particulière à l'espoir. Apparenté à un désir vain, l'espoir ne prend sens qu'après avoir été retravaillé par la réflexion, réorienté par l'ascèse morale. Transformations si grandes que le terme de *volonté* devient plus approprié pour le nommer.

Fragile volonté

La confiance des sagesse antiques en la volonté humaine est telle que l'apôtre Paul la qualifiera d'orgueilleuse. On pense à la *Première épître aux Corinthiens* : « Les Juifs demandent des miracles et les Grecs recherchent la sagesse ; mais nous, nous prêchons un messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens » (1,22-23). On pense aussi à l'*Évangile de Jean*, dans lequel Jésus nous dit : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire » (15,5). Cette phrase ne vise certes pas les sagesse grecques ni les philosophies ; elle les atteint néanmoins. Les premières générations de penseurs chrétiens durent éberluer bien des philosophes ! Chose que nous sous-estimons. Nous sommes formés — que nous l'acceptons ou nous en défendons — et par la Bible, et par les pensées antiques, et par les syncrétismes tissés avec ces deux héritages si différents. Dans son opposition pathétique à un « christianisme » qui le fascinait, Nietzsche en avait une conscience vive, douloureuse. Dans *Par-delà le bien et le mal*, la foi chrétienne est posée comme une force qui a su renverser « toutes les valeurs antiques » : « [Elle] est dès le départ sacrifice : sacrifice de toute liberté, de tout orgueil, de toute confiance en soi de l'esprit » (III,46). Laissons à Nietzsche la responsabilité de l'image qu'il se fait du sacrifice et de la liberté, en revanche, son insistance sur l'antagonisme frontal entre la foi chrétienne et la confiance orgueilleuse de l'homme antique en la raison, en la volonté, semble incontestable.

La disqualification de l'espoir au profit de la volonté ne pourra plus désormais être admise telle quelle, dès lors qu'à son tour la puissance de la volonté se verra frappée d'incertitude : la volonté, sans la grâce, reste vaine. Là sera la première « transmutation » des valeurs antiques. Mais ce ne sera ni la seule ni, pour notre sujet, la plus importante. L'autre transmutation consistera dans l'élaboration de la vertu théologale de l'espérance, puis dans son application à l'histoire universelle :

- *Première transmutation* : la volonté n'est plus l'antidote du fol espoir. L'homme pourrait-il devenir sage par sa volonté seule ? Saint Augustin, dont l'œuvre sera capitale pour bien des philosophies ultérieures, répond non. Quelles que soient les fluctuations de ses écrits, selon l'acuité des polémiques avec son contemporain Pélagé, Augustin s'oppose à lui dans l'appréciation de la force du vouloir individuel, nommé « libre arbitre ». Pélagé voulait convaincre ceux qu'il enseignait de réformer leurs mœurs, de pratiquer la charité, de renoncer aux richesses. Une exigence de vie apparemment nourrie de l'Évangile. D'où venait l'apparence ? Du volontarisme exprimé par cet homme. Pélagé croit en la pure puissance de la volonté humaine pour devenir saint. Augustin ne doute certes pas que nous disposions d'un libre arbitre, mais le double enseignement de l'Écriture et de l'expérience lui montre que, sans la grâce, ce libre arbitre se révèle impuissant et maculé d'orgueil. Dieu commande par la loi et donne par la grâce. La volonté personnelle ne peut suffire si la grâce ne lui vient en aide. La volonté est nécessaire et ne suffit pas.

Ces controverses sur la nature et la grâce se retrouveront dans toutes les œuvres des penseurs médiévaux, puis au cœur des tempêtes de la Réforme et de la Contre-Réforme. Nous en trouverons la trace, explicite le plus souvent, dans les œuvres de Descartes, Leibniz, Malebranche, Kant et Hegel, par exemple. Chacun de ces auteurs hérite à la fois de la critique faite une fois pour toutes de l'espoir, source d'illusions, et de l'enseignement des théologies chrétiennes qui admettent que notre volonté, livrée à elle-même, est ce qu'en dit l'Écriture : faillible, présomptueuse. La distinction entre philosophie et théologie n'a jamais présenté la clarté hardiment supposée par les penseurs des « Lumières » !

- C'est justement avec cet « esprit des Lumières », avec sa croyance en un Progrès universel, chantée par Condorcet en particulier, que nous retrouverons la *seconde transmutation*, largement issue — elle aussi — de l'œuvre de saint Augustin, de sa *Cité de Dieu*. Dans ce texte,

toute l'histoire, depuis Adam jusqu'au jugement dernier, est interprétée comme un entrelacs de volontés humaines et de Providence. L'idée, entièrement inconnue des Anciens, que l'histoire puisse avoir un sens se trouve posée à titre d'hypothèse consécutive à la foi. Avec Condorcet, la foi disparaît, mais l'hypothèse d'un sens demeure ; mieux, elle se mue en certitude. L'histoire fait sens. Quelques décennies plus tard, le grand penseur agnostique Auguste Comte souhaitera que tout étudiant lise *La cité de Dieu*, œuvre à la source, dira-t-il, des idées de progrès et de sens de l'histoire.

L'espoir, l'histoire, l'illusion

Les philosophies de l'histoire constituent l'une des plus étranges inventions de l'alchimie de l'intelligence. Avec elles, le sens théologique de l'espérance se travestit en une idée — et l'espoir retrouve ainsi sa puissance d'illusion. Gigantesque a été le mouvement de bascule des mentalités, du XVII^e siècle à nos jours. Ce fut d'abord l'affirmation péremptoire d'un homme foncièrement bon. Les maux passés ne procéderaient que d'ignorances et de superstitions. Lutter — par une terreur provisoire s'il le faut — contre de tels ennemis devient œuvre humanitaire. Puis Hegel élabore une pensée qui, affadie en croyances collectives, gagnera en virulence ce qu'elle perdra en crédibilité. Il transpose le schéma augustinien d'une théologie de l'histoire en une thèse grandiose et fragile, fondant la plus impressionnante des interprétations de l'histoire universelle. Chez saint Augustin, la conviction d'un sens de l'histoire procédait de la foi : quelles que soient les vicissitudes humaines, les forces de destruction ne l'emporteront pas, parce que Dieu a vaincu, en Jésus Christ, la mort. Chez Hegel, dont l'intelligence est imprégnée de théologie, Dieu et l'histoire humaine s'interpénètrent à un degré tel que rien d'important dans l'histoire ne peut être fortuit. Tout ce qui advient de durable procède de Dieu. La révélation de Dieu ne relève plus du mystère : la révélation, c'est l'histoire elle-même qui, pour cela, ne peut être qu'un progrès. La philosophie comprend, seule et mieux que la théologie, ce sens de l'histoire.

Dans l'œuvre hégélienne, l'espoir se trouve à la fois réhabilité et repensé — repensé dans la mesure où il n'appartient plus d'abord à la psychologie, à l'individu, à l'expérience banale et ordinaire de l'attente. Il devient une conséquence de ce que Hegel enseigne sur le mode de l'évidence, scientifique de surcroît : l'histoire a un sens, elle est le

sens. Celui qui désespérerait des hommes, au spectacle des ignominies qu'ils commettent, manifesterait surtout son ignorance, son incompréhension. Si je ne saisis pas que tout ce qui est important a du sens, la faute en revient à ma propre cécité. L'espoir se trouve aussi réhabilité, dans la mesure où ma propre signification tient à ma capacité d'agir « dans le sens de l'histoire », comme on ne cesse de le seriner depuis. L'espoir que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, et après-demain meilleur encore, n'exprime plus une illusion, mais une conscience correcte du devenir historique. Nul besoin d'avoir lu Hegel pour porter en soi la trace affaiblie et simplifiée de ces pensées. Son œuvre, de lecture difficile, trouvera en Marx un lecteur attentif et admiratif. Un lecteur sagace, aussi ! Marx estimera qu'une telle interprétation de l'histoire, dans laquelle la philosophie devient porte-parole de Dieu, peut fort bien se contenter de la première et congédier le second !

Les mouvements « marxistes » sous leurs formes soviétiques ou chinoises doivent davantage aux thèses de Lénine et de Staline qu'aux écrits de Marx. Reste que c'est par lui que s'est effectuée cette jonction terrible entre une œuvre savante et des mouvements de masse. Par une ironie cruelle, le marxisme-léninisme deviendra au XX^e siècle l'opium des peuples. L'espoir d'un avenir radieux, en fin de compte, s'est révélé n'être que ce que les philosophies antiques en avaient dit : une puissance d'illusion, éminemment apte à nous désintéresser du présent et de l'ici-bas, et à les sacrifier.

Espoir-illusion ou espoir nécessaire ?

Une fois les croyances marxistes évaporées, ont fleuri des expressions telles que « la fin du politique », « la fin des idéologies » puis « la fin de l'histoire ». Elles ont en commun d'être mensongères. Si l'idéologie se définit *grosso modo* comme une illusion collective, capable de faire agir les humains en les persuadant qu'ils sont acteurs d'une épopée aux dimensions cosmiques, alors je soutiens que la puissance idéologique se porte fort bien. Il suffit de ne pas se tromper dans le repérage des croyances collectives. Elles ne se présentent plus, en ce moment, sous la forme d'un ensemble d'assertions bien soudées entre elles. Mais elles sont là.

En particulier, la vivacité de la crédulité dans le progrès par les sciences et les techniques s'observe dans des expressions stéréotypées, des comportements collectifs, et, à l'état pur, dans ce viol et ce dressa-

ge permanent de l'imaginaire que sont les publicités. Exemple d'expression stéréotypée ? Notre temps de barbarie parle sans rire, pour mettre à distance ses propres violences, de mœurs d'« un autre âge », dignes du « Moyen âge » ! Les comportements collectifs se donnent à eux-mêmes le change par un vocabulaire qui en appelle à l'inusable mythologie du progrès : il faudrait, nous dit-on, s'adapter sans relâche, relever les défis de son temps, devenir compétitif. L'inanité de l'espoir ne se repaît plus des charmes supposés d'une société sans classe ou d'une république agnostique et fraternelle. Nos esprits sont si délités que l'invocation de métaphores aussi vagues que celles de la *croissance* et du *développement* suffit à gruger l'imaginaire et à disqualifier, au nom du « réalisme », quiconque montre les ravages de ces croyances. Non sans cynisme, on disait dans les années 60 qu'il fallait taire la réalité soviétique afin de ne pas « désespérer Billancourt ». Aujourd'hui, nous sommes sommés, pour des raisons analogues, d'occulter la dévastation grandissante de l'environnement et l'impasse criarde de la « croissance » afin de ne pas désespérer les populations !

Si la philosophie est une quête véritable de sagesse, alors l'unique voie susceptible d'y conduire me semble consister à ne plus confondre la vertu théologale de l'espérance avec un regard raisonné sur l'histoire humaine et à faire sien l'un des enseignements constants de toutes les sagesse : l'espoir ne fait pas vivre ! En revanche, transformer la fragilité de l'espoir, la pétrir dans une réflexion lucide conduira à comprendre la nécessité de se... *convertir* ! Le mot est commun à la philosophie et à l'Évangile. Platon l'utilise dans la *République* (518c). Se convertir, pour un simple philosophe, c'est faire advenir en soi tempérance, courage, discernement et justice. Et ce, afin de mieux vivre.

Cela signifie, en particulier, mettre fin, en nous, à la confusion deux fois séculaire de l'espérance et de l'espoir. Vivre l'espérance, c'est vivre la foi que Dieu, révélé en Jésus Christ, est plus fort que les plus terrifiants déchainements des forces du mal. Le chrétien sait que cette espérance a été *révélée*. Le philosophe, doté de sa seule raison, ne peut trouver cette révélation-là. Mais s'il en vit, elle lui donne l'audace de juger le monde dans lequel il se trouve situé et par lequel il est, lui aussi, séduit. L'espérance suscite la dissidence, tandis que l'espoir engendre la docilité, laquelle, me semble-t-il, s'obtient toujours et encore à l'aide de ce narcotique nommé « progrès ». Certes, bien des penseurs ne croient plus en sa validité intellectuelle. Pourtant, tout mouvement de résistance contre ses dangers mortifères se voit

d'emblée suspecté d'« archaïsme », d'attitude rétrograde. L'inusable cliché d'une humanité inventant sans cesse, allant de l'avant, continue à fonctionner. L'espoir se repaît d'imaginaire et s'obstine à croire en ce qui l'a maintes fois berné.

* * *

Plus qu'un mythe, la croyance en l'inéluctabilité du progrès est une idole. Le progrès immanent à l'histoire, garanti par le savoir, est le dieu Baal d'aujourd'hui. Les plus absurdes espoirs nous persuaderaient de nous sacrifier à cette idole. Or, l'espérance chrétienne exclut, de façon radicale, toute révérence personnelle à quelque idolâtrie. L'espérance me fait entrer en résistance, à cause de ma foi. Parce que Dieu s'est fait homme, l'espérance exclut que je me désintéresse de ce monde-ci, dans lequel Dieu lui-même est venu et en lequel Il demeure. Car, pour parler de manière johannique, l'opposition entre le « monde » et Dieu reste, du fait du monde, radicale ; je ne puis qu'entrer en conflit avec les grandes illusions dont ce monde est possédé. Loin de m'éloigner du monde, l'espérance qui m'est donnée en Dieu me permet de porter sur le monde un regard sans faux-fuyant. Par sa puissance iconoclaste, l'espérance va bien au-delà de l'esprit d'examen hérité des philosophies : elle ne croit pas que « les choses finiront par s'arranger ». Un temps viendra dans lequel « il n'y aura plus de malédiction » (Ap 22,3), mais par grâce de Dieu, et non par suite nécessaire du vouloir humain. Ne plus vivre cette distinction entre la grâce et la seule action humaine conduit à confondre espoir et espérance. Or, l'espoir ne vient que de l'homme, il reste illusion ; l'espérance, écrivait Jacques Ellul, c'est « la relation avec Dieu de l'homme libéré par Dieu »³.

3. *L'espérance oubliée*, Gallimard, 1972, p. 229

Temps de crise, creuset pour l'espérance

Christophe Roucou *

« **L**a crise sociétale des années 2000 est en réalité une fissure civilisationnelle qui réclame des réponses nouvelles, des remises en cause radicales, des mises en perspective audacieuses. (...) Tout le monde paraît tétanisé par la fatalité, comme si on était résigné à un progrès déclinant. (...) Non, je crois qu'aujourd'hui il ne faut pas parler de pauvreté, mais plutôt de misère, et en particulier de misère de l'espérance. » Ces propos récents de Xavier Emmanuelli dans *La Croix* expriment bien l'un des défis posés aux hommes d'aujourd'hui et particulièrement aux chrétiens : comment, dans ce temps de crise, de passage d'une culture à une autre, sommes-nous provoqués à l'espérance ? Pouvons-nous encore parler d'espérance, alors que la résignation au cours des choses semble la voie de la sagesse, que les utopies sont reléguées au magasin des accessoires ? Comment vivre cette dimension constitutive de la foi chrétienne et en être les humbles et tenaces témoins ?

* Prêtre de la Mission de France A publié *La foi à l'épreuve de la mondialisation* (L'Atelier, 1997) et *Dans un monde en mutation, chrétiens témoins d'espérance* (Documents Episcopat, n° 6, avril 2004)

Xavier Emmanuelli évoque la crise de société dans laquelle nous vivons, chrétiens ou non. Crise profonde, mondiale, crise dont nous cherchons les clefs et les issues pour la traverser. En ce sens, le constat fait par les évêques de France dans leur « Lettre aux catholiques », en 1996, reste pertinent et demeure un bon point de départ pour toute réflexion sur notre condition de chrétiens :

« La crise que traverse l'Eglise aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Eglise elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes, et qui ont une dimension mondiale. Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de disparaître et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. (...) La figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe »¹.

Si la figure de l'avenir nous échappe, si l'avenir de notre humanité est si difficilement pensable, comment parler encore d'espérance ? L'enjeu n'est pas ici d'être optimiste ou pessimiste, mais de savoir comment vivre ces mutations en y trouvant sens pour nous et pour l'humanité. Or, nous sommes bien obligés, dans un premier temps, de reconnaître que ces mutations mettent à mal l'espérance.

« No Future » ?

Ce slogan du mouvement punk à la fin des années 80 exprimait de manière provocante un sentiment diffus et diffusé aujourd'hui. Pour beaucoup de nos contemporains, en Occident comme dans d'autres pays, penser l'avenir est bien difficile. Prenons la situation des jeunes des pays arabes ou africains qui ne voient chez eux aucune perspective de travail, et donc de possibilité de fonder une famille. Ils essaient alors à n'importe quel prix, parfois au prix de leur dignité, parfois même de leur vie, de venir en Europe pour trouver un travail, de l'argent, bref pour ouvrir leur avenir. Plus près de nous, une information récente commentée par la presse française fait réfléchir : la France est le premier pays en Europe pour le nombre de suicides réussis chez les jeunes. Poser ce geste, si diverses qu'en soient les raisons, n'est-ce pas avouer une désespérance ? Si l'avenir semble clos, si nous ne pouvons plus l'envisager en termes de projets personnels, comment alors parler d'espérance ?

1. *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, 1997, p. 22

Difficile de penser l'avenir alors même que le rapport de l'homme contemporain au temps change. Les sociologues soulignent souvent que nous sommes dans une culture du présent, voire de l'instant, et que, de ce fait, la relation au passé et au futur, ou à l'avenir, n'est plus la même que pour les générations précédentes. Dans ces conditions, comment donner vie à une tradition, la tradition chrétienne, qui, dans la suite de la tradition juive, inscrit le présent de l'homme croyant et de la communauté à laquelle il appartient entre une mémoire (passé) et l'accomplissement d'une promesse (avenir) ?

Les enquêtes nous disent que, dans les pays occidentaux, riches, notre « espérance de vie » s'accroît au moment même où elle recule parfois pour les habitants de pays pauvres du sud, en Afrique particulièrement. Mais de quelle « espérance » de vie s'agit-il ? Quel contenu lui donner si le présent et l'avenir de beaucoup se conjuguent désormais avec le mot « précarité » ? D'un côté, notre société incite les jeunes à monter des projets (les « start up » entre autres), à parier sur l'avenir ; d'un autre côté, nous assistons à une précarisation des emplois qui empêche d'autres jeunes de prévoir leur avenir au sortir des études, et qui en plonge certains, y compris des cadres, dans de longs mois de chômage après seulement quelques années de travail. En un mot : « Leur avenir n'est pas tracé » Quel homme, quelle femme se construisent alors dans ces situations précaires ?

La crise que nous vivons n'est pas seulement celle de mutations économiques, culturelles, de mises en question de notre rapport au temps, c'est aussi la crise de systèmes d'explication du monde qui permettaient de donner sens à des projets, à l'histoire, et qui, de ce fait, donnaient des raisons d'espérer. Symboliquement, la chute du mur de Berlin en 1989 a marqué la fin du marxisme comme idéologie et utopie. Or, le marxisme a représenté un horizon, un espoir de changement pour des millions de personnes au XX^e siècle. Avec cette chute, c'est comme si survenait la fin des « grands systèmes d'espérance ». Cette situation conduit le théologien allemand Jürgen Moltmann à poser la question suivante : « Existe-t-il dans cette situation globale faisant suite au "siècle des commencements" [le XIX^e siècle] et au "siècle de la fin" [le XX^e], une renaissance de l'espérance valable pour la vie tout entière, pour tous les hommes et pour la terre, commune à tous et n'allant pas de pair avec une menace de destruction pour tout ce qui est autre et tous ceux qui sont différents ? »².

2. « La résurrection, fondement, force et objet de notre espérance », *Concilium*, n° 283, 1999, pp 118-119

Une question de regard et de choix

Certes, les propos qui précèdent ne décrivent pas tous les aspects de ce que nous vivons aujourd'hui, mais ils visent à souligner que, dans notre situation, « l'espérance ne va pas de soi », pour reprendre une expression de Charles Péguy. Le temps de crise et de mutation que nous vivons bouscule l'espérance des chrétiens, il la met à mal et rend plus difficile la mise en œuvre de cette dimension constitutive de notre foi. Péguy, en 1911, quelques années seulement avant la « grande guerre », écrit :

« Mais l'espérance ne va pas de soi. (...) C'est la foi qui est facile et de ne pas croire qui serait impossible. C'est la charité qui est facile et de ne pas aimer qui serait impossible. Mais c'est d'espérer qui est difficile [à voix basse et honteusement]. Et le facile et la pente est de désespérer et c'est la grande tentation »³.

Reconnaissons avec lui qu'il en va de même aujourd'hui. Chrétiens, quel regard portons-nous sur ce monde en mutation et sur les hommes et femmes avec qui nous vivons ? Est-ce un regard qui ne prend en compte que les obstacles et les difficultés à vivre ? Un regard qui ne s'attache qu'à ce qui s'écroule dans nos sociétés ? Ou bien notre regard, sans oublier les dimensions évoquées plus haut, s'attache-t-il aussi aux situations, aux événements, aux actes qui ouvrent un avenir à un individu ou à l'humanité ? J'aime bien les questions formulées par le cardinal Suhard au lendemain de la seconde guerre mondiale. Après avoir dit que cette guerre marquait la fin d'un monde, il s'interrogeait : « Le malaise présent n'est ni une "maladie", ni une décadence du monde. C'est une crise de croissance. (...) Qu'est-ce qui meurt ? Qu'est-ce qui va vivre ? Il s'agit moins ici de dénombrer que de pressentir »⁴. Ce temps de crise nous pousse à discerner dans le présent ce qui germe de l'avenir. N'est-ce pas un premier pas sur le chemin de l'espérance ?

Un regard chrétien sur notre monde, c'est aussi un regard qui s'inspire de celui que Jésus le Christ portait sur les personnes et la société de son temps, selon les mots du cardinal Louis-Marie Billé à Lourdes en 2000 : « C'est bien cette société même qui nous est donnée à aimer. Nous ne cherchons pas à la fuir. Mais nous nous savons appelés à porter sur elle le regard que le Christ portait sur les foules »⁵.

3. *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, in *Œuvres poétiques*, Gallimard, 2000, p. 538

4. *Essor ou déclin de l'Eglise*, Editions du Vitrail, 1947, p. 4

5. *Des temps nouveaux pour l'Evangile*, Centurion/Cerf/Mame, 2001, p. 17.

Espérer, c'est parier sur l'avenir : c'est considérer qu'un avenir est possible pour un individu, pour un groupe, pour un peuple. Si « l'espérance ne va pas de soi », cela indique peut-être qu'espérer est de l'ordre du choix. Le philosophe Guy Coq, relisant son itinéraire, dit que si la foi est de l'ordre du don reçu, l'espérance est de l'ordre de la décision personnelle : « La foi échappe aux efforts de ma volonté. Elle a toujours la forme d'un don, je la reçois. (...) L'espérance est au contraire l'acte premier de la volonté. Je décide d'espérer, parce que c'est meilleur pour la vie. Et mon choix d'espérance engendre l'espérance et la fait croître »⁶.

Parcourir le chemin d'Emmaüs

S'il est difficile d'espérer, est-ce une situation nouvelle pour nous, chrétiens ? Ne sommes-nous pas tout simplement, aujourd'hui, invités à vivre pour notre propre compte le chemin d'Emmaüs ? Le récit de *Luc 24* n'est-il pas le « paradigme » de notre condition de chrétiens, de disciples de Jésus-Christ ? Une condition chrétienne qui fait de nous des pèlerins, pour reprendre l'expression remise en honneur par le Concile Vatican II et le pape Paul VI, parcourant les mêmes routes humaines que nos contemporains, affrontés aux mêmes difficultés. Chrétiens, nous ne vivons pas dans un autre monde, nous n'appartenons pas à une autre histoire. Mais, dans cette marche avec tous, dans cette histoire commune, nous faisons, comme Cléophas et son compagnon, l'expérience d'être rejoints par l'Inconnu, par le Christ, alors même que le jour baisse.

L'enjeu pour chacun et chacune d'entre nous, pour nos communautés, pour l'Eglise dans son ensemble, est de parcourir la totalité de la route qui va de Jérusalem à Jérusalem en passant par Emmaüs, d'en vivre toutes les étapes, de ne pas nous arrêter en route, de ne brûler aucune étape : ni celle de la route, ni celle de la relecture des Ecritures, ni celle de l'auberge, ni celle du retour à Jérusalem et du récit partagé avec les frères, récit au cours duquel le Ressuscité « fut présent au milieu d'eux » (*Lc 24,36*), rencontre qui les institue « témoins » en direction de toutes les nations (*24, 47-48*).

Les deux disciples qui cheminent sur la route d'Emmaüs tournent le dos à Jérusalem comme ils ont tourné la page de l'espérance qu'avait suscitée en eux la rencontre de Jésus de Nazareth : « Et nous,

6. *Croire aujourd'hui*, n° 168, 15 janvier 2004, p. 13

nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël. » Leur espérance est morte, mais ils se mettent à l'écoute de l'Inconnu qui « leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait ».

Si nous relisons, à notre tour, l'histoire du peuple hébreu dans la Bible, nous y découvrons l'histoire d'une promesse accueillie dans la figure d'Abraham, accomplie — au prix de quelles épreuves ! — dans le long exode qui conduit le peuple d'Israël de la servitude en Egypte à la « Terre promise ». Mais cette réalisation de la promesse est mise à mal par la chute de Samarie en 722, puis par celle de Jérusalem en 587 : promesse de Dieu et alliance semblent anéanties par l'exil à Babylone. Ezéchiel proclame : « Nos ossements sont desséchés, notre espérance a disparu, nous sommes en pièces » (37,11).

L'espérance est détruite, la foi est atteinte : Dieu même est en question. C'est dans la nuit de l'exil, au creux de la crise, vécue dans une foi dénudée, que le prophète confesse pourtant : « J'attends le Seigneur qui cache sa face à la maison de Jacob, j'espère en lui » (Es 8,17). Alors que toutes les structures de la foi et de la relation à Dieu dans le cadre de l'Alliance (la terre, le temple, le roi) ont disparu, l'espérance d'Israël semble se déplacer. D'une certaine manière, elle quitte la terre pour se concentrer sur Dieu lui-même : « Espoir d'Israël, Seigneur, tous ceux qui t'abandonnent sont couverts de honte (...), car ils abandonnent la source d'eau vive : le Seigneur » (Es 17,13) ; « Espoir d'Israël, toi qui sauves au temps de l'angoisse... » (Jr 14,8).

Sur ce chemin des Ecritures, nous nous découvrons proches du psalmiste :

« J'ai soif de Dieu, du Dieu vivant : Quand pourrais-je entrer et paraître face à Dieu ?

Jour et nuit, mes larmes sont mon pain, quand on me dit tout le jour : "Où est ton Dieu ?" (..) Pourquoi te replier, mon âme, et gémir sur moi ? Espère en Dieu !

Oui, je célébrerai encore, lui et sa face qui sauve » (Ps 42 3-4 6)

La question lancinante qui l'habite — question de ceux qui autour de lui ne croient pas : « Où est ton Dieu ? » — est aussi celle qui nous est fréquemment adressée. Le psalmiste l'entend et son acte de foi est de « faire espérance à Dieu », pour reprendre une autre expression de Péguy. Dans l'histoire d'Israël, les moments de crise sont ainsi des épreuves mais aussi des creusets pour l'espérance et pour la foi, lesquelles, de fait, se trouvent liées.

« Christ Jésus, notre espérance » (1 Tm 1)

Sur notre chemin de relecture des Ecritures, nous croisons la foi de Paul qui nous aide à nous centrer sur l'événement de la révélation et de notre foi : la croix et la résurrection de Jésus-Christ. « L'espérance chrétienne s'enracine dans la mémoire du Christ et son actualisation. Si elle n'est pas l'espérance du Christ, elle n'est pas vraiment chrétienne. (...) "Résurrection du crucifié" signifie que, dans sa fin sur la croix, on peut trouver son nouveau commencement et celui du monde »⁷. La résurrection de Jésus-Christ est victoire sur le péché, la mort, les enfers qui ne peuvent être le dernier mot de la vie. Dieu a répondu au cri du crucifié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46). Il n'a pas laissé le juste au pouvoir de la mort, ouvrant ainsi un avenir à tous ceux qui mettent en lui leur confiance. La résurrection fonde l'espérance chrétienne, espérance paradoxale, en annonçant un avenir de justice là où l'injustice semble l'emporter ; un avenir de paix là où domine la division ; un avenir de vie là où la mort est inéluctable. En ce sens, la condition chrétienne nous place en contradiction avec bien des attitudes du monde auquel nous appartenons.

Foi et espérance sont indissociables dans la Tradition chrétienne, elles s'appellent l'une l'autre, et cela dès le premier acte de foi, celui d'Abraham, le père des croyants. Du moins est-ce la lecture que Paul nous propose : « Il [Abraham] est notre père devant Celui en qui il a cru, le Dieu qui fait vivre les morts et appelle à l'existence ce qui n'existe pas. Espérant contre toute espérance, il crut et devint ainsi le père d'un grand peuple » (Rm 4,17b-18). Moltmann écrit encore : « La foi lie l'homme au Christ ; l'espérance ouvre cette foi au vaste avenir du Christ. L'espérance est donc le "compagnon inséparable" de la foi. » Cette relation dialectique entre la foi et l'espérance est la relation entre un fondement et ce qui assure la suite d'un choix posé, d'une réponse donnée à un appel de Dieu. L'espérance permet au croyant de parcourir le chemin de la foi en pèlerin : « Par la foi, l'homme parvient sur la trace de la vraie vie, mais seule l'espérance le maintient sur cette trace »⁸.

L'Eglise à la table d'Emmaüs

Sur le chemin d'Emmaüs, Cléophas et son compagnon ont invité l'Inconnu, celui qui leur avait fait comprendre les Ecritures, à rester

7. J. Moltmann, *art. cit.*, p. 120

8. *Théologie de l'Espérance*, Cerf/Mame, 1978, pp. 16-17

avec eux, à se mettre à table avec eux. A la fraction du pain, leurs yeux s'ouvrent et ils reconnaissent en l'Inconnu Jésus, le crucifié, qui est vivant. Ce geste de la fraction du pain, indissociable de ce qui a précédé, est le moment décisif de la reconnaissance du Christ au milieu des siens. Aujourd'hui, l'Eglise, pérégrinant avec les hommes sur les chemins d'humanité, s'y laissant rejoindre par le Christ, est aussi celle qui s'arrête et dit : « Reste avec nous. » Elle est alors invitée à la table d'Emmaüs et y invite tous les hommes. C'est là qu'elle trouve la source d'une espérance dont elle peut être ensuite le témoin. C'est parce qu'elle vit la rencontre du Ressuscité sur les routes des hommes et à la table de l'Eucharistie que l'Eglise peut vivre la vocation, que lui attribue le concile Vatican II, d'être « germe d'espérance »⁹.

Germe d'espérance, elle l'est dans ce qu'elle vit et célèbre, c'est-à-dire sur le registre sacramentel où elle peut être signe et faire signe aux hommes et femmes d'aujourd'hui. Ainsi, lorsque des communautés chrétiennes, notamment dans les cités et les banlieues, rassemblent des personnes d'origines, de cultures différentes, le dimanche en particulier, elles posent un signe d'unité, elles disent en actes qu'il est possible de faire corps au milieu de nos diversités.

Un autre signe et sacrement dont l'Eglise dispose peut ouvrir à l'espérance. Il s'agit du sacrement du pardon de Dieu et de la réconciliation, sacrement qui ouvre un avenir, un chemin d'espérance là où il ne semblait y avoir ni issue, ni avenir. L'Eglise ne fait là que mettre ses pas dans ceux de Jésus et poursuivre l'attitude constante que nous rapportent les Evangiles. Mais l'espérance dont vit l'Eglise n'est pas un privilège réservé à quelques-uns, elle est pour le monde.

Ce que l'Eglise vit et reçoit lorsqu'elle est rassemblée, elle a mission de le partager avec tous. L'espérance qu'elle vit, elle a à l'annoncer. Péguy l'exprime si bien dans les mots qui suivent :

« Comme les fidèles se passent de main en main l'eau bénite,
Ainsi, nous fidèles nous devons nous passer de cœur en cœur

[la Parole de Dieu.

De main en main, de cœur en cœur, nous devons nous passer

[la divine Espérance »¹⁰.

9. « Ce peuple messianique (), bien qu'il ne comprenne pas encore effectivement l'universalité des hommes et qu'il garde souvent les apparences d'un petit troupeau, constitue cependant pour tout l'ensemble du genre humain le germe le plus fort d'unité, d'espérance et de salut » (*Lumen gentium*, 19).

10. *Op cit*, p 596

Ce mouvement des mains qui se passent les unes aux autres l'espérance, qui se la communiquent, ne s'arrête pas aux portes de l'église ni au parvis. Il évoque pour moi de nombreuses initiatives prises ces dernières années pour poser des signes collectifs de solidarité, de fraternité — chaînes humaines qui, en de multiples occasions, relient des hommes et femmes solidaires. La métaphore de Péguy indique ainsi l'une des dimensions de la mission confiée aux chrétiens. Il est frappant de constater une grande proximité avec la métaphore utilisée par Jean Paul II lorsqu'il commente l'événement vécu à Assise le 28 octobre 1986, premier rassemblement de prière pour la paix auquel il avait convié les représentants de toutes les religions du monde : « En présentant l'Eglise catholique qui tient par la main ses frères chrétiens et ceux-ci tous ensemble qui donnent la main aux frères des autres religions, la Journée d'Assise a été comme une expression visible des affirmations du Concile Vatican II »¹¹.

Pour témoigner de l'espérance, l'Eglise puise dans la Parole et dans l'Eucharistie dont elle vit, et, selon la logique sacramentelle que le concile Vatican II a définie, elle pose des gestes qui sont autant de signes — d'événements — d'espérance pour l'humanité. A nous, à chaque communauté d'Eglise, de vivre cette double dimension d'une même mission.

Dans l'épreuve, des témoins

Dans sa première épître, écrite dans un contexte de persécution, Pierre exhorte ainsi les chrétiens : « Soyez toujours prêts à rendre raison de l'espérance qui est en vous, devant ceux qui vous en demandent compte » (3,15). Les chrétiens ont donc à rendre des comptes aux autres sur ce qui les fait vivre. Pas plus la foi que la religion ne sont une affaire privée ou ne relèvent de la seule vie interne de la communauté. Nous sommes redevables aux autres de la foi et de l'espérance reçues.

L'espérance a donc besoin de témoins. Dans la langue grecque comme dans la langue arabe, le même mot désigne « martyr » et « témoin ». Le témoin, pour reprendre les termes de l'*Évangile de Jean*, c'est celui qui dit ce qu'il a vu et entendu, au prix de sa vie. Il risque sa parole en jouant sa vie. Témoin à la suite du seul « témoin fidèle », titre donné à Jésus dans l'*Apocalypse*. Mais l'espérance se propose-t-elle ?

11. « Discours à la Cune », *Documentation catholique*, n° 1933, 1^{er} février 1987

J'aurais envie de dire que les chrétiens sont invités à proposer la foi, vivre la charité ou l'amour, témoigner de l'espérance. En ajoutant aussitôt que, dans la vie des chrétiens comme dans la mission, l'un n'est pas séparable de l'autre, l'un ne va pas sans l'autre.

Il est enfin des lieux, des moments, où rendre raison de notre espérance est requis mais difficile : face à la mort, à la souffrance et dans les épreuves qu'elles nous font vivre. L'espérance chrétienne n'est pas une espérance *malgré* la mort ou *malgré* la souffrance. Le poids de la souffrance humaine est là ; les chrétiens n'ont pas réponse à tout. Nous sommes là, témoignant de l'attitude de Jésus de Nazareth qui est passé par la souffrance et la mort, faisant confiance au sein même de l'épreuve à Dieu qui ne l'a pas abandonné à la souffrance et dans la mort mais qui l'a ressuscité. Nous disons dans la foi que la mort n'est pas le dernier mot de la vie individuelle de chaque personne, que le mal et le désespoir ne sont pas le dernier mot de la vie de notre humanité.

« Un autre monde est possible »

Cette expression, slogan des alter-mondialistes, n'est pas choisie par souci de provocation. Ni non plus pour identifier l'espérance chrétienne avec ce qui mobilise des millions d'hommes et de femmes sur la planète. Cette expression indique le lieu où notre témoignage est attendu en actes et en paroles : ce lieu, c'est l'histoire des hommes. Pas d'espérance sans réflexion chrétienne à propos de l'Histoire. Dieu s'est engagé dans l'histoire des hommes d'un engagement irréversible. Pour les chrétiens, il y a un événement décisif dans l'Histoire : la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ ; il y a un avant et un après cet événement. Nous, chrétiens, ne pouvons pas désertier l'histoire, lieu de la révélation de Dieu. Il y va de la fidélité à l'Incarnation : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jn 1,14).

Si les chrétiens sont aujourd'hui témoins de l'espérance, s'ils accueillent aujourd'hui l'Esprit qui fait toutes choses nouvelles, leur témoignage passe par l'action avec tous ceux et celles qui travaillent à ce que se réalise le « programme » du *Psaume* 84 : « Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent. » Alors l'espérance chrétienne rejoint celle d'autres et porte une dimension universelle. Alors les chrétiens ont à vivre *et* la solidarité avec tous les hommes qui œuvrent pour la justice et la paix *et* l'originalité de leur témoignage fondé sur la foi en Christ.

« Un autre monde est possible » : n'est-ce pas ce qui est exprimé dans la Bible depuis l'Exode et les prophètes jusqu'à la proclamation des Béatitudes par Jésus ? Il est possible, car tel est le désir de Dieu pour l'humanité, et l'Eglise a pour tâche, avec d'autres, d'en poser les signes et d'en être témoin.

Temps de crise que nous vivons, temps qui nous invite à revenir aux sources de notre foi, temps où nous découvrons patiemment un avenir en germe, avenir auquel Dieu ne peut pas être étranger. Péguy nous le dit à sa manière :

« La foi que j'aime le mieux dit Dieu, c'est l'espérance. La foi
[ça ne m'étonne pas.
(...) La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. (.)
Mais l'espérance dit Dieu, voilà ce qui m'étonne, Moi-même.
[Ça c'est étonnant (.)
Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient
[que ça ira mieux demain matin.
Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce
Et j'en suis étonné moi-même »¹².

Cet étonnement de Dieu est d'une certaine manière le nôtre en ce temps de crise, nous découvrons dans notre trésor chrétien une perle précieuse qui se nomme *espérance*, remise entre nos mains pour être transmise à d'autres, à tous, pour leur bonheur. Dieu fait confiance à l'homme à ce point qu'il le leur a remise en Christ, grain de blé tombé en terre. A nous de la transmettre, à sa suite et sa manière, avec humilité et ténacité. Notre monde a besoin de cette espérance non pas envoyée d'en haut, ni proclamée comme une vérité, mais transmise humblement comme une lumière qui éclaire la route parfois chaotique que nous parcourons avec nos frères et sœurs en humanité, à la manière du Christ sur la route d'Emmaüs.

12. *Op cit*, pp 531-534

Une invincible espérance

Face aux nombreux drames qui affligent le monde, les chrétiens confessent avec une humble confiance que seul Dieu rend l'homme et les peuples capables de dépasser le mal pour parvenir au bien. Par sa mort et sa résurrection, le Christ nous a obtenu la Rédemption et il a « payé le prix de notre rachat » (1 Co 6,20 ; 7,23), obtenant le salut pour la multitude. Avec son aide, il est donc possible à tous de vaincre le mal par le bien.

S'appuyant sur la certitude que le mal ne prévaudra pas, le chrétien nourrit une invincible espérance, qui le soutient dans la promotion de la justice et de la paix. Malgré les péchés personnels et sociaux qui marquent l'agir humain, l'espérance permet un élan sans cesse renouvelé de l'engagement pour la justice et pour la paix, avec une ferme confiance dans la possibilité de bâtir un monde meilleur.

Même si le « mystère de l'impiété » est présent et est à l'œuvre dans le monde (cf. 2 Th 2,7), il ne faut pas oublier que l'homme racheté a en lui suffisamment d'énergies pour s'y opposer. Créé à l'image de Dieu et racheté par le Christ qui s'est en quelque sorte uni à tout homme, ce dernier peut coopérer activement au triomphe du bien. L'action de « l'Esprit du Seigneur remplit le monde » (Sg 1,7). Que les chrétiens, spécialement les laïcs, ne cachent pas cette espérance au fond d'eux-mêmes, mais que, par une continuelle conversion et par la lutte « contre les maîtres de ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal » (Ep 6,12), ils l'expriment aussi à travers les structures de la vie séculière.

Aucun homme ni aucune femme de bonne volonté ne peut se soustraire à l'engagement de lutter pour vaincre le mal par le bien. C'est un combat qui ne se mène valablement qu'avec les armes de l'amour. Quand le bien l'emporte sur le mal, l'amour règne ; et, où règne l'amour, règne aussi la paix.

JEAN PAUL II

Journée mondiale de la paix, 1^{er} janvier 2005

La politique, une bonne nouvelle ?

Christian MELLON s.j. *

Parodiant Nathanaël : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? » (*Jn* 1,46), bien des chrétiens, interrogés sur la politique comme lieu d'une possible espérance, répondraient : « De la politique, peut-il sortir quelque chose de bon ? » Pour contrer ce scepticisme ne manquent ni les bons arguments, ni les textes vigoureux de Jean Paul II et de divers évêquats. L'assemblée des évêques de France, par exemple, écrivait dès 1972 : « L'action politique a un fantastique enjeu : tendre vers une société dans laquelle chaque être humain reconnaîtrait, en n'importe quel autre être humain, son frère et le traiterait comme tel. » Elle faisait ainsi écho à une phrase de Paul VI l'année précédente, dans *Octogesima adveniens* : « La politique est une manière exigeante de vivre l'engagement chrétien au service des autres. » Plus récemment, la commission sociale de la conférence épiscopale de France invitait à « réhabiliter la politique » (1999).

* Centre de Recherches et d'Action Sociale (CERAS), Paris. A notamment publié *Chrétiens devant la guerre et la paix* (Centurion, 1983), *La non-violence* (avec J. Sémelin, PUF, 1994) et *Éthique et violence des armes* (Assas-Éditions, 1995). Dernier article paru dans *Christus* « Action non-violente » (n° 194HS, mai 2002).

Mais ce n'est pas sur ce terrain-là, si important soit-il, que je souhaite me situer ici. J'évoquerai plutôt quelques raisons d'espérer qu'il m'a été donné de découvrir en observant, comme secrétaire de Justice et Paix-France pendant sept ans, les grandes évolutions du monde, et, comme aumônier des étudiants de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, en accompagnant des jeunes chrétiens dans leur découverte des enjeux éthiques et spirituels dans le champ politique.

Signes des temps

Bien entendu, c'est d'espérance qu'il est ici question, non d'optimisme. La question de savoir s'il faut être optimiste ou pessimiste quant à l'avenir de nos sociétés et de notre planète ne se tranche pas par un saut dans l'espérance : elle dépend d'études prospectives permettant de repérer et de mettre en rapport les tendances qui assombrissent l'horizon et celles qui l'éclaircissent. J'ai donc bien conscience qu'à chacun des exemples que je vais évoquer ici l'on pourrait opposer immédiatement un exemple en sens contraire : les raisons d'espérer ne sont pas des raisons de « voir l'avenir en rose ». Si l'espérance est un don de l'Esprit, une attitude fondée dans la foi, ce qu'elle donne à lire, ce sont des « signes », non des preuves. Des signes que « Dieu est à l'œuvre en cet âge » pour ouvrir à l'homme et à l'humanité un avenir de vie, si sombre que soit l'horizon ; précisons, puisqu'il s'agit ici du champ politique : à l'œuvre dans l'histoire collective des hommes, pas seulement dans leurs vies personnelles. Ne privatisons pas l'Espérance. Pie XI avait osé l'expression « charité politique » : pourquoi reculer devant celle d'« espérance politique » ?

La notion de « signes des temps », mise en honneur par le Concile puis tombée en désuétude pour avoir été trop facilement appliquée à n'importe quoi, pourrait rendre compte de cette lecture « espérante » — parce que spirituelle — de l'actualité. Selon une sous-commission du Concile, les signes des temps sont « des phénomènes qui, par leur généralisation et leur grande fréquence, caractérisent une époque, et par lesquels s'expriment les besoins et les aspirations de l'humanité présente »¹. Lire les signes des temps, c'est donc *choisir* de voir une relation entre ce que Dieu, dans sa Parole, nous a donné à connaître de son dessein sur le monde et tel ou tel mouvement historique qui façonne la figure de ce monde. Jean XXIII, dans *Pacem in terris*, en

1. Définition citée par Alain Durand, *La foi chrétienne aux prises avec la mondialisation*, Cerf, 2003, p. 105

donne trois exemples : promotion des classes laborieuses, entrée de la femme dans la vie publique, émancipation des peuples colonisés. Jean Paul II y ajoutera l'adhésion croissante aux droits de l'homme.

Quand le chrétien lit des « signes des temps » dans les possibilités nouvelles de « mondialiser la solidarité », dans la conscience grandissante qu'ont les humains de constituer une seule famille humaine, dans le désir de réhabiliter le politique pour « maîtriser la mondialisation », il confesse que quelque chose du dessein de Dieu s'y réalise. Le danger existe pourtant, dans toute lecture « espérante » des signes des temps, d'aller jusqu'à identifier des évolutions historiques au dessein de Dieu lui-même. Or si l'on peut légitimement, par exemple, mettre en relation l'effacement progressif des frontières et l'universalisme chrétien résumé par la formule paulinienne : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme » (Ga 3,28), on ne peut évidemment en déduire que Paul avait « annoncé » la mondialisation ni que la mondialisation « réalise » la parole de Paul.

Mondialisation à maîtriser

Car c'est bien la mondialisation que je voudrais évoquer d'abord parmi les signes des temps qui me donnent d'espérer. Certes, le mot est ambigu, et je n'ignore pas qu'il est souvent utilisé dans un sens très négatif, notamment parce qu'il est identifié aux politiques néo-libérales qui, surfant sur la mondialisation sans en être la cause, creusent l'écart entre riches et pauvres, créent de l'exclusion, renforcent les moyens des puissants, suscitent des réactions « identitaires » souvent meurtrières et parfois terroristes. Mais si les mouvements sociaux transnationaux — qui s'opposent, à juste titre, à cette version actuellement dominante de la mondialisation — ont choisi de s'appeler « alter-mondialistes » (et non plus « antimondialistes »), c'est bien parce qu'ils sont convaincus qu'une autre mondialisation est possible. Le vaste mouvement de solidarité avec les peuples d'Asie frappés par le tsunami du 26 décembre dernier a été rendu possible par la mondialisation des informations, des images, des moyens de communication, des transports...

Nos ancêtres étaient-ils moins généreux et compatissants que nous ? Non, mais ils ne recevaient que très tard — trop tard pour aider (et sans images, facteur devenu décisif..) — les informations sur les catastrophes naturelles, dont certaines étaient pourtant bien plus meurtrières (pensons au million de victimes des inondations en

Chine au début du ^{XX}^e siècle). A l'occasion d'événements dramatiques comme celui-là, mais aussi par la lente prise de conscience de quelques grands enjeux planétaires appelant des régulations à l'échelle du monde (réchauffement climatique, commerce international, sida, maintien de la paix, délocalisations, etc.), les hommes découvrent qu'ils sont « tous dans le même bateau », pour le meilleur comme pour le pire. Ce qui arrive à l'autre, même très lointain, m'atteint : à ce constat factuel d'une interdépendance croissante devrait correspondre, sur le plan éthique, un renouveau de la solidarité comme valeur choisie et cultivée, ainsi que le rappelle Jean Paul II dans son encyclique sur la solidarité, *Sollicitudo rei socialis* (1987).

Je trouve une raison d'espérer dans la vigueur des mouvements d'opinion, qui, à travers le monde, s'opposent non pas à la loi du marché comme telle, mais à l'idée que seul le marché puisse « décider » de ce qui est bon pour l'homme. C'est une manière de « réhabiliter la politique » que de la percevoir, en dépit de ses trop réelles imperfections et dérives, comme une exigence éthique, liée à l'invitation adressée aux humains d'exercer leur responsabilité sur leur destin, de ne pas se « laisser faire ».

Une lecture « espérante » de la mondialisation et des mobilisations alter-mondialistes invite le chrétien à relire les récits de Babel et de la Pentecôte, qui prennent un relief étonnant pour éclairer les choix collectifs qui sont devant nous : continuer une mondialisation sur le modèle de Babel (puissance, uniformisation) ou nous laisser inspirer par l'Esprit de la Pentecôte, qui appelle tous les peuples à entendre une même Bonne nouvelle, à former un même corps fraternel, mais « chacun dans sa langue »².

Redécouverte de la voie non-violente

Une autre évolution me donne à espérer : le recul, non pas de la violence — hélas —, mais tout au moins des idéologies présentant la violence comme normale, voire « bonne ». Il n'y a pas si longtemps, bien des courants de pensée prêtaient à la violence des fonctions « positives » : libératrice, accoucheuse de l'histoire, transformatrice des sociétés, etc. Ces idéologies de la « bonne violence » me semblent en net recul, notamment depuis 1989. Les fruits produits par leur mise en œuvre ont ouvert les yeux sur l'incohérence, bien notée par Gandhi et

2. Voir Justice et Paix-France, *Maîtriser la mondialisation*, Cerf/Centurion/Mame/Bayard, 1999

Martin Luther King, qu'il y a à poursuivre des fins bonnes (justice, liberté, droits de l'homme, etc.) par des moyens qui bafouent ces mêmes valeurs.

Comme l'a bien vu le politologue Jacques Rupnik analysant les événements de 1989, « la fin du communisme, c'est aussi la fin du mythe révolutionnaire, de l'accouchement dans la violence d'une société nouvelle, de l'idée que pour progresser il faut détruire son adversaire »³ ; et Vaclav Havel réproouve, dès les années 70, « l'idée selon laquelle un avenir conquis par la force peut être réellement meilleur, c'est-à-dire qu'il ne porte pas fatalement les traces de la violence exercée pour sa conquête »⁴. Si les révolutions de 1989 n'avaient pas été préparées et inspirées par des hommes comme ceux-là, auraient-elles été « de velours » ? C'est une vraie raison d'espérer que d'avoir vu, depuis, des mouvements non-violents analogues obtenir des changements politiques radicaux en Georgie, puis en Ukraine.

La vaste protestation qui a précédé l'offensive américaine en Irak avait sans doute des motivations multiples, mais l'une d'entre elles relevait certainement de ce refus éthique de voir la guerre à nouveau considérée comme un moyen « normal », auquel on peut recourir en dehors des cas extrêmes prévus par le droit et la réflexion éthique (légitime défense, interventions pour faire cesser un massacre...). Les chrétiens qui ont redécouvert l'importance de l'appel évangélique à l'action non-violente sont confortés par la ferme opposition à la guerre exprimée par Jean Paul II et aussi par l'hommage, moins connu, qu'il a précisément rendu aux acteurs des révolutions de 1989. S'interrogeant sur la chute des régimes communistes, il y voit le résultat de « l'action non-violente d'hommes et de femmes qui, alors qu'ils avaient toujours refusé de céder au pouvoir par la force, ont su trouver dans chaque cas la manière efficace de rendre témoignage à la vérité ». Reste à mettre en œuvre le vœu par lequel il conclut : « Puissent les hommes apprendre à lutter sans violence pour la justice ! »⁵.

Citoyenneté mondiale

Bien des observateurs des réalités internationales ont noté que la fin du XX^e siècle a été marquée par l'émergence d'une sorte d'« opi-

3. *L'autre Europe*, Odile Jacob, 1990, p. 346

4. *Essais politiques*, Calmann-Lévy, 1989, p. 127

5. *Centesimus annus*, 23

nion publique mondiale » ou d'une « société civile transnationale ». Sans majorer l'importance du phénomène (les Etats, les institutions, les grandes forces économiques restent les acteurs déterminants), j'y repère une vraie raison d'espérer dans le champ politique. Car il s'agit de l'ébauche d'une « citoyenneté mondiale », notion éminemment politique. Elle se manifeste dans de grands mouvements d'opinion qui se sont montrés capables d'imposer aux Etats des décisions qu'ils n'auraient pas prises spontanément. Exemples : la Convention d'Ottawa sur l'élimination des mines antipersonnelles ; la création de la Cour pénale internationale ; la grande campagne du Jubilé 2000 sur la dette des pays pauvres, aboutissant à quelques décisions (certes très insuffisantes) ; l'adoption par l'Union européenne d'un « code de bonne conduite » pour réguler les transferts d'armements ; la pression de l'opinion sur l'ONU pour qu'elle fasse cesser le massacre à Timor-Est en septembre 1999, etc. Toutes ces décisions furent obtenues par des mobilisations citoyennes massives, rendues possibles et efficaces en peu de temps grâce à internet.

De ce même registre de comportements « citoyens » à l'échelle du monde relève le développement du « commerce équitable », du tourisme responsable ou des placements éthiques. Car la solidarité ne se manifeste pas seulement dans le don et le partage, mais dans les choix que chacun fait comme consommateur, épargnant, éducateur, voyageur, etc.

Ingérence citoyenne

En 1933, à la tribune de la Société des Nations, Goebbels, s'étant fait reprocher la manière dont le régime nazi traitait ses opposants, répliqua : « L'Allemagne est un pays souverain ; nous faisons ce que nous voulons de nos juifs, de nos communistes et de nos pacifistes. » Et personne ne trouva rien à redire. Je vois une raison d'espérer dans le fait qu'aucun dirigeant politique, aujourd'hui, n'oserait prononcer une telle phrase à la tribune de l'ONU ou devant une caméra de télévision. Hypocrisie, certes, car bien des Etats continuent à faire subir à leurs opposants des traitements intolérables. Mais l'hypocrisie du discours est parfois le symptôme d'une évolution heureuse : que les dictateurs et tortionnaires se sentent désormais obligés de nier leurs forfaits et de se présenter comme des démocrates attachés aux droits de l'homme traduit un réel progrès de la conscience éthique dans le champ politique : la souveraineté des Etats — qui reste certes un

principe reconnu (et d'ailleurs à juste titre) comme nécessaire — ne peut plus être invoquée pour justifier n'importe quoi. Comme le dit Jean Paul II, « Les principes de la souveraineté des Etats et de la non-ingérence dans leurs affaires internes — qui gardent toute leur valeur — ne sauraient toutefois constituer un paravent derrière lequel on pourrait torturer et assassiner »⁶.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter des formes militaires que le devoir d'ingérence peut prendre dans certains cas exceptionnels. Mais je vois une raison d'espérer dans le fait que beaucoup d'hommes et de femmes estiment qu'ils doivent s'ingérer, par des moyens à leur portée et exclusivement non-violents (pétitions, lettres, manifestations de soutien), dans les affaires internes de pays parfois fort lointains, pour défendre des prisonniers d'opinion, protester contre l'impunité des tortionnaires, dénoncer la violation des droits de telle ou telle minorité opprimée. Les membres d'Amnesty ou de l'ACAT — qui, depuis des années, s'obstinent à écrire régulièrement aux responsables d'exactions à l'autre bout du monde, sans se laisser décourager par l'incertitude des résultats — font preuve d'une belle obstination dans l'espérance.

Dans son récent message pour la journée de la paix (1^{er} janvier 2005), le pape résume bien le défi de l'espérance politique que nous avons à relever : « S'appuyant sur la certitude que le mal ne prévaudra pas, le chrétien *nourrit une invincible espérance*, qui le soutient dans la promotion de la justice et de la paix. Malgré les péchés personnels et sociaux qui marquent l'agir humain, l'espérance permet un élan sans cesse renouvelé de l'engagement pour la justice et pour la paix, avec une ferme confiance dans la possibilité de bâtir un monde meilleur. »

« *Bâtir un monde meilleur* » : ces mots évoquent pour moi la devise du mouvement des étudiants catholiques indiens, que j'ai pu lire, en accompagnant des groupes d'étudiants français en Inde pour les chantiers Inde-Espoir⁷, sur un mur de leur local à Madras : « Nous sommes nés dans une société injuste, et nous sommes bien résolus à ne pas la laisser dans l'état où nous l'avons trouvée. » Une telle phrase ne ferait-elle pas sourire dans nos pays ? Trop de gens, désabusés, fatigués,

6. *La Documentation catholique*, n° 2066, p. 157

7. Ces chantiers sont pour moi, chaque année, une belle occasion de raviver mon espérance. Les raisons en sont bien exposées par Patrick Langué dans « Chantiers de développement en Inde » (*Christus*, n° 191, juillet 2001)

échaudés par les dérives criminelles de ceux qui, hier et avant-hier, ont mobilisé tant de générosités au nom d'un « monde meilleur », ne croient plus qu'il soit possible, ni même souhaitable, de se donner un tel projet ; la plupart se sont repliés sur la poursuite d'un bonheur individuel ou familial, non sans maintenir parfois une réelle générosité pour soutenir de leurs surplus des causes humanitaires, pourvu qu'elles ne soient pas politiques !

Que le projet de « bâtir un monde meilleur » puisse à nouveau mobiliser des hommes et des femmes, libérés désormais de toute idéologie simpliste, mais aussi de toute méfiance envers les engagements politiques qu'implique un tel projet, voilà vraiment un signe des temps que je reçois comme une bonne nouvelle. Et que l'on trouve parmi eux une minorité significative de jeunes chrétiens⁸ me donne une nouvelle raison d'espérer, un signe que « Dieu est à l'œuvre en cet âge ».

8. En fait foi le succès de la session « La politique, une bonne nouvelle », qui rassemble une centaine de jeunes, tous les deux ans, pendant une semaine Cf Anne Esmenjaud, « Que les jeunes retrouvent le goût du politique¹ », *Responsables*, n° 359, décembre 2004

Tenir debout en prison

Isabelle LE BOURGEOIS *

La serrure émet un cliquetis alors que tourne la clé. A hauteur des yeux, tel un trou percé dans le blindage épais, un œille-ton est là pour signifier que cette porte n'est pas n'importe quelle porte, mais celle d'une cellule de prison. Quelqu'un, de jour comme de nuit, peut surveiller sans être vu ce qui se passe à l'intérieur. A droite de cet œilleton, sur une bande de papier cartonné orange, un nom et un numéro d'écrou. Le surveillant, dans un geste tant de fois répété, vérifie que la porte est bien fermée. Pour lui, ce geste est habituel, mais, pour Juan qui vient tout juste d'arriver, il est encore insupportable. Il se sent nerveux et tellement vulnérable. Du regard, il balaye les murs sombres et sales où de nombreux graffitis, comme autant de témoins muets des passages successifs, semblent lui dire : « Oui, toi aussi, te voilà dans cette galère ! »

Juan frissonne, la fenêtre qui donne sur le terrain de football n'a plus de vitres. Un carton posé tant bien que mal entre les barreaux tente de barrer l'accès à l'air glacé de cette journée de décembre. Tout

* Religieuse auxiliaire, aumônier de prison. A publié chez Desclée de Brouwer *Ce que j'ai reçu de Vatican II* (2002), *Derrière les barreaux, des hommes* (2002) et *Y a-t-il encore des raisons d'espérer ?* (2005)

semble hostile, impossible. Juan, assis sur le bord du lit, reste là un long moment, prostré. Puis, soudain, un cliquetis : la cellule s'ouvre, et le surveillant aidé d'un détenu annonce le repas. Une gamelle chaude lui est servie, mais il n'a pas faim. Il désire seulement pouvoir communiquer avec sa femme et ses enfants, leur dire où il est, leur dire de ne pas s'inquiéter : il est en vie. Il tente de faire comprendre cela au surveillant, mais en vain. Il lui faudra attendre le lendemain.

La porte se referme. Juan, accablé, se rassoit, la tête entre les mains, et, comme un enfant, se met à pleurer. Il pleure sur lui, sur sa malchance, sur les siens qui doivent se demander ce qu'il est devenu. Comment faire comprendre le désarroi qui l'envahit soudain ? Il se sent seul, abandonné. La nuit qui suit est ponctuée de cauchemars et de réveils en sursaut. Au petit matin, Juan est épuisé. La vie lui semble lourde, brutalement à l'arrêt, sans espoir. Le petit déjeuner lui parvient dans un demi-sommeil et le café a un désagréable goût d'amertume.

Pour beaucoup comme pour Juan, les premiers temps de l'arrivée en prison sont une réelle épreuve. Bien sûr, l'histoire et le tempérament de chacun la feront traverser de diverses façons, mais la toute première incarcération est toujours une épreuve de taille. Pour avoir des chances de la traverser sans être englouti, très vite il leur faut apprendre comment obtenir un peu de tabac, des timbres..., mais aussi comment reconnaître les codes, le langage spécifique de la prison : quand il est nécessaire de se taire, quand il est nécessaire de mentir sur les vraies raisons de son incarcération, etc. Autant de choses pour survivre dans cet univers où tout peut si facilement devenir hostile pour celui qui se montre trop faible, trop vulnérable. Ici, tout s'achète, et malheur à celui qui n'a pas d'argent ! Ils sont nombreux, ceux qui durant des mois n'ont rien pu fumer d'autre que les mégots de la cour de promenade.

Apprendre une autre dimension du temps

En prison, tout est toujours en attente. Attente du parloir, de la visite de l'avocat, de la rencontre avec les services sociaux, de la promenade, des repas... Une promenade le matin, une l'après-midi et les vingt-et-une heures restantes se déroulent entre les quatre murs d'une cellule de 9 m². Ceux qui ne travaillent pas sont les plus nombreux et l'ennui gagne vite du terrain. Comment, alors, occuper son temps durant des mois ? Comment occuper son esprit ? La drogue, les médicaments circulent, créant un état de somnolence qui permet à un cer-

tain nombre de traverser l'épreuve des jours — et que l'ambiance générale soit plus calme. Pour certains, ce temps inutilisé est insupportable, comme il est insupportable de se retrouver ainsi entre quatre murs sans plus de place dans la société, sans liens vivants avec leur milieu familial. « A quoi est-ce que je sers encore ? Qu'est-ce que je représente aujourd'hui pour les autres, pour moi-même ? » Mots combien de fois entendus !

Avec la longueur de la peine s'installent la lassitude et le sentiment de n'être plus grand-chose. Les liens avec ceux de l'extérieur deviennent difficiles à préserver, car l'incarcération bouleverse toutes les relations. La famille va-t-elle tenir le coup ? Va-t-elle être assidue à ces parloirs si précieux ? Ne va-t-elle pas se lasser ? Comment continuer de voir ses enfants, de jouer un rôle dans la vie de famille ?

Pour Juan et tant d'autres, la barrière de la langue, l'étrangeté du pays, l'éloignement d'avec les personnes connues, rendent chaque chose encore plus difficile à conquérir, et donc à supporter. La lenteur des courriers internationaux avec certains pays, l'impossibilité d'avoir recours au téléphone mettent les nerfs à rude épreuve. Il faut souvent attendre de longues semaines avant que n'arrivent les premières lettres et, avec elles, un peu d'espoir. Chaque jour, au moment de la distribution du courrier, la lettre tant espérée est guettée. Quand elle arrive, c'est la joie de ne plus se sentir seul au monde.

J'ai régulièrement rencontré Juan durant les dix-huit mois qu'il a passés à Fleury. Très vite, il est tombé malade et n'a pu continuer le travail à l'atelier avec ses autres compagnons. Il a donc rejoint la grande cohorte de ceux qui n'ont d'autre occupation que les deux fois une heure trente de promenade quotidienne. Sans ressources, il n'a pu vivre que grâce à la générosité de ses compagnons et du Secours catholique. Dans ces conditions, dix-huit mois d'emprisonnement semblent longs, très longs ! Pourtant, Juan les a traversés. Non sans mal, mais il les a traversés. A sa demande, nous lui avons donné une Bible dans sa langue, et il a entrepris de la lire entièrement et de mettre par écrit ce que cette lecture lui inspirait. Il a noirci des pages et des pages. « Ce travail, c'est ce qui me sauve. Dans la Bible, on parle de tant d'hommes et de femmes qui ont eu à lutter, et comment Dieu les a aidés. Moi aussi, il m'aide. »

Etonnant Juan. Tel un moine penché sur sa table de travail, il a ainsi parcouru les moindres recoins de la Bible pour en extraire chaque jour de quoi tenir jusqu'au jour suivant. « Dieu donne le pain quotidien », disait-il en souriant.

Le poids de l'échec

L'emprisonnement est un échec de plus dans une vie déjà jalonnée par les revers de toutes sortes. En effet, beaucoup de personnes détenues n'ont pas attendu d'arriver en prison pour savoir le goût amer des échecs successifs. Echecs scolaires, difficultés familiales, recherche infructueuse d'emploi, drogue, alcool... La précarité de leur vie, la difficulté quotidienne pour tenter de surmager dans un monde pas vraiment fait pour les plus fragiles ou les plus pauvres d'entre nous, tout cela les a conduits sur les chemins de la délinquance. Ecrire cela ne signifie pas pour moi que seule la misère engendre la délinquance : ce serait irrespectueux et mensonger. Toutes les personnes pauvres ne sont pas délinquantes pour autant, mais la grande majorité des personnes délinquantes viennent de la pauvreté. N'est-ce pas une évidence de dire que la pauvreté peut accélérer les processus de marginalisation ?

Je ne cherche pas à excuser qui que ce soit : il n'y a pas d'excuse au mal fait à autrui. Mon propos est de redire que toute personne, quoi qu'elle ait commis, reste le sujet d'une histoire unique. Toute personne a une histoire, et c'est cette histoire qui m'intéresse. Elle est ce qui rattache tout être à son humanité. Leur histoire, comme chacune des nôtres, est le lieu qui permet de comprendre ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent encore tenter d'être. Evoquer les échecs sans les replacer dans l'histoire revient à ne plus voir qu'eux. Il est facile de se laisser envahir par le désespoir, la honte, la culpabilité, et de ne plus se penser qu'en termes négatifs. J'en ai rencontré des dizaines, que dis-je, des centaines qui n'avaient d'eux-mêmes que l'image d'un *raté*. Juan est passé par là, durant de longues semaines.

Comment aider quelqu'un à prendre la mesure des actes qu'il a commis ? Autrement dit, comment l'aider à découvrir sans en être effrayé la part de liberté engagée ? Comment sortir du refus d'admettre, comment oser nommer ce qui est et se regarder malgré tout avec douceur, que l'on ait violé, blessé, volé, tué... Comment sortir de la logique mortifère de l'échec non surmonté ? L'accompagnement sur ce chemin est l'aspect le plus passionnant de la mission d'aumônier de prison. Permettre à des hommes et à des femmes de devenir davantage sujets d'eux-mêmes, c'est-à-dire conscients de leurs limites, mais aussi de leurs richesses. Il faut accepter, de part et d'autre, que cela prenne du temps. Le temps qu'il faut. Le sentiment d'échec a la vie dure !

Les rencontres qui font vivre

Oui, je le crois fermement, la saveur de la vie passe par la qualité des rencontres que nous faisons. L'échec, dans ce domaine, est un des plus difficiles à surmonter. La plupart de ceux qui sont en prison connaissent cette épreuve. C'est pourquoi la rencontre avec quelqu'un qui les regarde autrement, qui écoute sans complaisance, mais aussi sans condamnation, peut leur donner l'appui nécessaire pour aller de l'avant et croire que la vie a encore de l'avenir.

« Quand je suis arrivé il y a un an et demi, j'étais très mal dans ma peau et complètement paumé. J'ai rencontré deux personnes qui m'ont permis de supporter mon incarcération. La cause de mon mal-être était mon alcoolisme. Je voulais me supprimer, je trouvais que ma vie n'avait pas de sens. Célibataire, sans enfant (j'ai eu une enfance maltraitée), du jour au lendemain, je me suis retrouvé seul, car ma famille proche m'avait tourné le dos. J'ai passé des moments très difficiles ici : je ne voyais plus la fin du tunnel. Puis j'ai rencontré deux personnes de l'aumônerie, et aujourd'hui je veux leur rendre hommage. Grâce à eux, j'ai retrouvé ma dignité et le goût de vivre. »

Ces quelques lignes lues un dimanche matin à la fin de la célébration par Hervé, qui m'avait demandé la parole, furent applaudies par ses camarades. « C'est vrai — commentèrent certains —, ici, on entend parler de nous autrement » « *Autrement* » : qu'est-ce à dire ? « Vous parlez de nous sans nous condamner. Vous nous regardez comme des êtres humains, quoi que nous ayons fait. Vous n'imaginez pas comme cela aide à tenir ! »

Si, si, j' imagine. Dans ce lieu hostile où l'humanité est soumise à des contraintes souvent humiliantes, être regardé comme un être humain à part entière est, pour certains, une grande nouveauté et un formidable signe d'espérance. Regarder ainsi, c'est tenter de ne pas en rester à ce que l'on croit savoir de l'autre. En prison, c'est pourtant vite la tentation. « Criminel », « voleur », « dealer », « violeur » : ces qualificatifs leur collent à la peau comme s'ils étaient les seuls à rendre compte de leur humanité. Certes, ils ont « volé », « dealé », « tué », « violé », mais ce qu'ils sont ne peut en aucun cas être réduit à ce qu'ils ont fait. En écrivant cela, j'ai le sentiment de dire des choses tellement simples et, de plus, maintes fois répétées. Je les assume encore pleinement. « *On parle de nous autrement.* » Jésus parle autrement, il nous emmène bien ailleurs que là où nous sommes. Encore faut-il vouloir y aller ! La prison est un de ces lieux où, malgré soi, parfois,

on est entraîné sur l'autre rive, celle que l'on ne connaît pas, celle qui nous fait peur. C'est pourtant celle de la vie.

En prison, l'exercice de la liberté est souvent malmené. Comment croire que ce qui a toujours été puisse être un jour infléchi — même légèrement ? En effet, dans ce lieu, peut-être davantage qu'ailleurs, des hommes et des femmes ne savent même plus si espérer a encore un sens, tant ce qu'ils ont été jusque-là semble les définir à jamais. Celui qui, complètement désocialisé, accumule incarcération sur incarcération, celui qui ne peut décrocher de la drogue ou de l'alcool, celui dont le crime est tellement monstrueux qu'il semble y être identifié pour toujours, celui dont la faiblesse psychique ne cesse de l'amener à l'hôpital psychiatrique ou à la prison, etc. Comment croire que ce qui a toujours été puisse être un jour infléchi ?

Malheureusement, dans notre système judiciaire, la prison est d'abord envisagée comme lieu de punition, comme possibilité effective de mettre à l'écart des individus jugés dangereux. Mais elle n'est pas encore un lieu qui donnerait aux personnes détenues la possibilité, non seulement de s'amender, mais aussi de mettre en place autre chose pour leur vie. Or, la vie n'est envisageable que si se présente autre chose que le goût amer de l'échec et du désespoir : un possible doit être entrevu. Sinon, c'est la mort. Une mort qui rôde un peu tout le temps, une mort envisagée comme la seule sortie du cauchemar. Les tentatives de suicides en prison sont bien plus nombreuses qu'à l'extérieur, tout comme les suicides effectifs. Cela confirme la misère morale de tant de détenus et la nécessité d'une présence humaine qui ne se lasse pas d'écouter toute la souffrance de ces hommes et de ces femmes.

Pour l'aumônier aussi, il s'agit de tenir debout. Le monde de la prison est un monde rude, un monde violent. L'écoute des personnes détenues n'est pas de tout repos. Les blessures sont partout. Les victimes et leurs souffrances sont là, présences silencieuses qui nous rappellent combien les humains que nous sommes tous sont aussi capables du pire. Ce n'est pas simple d'être ainsi confronté à cette réalité misérable. Nous nous identifions plus spontanément aux victimes qu'aux coupables. Il y a là un chemin qui s'ouvre, un chemin de conversion qui n'est possible que si nous avons le regard posé sur un regard d'amour plus grand que toutes ces misères — comme une invitation à faire confiance à Celui qui ne nous lâchera pas la main.

Eduquer, c'est espérer

Marguerite LENA *

Un grand éducateur jésuite du collège de Saint-Etienne, au lendemain de la seconde guerre mondiale, le P. Pierre Lyonnet, qui a laissé une trace indélébile en ceux qu'il a formés, écrivait : « Il est infiniment plus passionnant et plus important de se pencher sur l'âme d'un enfant, qui peut-être sera un saint ou qui peut-être sera infidèle à la grâce divine, et personne n'en aura rien su, que de savoir à quelle issue nous conduisent le choc des armes et la politique, parce qu'en définitive le sort du monde est entre les mains du premier, de cet enfant »¹.

Pareil texte nous invite à un renversement de nos appréciations spontanées sur les événements et à une conversion de notre attitude devant l'avenir. Au-delà de l'optimisme et du pessimisme, de la crainte et de l'espoir, l'éducation, cette manière de « se pencher sur l'âme

* Communauté Saint-François-Xavier, Neuilly Enseignante au Centre Sèvres et au Studium du diocèse de Paris, elle a publié chez Parole et Silence *Le passage du témoin* (2000) et *L'esprit de l'éducation* (2004). Dernier article paru dans *Christus* « La grâce du possible » (n° 198, 2003). Cet article est la refonte partielle d'un texte publié par *Enseignement Catholique Documents* (n°1661, septembre 1991) sous le titre « L'espérance éducative ».

1. *Ecrits spirituels*, Editions de l'Epi, 1951, p. 55

d'un enfant » pour lui permettre de prendre corps, de « venir au monde », ouvre la voie étroite de l'espérance. Quand « le choc des armes et la politique » invitent à douter de l'homme et de l'avenir, il arrive, comme l'a vu Hannah Arendt, que toute l'espérance du monde se réfugie dans la merveille de la « natalité », entre les mains et dans le regard des enfants². Parce qu'elle se tient au plus près de ce mystère de « natalité » qui ne cesse d'ouvrir l'histoire des hommes à l'inédit de Dieu, l'éducation est une mise en exercice de l'espérance. Certes, elle n'est pas une tâche facile. Mais l'espérance est toujours une réponse à des situations d'épreuve, et elle est à l'aise là où il y a de grandes fins à viser et à atteindre. C'est bien le cas en matière d'éducation.

Un lieu d'espérance

Pour saisir l'affinité naturelle qui relie l'éducation à l'espérance, il suffit de s'attacher aux caractères essentiels de cette dernière qui la différencient de l'espoir et en font la structure d'accueil de la vie théologale. Toute espérance porte sur l'avenir, c'est-à-dire sur ce qui n'est pas encore là, un invisible dont elle affirme résolument la promesse, des possibles inédits qu'elle contribue mystérieusement à actualiser. D'autre part, l'espérance est toujours en relation avec les puissances du désir. Espérer, c'est toujours attendre un bien, mais le plus souvent un bien indéterminé, qui ne se laisse pas circonscrire en tel ou tel objet précis, qui les englobe et les dépasse en une sorte d'audace à la fois humble et inconfusable. Par là même, l'espérance se distingue de l'optimisme juridique ou technique d'un sujet maître de ses projets, pour orienter notre attention et notre attente vers un don gratuit, excédant nos prises, déroutant notre « pouvoir de pouvoir »³. Ce sont les pauvres, nous rappelle Bernanos, qui sont les « sourciers de l'espérance ».

Parce que toute éducation s'inscrit dans une histoire, s'ordonne au bien de ceux qu'elle a mission de conduire à leur maturité et suppose leur collaboration sans jamais pouvoir en disposer souverainement, elle a partie liée avec l'espérance. Elle n'est pas, en effet, une conduite technique qui maîtriserait ses objectifs, même si elle implique un certain nombre de médiations techniques. Nous ne pouvons pas programmer la tâche éducative, lui assigner un but tout à fait déterminé, mettre en œuvre des moyens tout à fait adéquats, et finalement nous assurer une réussite qui, à la limite, tendrait vers le « zéro défaut ».

2. Cf *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961

3. L'expression est d'Emmanuel Levinas

L'accomplissement demeure à distance, par défaut ou plus souvent par excès, de ce que j'ai pu viser. Mais justement l'espérance fleurit là où la technique défaille, car elle est ouverte sur des fins qui débordent toujours la représentation que nous nous en faisons et les moyens dont nous disposons. « Si tu n'espères pas, tu n'atteindras jamais l'inespéré », écrivait le vieil Héraclite. Tout éducateur sait qu'effectivement il faut espérer dans un jeune pour que se manifestent en lui les puissances de l'inespéré. La plus grande joie, pour un enseignant, c'est de trouver, dans un devoir, de l'inespéré — et ce n'est pas exceptionnel !

Mais, par là même, l'espérance éducative est bien plus désarmée que l'optimisme technique. Lorsque nous espérons dans nos jeunes, le foyer de notre espérance est en eux, non pas en nous. Notre confiance repose sur leur propre liberté, et non sur notre propre pouvoir. C'est pourquoi il y a des surprises, heureuses ou malheureuses : nous serons toujours déroutés à l'intérieur des dispositifs qu'il faut pourtant prévoir et organiser. Mais précisément parce qu'elle repose en autrui, et donc est prête à se laisser surprendre, l'éducation est tout le contraire d'une tâche « désespérante », c'est-à-dire condamnée à répéter indéfiniment le même, comme Sisyphe roulant son rocher sans aboutir jamais.

Enfin, parce qu'elle est une conduite de la durée — et même de la longue durée, car nul n'accède que pas à pas à l'âge d'homme —, l'espérance éducative est une patience, ce qui est tout autre chose qu'une passivité. Rien de plus décourageant pour des jeunes que la démission des adultes. « Laisser faire », « laisser grandir », a-t-on dit dans les belles utopies des années 70. Mais ce n'est pas en renonçant à une présence active qu'on peut aider un être à grandir. Espérer dans un enfant, c'est attendre de lui quelque chose d'indéterminé, sur quoi on n'a pas vraiment prise, qui, d'une certaine manière, surgira comme une grâce, nous étonnera. Mais qui pourtant ne surgira pas si nous ne l'attendons pas et si nous ne collaborons pas de manière active à cet avènement. C'est aussi consentir aux lentes maturations souterraines : il y a des printemps de la relation éducative, mais ils sont souvent préparés par de longs hivers... Tenir dans la durée, tenir dans l'invisible : les heureuses traversées des crises de l'adolescence ne sont possibles qu'à ce prix.

Reprenons donc cette logique secrète de l'espérance qui doit habiter la relation éducative sous trois aspects qui, à des titres divers, nous concernent tous : la relation de paternité et de maternité, la relation d'enseignement, la relation d'évangélisation.

Recevoir et donner la vie

La première figure de l'espérance est sans doute l'expérience qu'un couple vit lorsqu'il attend un enfant. « Attendre un enfant » : laissons cette expression résonner avec toute sa profondeur. Une femme attend un enfant pendant neuf mois, un éducateur attend un enfant pendant toute son éducation, et Dieu attend ses enfants, nous attend, tout au long de notre histoire. Attendre consiste ici à se disposer à l'avenir d'un autre sans en disposer. L'objet de l'attente déborde le pouvoir de celui qui attend. Nous avons vu que cela est le propre de l'espérance. C'est pourquoi il serait difficile de pratiquer et de communiquer cette vertu s'il n'y avait, en amont de notre liberté d'adulte, l'expérience de la filiation.

Etre fils ou fille est une grande chose mais n'est pas forcément chose facile. C'est d'abord recevoir une origine. Dans l'*Œdipe Roi* de Sophocle, la tragédie se noue à partir d'une simple question que le devin pose à Œdipe : « Sais-tu seulement de qui tu es né ? » Il suffit de ce doute insinué sur son origine pour que la royauté d'Œdipe vacille. Situation symbolique : sans origine, pas d'histoire sensée. Un père et une mère donnent à leur fils, à leur fille, la grâce d'une origine, c'est-à-dire d'une assise solide, d'un sol à partir duquel ils pourront s'orienter, se lever, partir. Ainsi, dans les stades, il faut aux coureurs des cales pour prendre leur élan. Etre fils, c'est savoir que l'on part dans l'existence adossé à quelque chose, à quelqu'un qui résiste : on peut alors regarder en avant, on est apte à l'espérance.

Cette origine, comme tout commencement, est insaisissable par la mémoire et la réflexion, elle est cachée dans le secret. Si « nul ne connaît son père que par sa mère », nul ne connaît sa mère que par sa parole et ses gestes de mère. J'ai à faire crédit à d'autres de mes propres sources. Ce commencement de la vie est enveloppé de pudeur. Il est important de préserver, dans la relation éducative, cet élément de non-dit. Dans une société où tout tend à s'exposer dans l'espace public, il faut rappeler qu'il y a des profondeurs qui relèvent de la vie privée d'un être, et que, pour grandir, une plante doit d'abord demeurer invisible dans la terre. C'est dans ce contexte de secret que l'espérance, « cette espèce nue et désarmée du désir », comme l'appelle Gabriel Marcel, est possible⁴.

4. Cf. « Esquisse d'une phénoménologie et d'une métaphysique de l'espérance », dans *Homo Viator*, Aubier-Montaigne, 1952, pp. 39-91

Etre fils ou fille, c'est aussi reconnaître que ce que nous avons de plus propre, notre être, nous l'avons d'abord reçu. Cela peut, à certaines heures, être vécu de façon conflictuelle. Il est normal qu'un adolescent, au moment où il prend conscience de tout ce qui l'habite comme forces, capacités de création et d'autonomie, ait peine à accepter l'idée que tous ses dons soient des *dons*, c'est-à-dire qu'il les tienne d'un autre, contractant ainsi une dette qu'il ne pourra jamais solder. Dans la meilleure des hypothèses, c'est à nos enfants que nous rendrons ce que nous avons reçu comme fils. Il faut sortir ici d'une conception étriquée de la justice commutative du « donnant-donnant ». L'échange marchand n'est pas le premier mot de la relation entre les hommes. Une autre profondeur se découvre dans la gratuité. « La rose est sans pourquoi » : le gratuit, c'est ce qui est sans raison. Cela pourrait être aussi l'absurde, si ce n'était l'ordre de la beauté ou celui de l'amour. La gratuité de l'amour s'apprend dans la relation des enfants aux parents, comme dans celle des parents aux enfants. Elle est au cœur de la révélation chrétienne. Elle est le large espace où il y a place pour que naisse et se développe cette confiance gratuite, gracieuse, qui s'appelle l'espérance.

Si la relation parentale se révèle comme un lieu d'espérance, c'est que le don de la vie est véritablement un *don*, c'est-à-dire un dessaisissement au bénéfice d'un autre. Donner d'être, c'est confier un être à lui-même pour qu'il dispose de soi. Je donne tout ce que j'ai. Je suis homme et je lui donne d'être homme, je lui donne la totalité de ma dignité. Mais je lui donne même ce que je n'ai pas, ou ce que je n'ai plus : une enfance, une innocence, des capacités créatrices que je ne possède pas nécessairement et que je vois jaillir, avec émerveillement, en celui auquel j'ai donné la vie. Curieusement, donnant tout cela, je suis moi-même promu dans et par ce don. Je ne perds rien — ce qui ne veut pas dire que je ne renonce à rien —, mais, bien plus, je reçois. Devenir père et mère, c'est, grâce à ses enfants, une promotion dans l'ordre de l'existence. Reconnaissons ici encore, dans cette fécondité inattendue d'un don, le climat même de l'espérance.

Relation asymétrique, mais non unilatérale. Tout au long du parcours éducatif, il faut s'interdire la tentation d'un pouvoir sans contrôle, la reprise indirecte, sournoise, peut-être inconsciente, de ce que l'on a donné. Dans le contexte actuel où le choix de donner la vie relève plus explicitement d'une liberté responsable, la tentation est aussi plus grande de faire de l'enfant son projet, ou l'objet de sa satisfaction. Gabriel Marcel écrit que la formule de l'espérance est : « J'espère

en toi pour nous »⁵. Il faut bien comprendre ce « pour nous ». Il ne veut pas dire simplement « pour nous, parents », mais « pour toi et nous » dans cette unité que crée l'amour parental. Cela peut paraître idyllique, mais manifeste au contraire que cette relation est nécessairement conflictuelle ; elle est le lieu en chacun de nous du combat spirituel : voulons-nous dominer ou servir ? posséder ou donner ? Cela ne se fait pas sans déchirement. C'est peut-être pour cela que le dernier verset du dernier texte de l'Ancien Testament, dans nos Bibles, est un oracle d'espérance posé sur la relation éducative. Le Seigneur parle : « Voici venir le jour où je ramènerai le cœur des pères vers leurs fils, et le cœur des fils vers leurs pères » (*Mi* 3,24).

Le signe messianique par excellence, le signe du salut, est donc cette guérison apportée à une relation qui, parce qu'elle engage profondément notre liberté, ne peut pas ne pas être marquée par les blessures, les souffrances, mais aussi les exigences et les enjeux d'une vie d'homme. En écho, au début du Nouveau Testament, en *Lc* 1,17, il nous est dit de Jean Baptiste, le prophète de l'accomplissement, qu'il est envoyé pour ramener le cœur des pères vers leurs fils. Nous pouvons nous appuyer fermement, aux heures nocturnes de la relation éducative, sur cette parole.

Partager la parole

« Enseigner, c'est dire espérance », écrit Aragon dans un poème dédié à l'Université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand au temps de l'occupation nazie⁶. Et, de fait, quand on passe du milieu familial au milieu scolaire, de la relation parentale à la relation d'enseignement, on ne quitte pas le lieu d'espérance, mais on l'habite autrement. Il n'y a d'enseignement possible — nous le vérifions parfois douloureusement — que là où existe entre enseignants et élèves un « contrat de confiance » qui fait de la vie scolaire un autre champ d'exercice concret de l'espérance.

Il faut des lieux, et l'école en est un, où le rapport entre les consciences est en quelque sorte abstrait des relations économiques et politiques, des conflits d'intérêts ou de pouvoir qui habitent le champ social pris dans toute son extension. Dans une classe, ces conflits existent, mais ils ne structurent ni ne motivent la classe comme telle. Ce qui la structure, c'est le souci commun d'un apprentissage, l'espoir de

5. *Idem.*

6. *La Diane française*, Seghers, 1945, p. 61

grandir et de faire grandir. Ces dernières années, on a été amené à réfléchir sur les finalités d'une école d'inspiration chrétienne : pour quoi l'Eglise a-t-elle toujours attaché tant d'importance à sa présence dans le monde scolaire, alors qu'il y a beaucoup d'autres moyens de rejoindre les jeunes ? La réponse est simple : il s'agit là des apprentissages qui font le sérieux d'une vie d'adolescent et le conduisent vers sa vie d'homme.

Certes, nous sommes sortis de l'optimisme un peu naïf des XVIII^e et XIX^e siècles : « Ouvrez une école et vous fermez une prison », selon la célèbre formule de Victor Hugo. Les choses ne sont pas aussi simples, et l'accès à la science ne garantit pas toujours un surcroît de conscience. L'école, facteur décisif d'intégration sociale, peut être aussi un facteur de reproduction sociale et même de marginalisation sociale. Il reste toutefois qu'elle est le lieu d'une relation tout à fait privilégiée qu'on ne retrouve que rarement à l'état pur dans l'existence adulte. Il s'agit d'une relation de liberté ayant pour horizon la vérité. Un enseignant, de quelque discipline que ce soit, exerce en commun avec ses élèves, ses étudiants, et même déjà dans les classes primaires, une responsabilité devant la vérité. Dans ses *Essais politiques*, Vaclav Havel écrit à propos de la culture : « C'est ce qui permet à une société d'approfondir sa liberté et de découvrir la vérité »⁷. Cela vaut de tout enseignement. Or, dans le cadre scolaire, ce lien de la liberté et de la vérité — qui déborde toutes les déterminations particulières de l'idée de vérité comme tous les engagements parcellaires de la liberté, mais les rend seul possibles — est à nouer et à renouer sans cesse par l'espérance. Car la liberté du jeune tout comme son accès à la vérité sont encore en promesse, une promesse qu'il ne peut tenir seul et au service de laquelle sont ses maîtres.

Aussi la relation enseignante a-t-elle sa figure propre, où nous pouvons déchiffrer à nouveau les traits de l'espérance. Les mots avec lesquels on énonce cette relation en témoignent. On était, voici encore peu de temps, « instituteur » de ses élèves. Un très beau mot : « instituer », c'est un état fort de l'action. Quand on institue quelque chose, on le destine à durer et à être pour d'autres un point de rencontre, sans préjuger de ce qui s'y déploiera. L'instituteur est celui qui « institue » les jeunes dans leur humanité ; la rend durable en eux et féconde pour les autres. « L'urgence est de semer d'abord ce qui croît le plus lentement », écrivait Soljenitsyne⁸. L'instituteur est l'homme de cette

7. Calmann-Lévy, 1989, p. 23

8. *Comment réaménager notre Russie ?* Fayard, 1990, p. 47 (cf M. Léna, *Le passage du témoin*)

hâte et de cette patience : une hâte capable de discerner et d'anticiper aujourd'hui les enjeux de demain ; une patience capable de laisser advenir demain seulement, sans le forcer ni en dessiner aujourd'hui les contours, ce dont il n'aperçoit encore qu'une ébauche indistincte et fragile.

Voici l'« instituteur » d'hier désormais promu « professeur d'école », ce qui est encore un beau titre. Profession de foi, profession au sens de la vie professionnelle : il s'agit d'un acte public de parole ou d'engagement dans une compétence. Un professeur prend le risque d'une parole qui ne lui appartient plus mais devient le bien propre de celui qui la reçoit. Quand des élèves citent dans leurs devoirs sans guillemets des textes qu'ils ont lus dans des livres ou saisis sur internet, c'est une mal-honnêteté intellectuelle : ce qui est écrit appartient à celui qui l'a écrit. Mais, paradoxalement, ce qu'ils ont entendu de *vive* voix de leurs professeurs leur appartient d'emblée, selon la logique propre de la vie, qui va se communiquant de personne à personne, et selon la logique propre de la vérité qui, toujours trouvée par quelqu'un, s'offre d'emblée à tous. Cette offre de savoir se fait à mains nues, elle espère que viendront à sa rencontre le désir et l'attention de l'élève, et c'est pourquoi elle est si désarmée devant la violence, lorsque celle-ci vient parasiter l'espace scolaire. Ainsi va l'espérance, prodigue de biens qu'elle ne voit pas, « car voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer » (*Rm* 8,24), et dont elle ne peut démontrer la certitude, mais qui ne seront effectifs que si on y croit avant de les posséder, afin de les posséder. Quand un professeur exige tel comportement, prescrit tel exercice difficile, il n'a finalement pour faire valoir cette exigence que l'espérance d'un bien auquel le jeune fait crédit sur sa parole et son exemple. Il donne sans savoir toujours ce qui est reçu ni qui le reçoit. C'est ce qui fait le désintéressement, mais aussi la richesse et la fécondité de la relation enseignante.

Toute démocratie authentique suppose ainsi cette assise d'espérance dont l'école est la gardienne. S'il ne suffit pas d'ouvrir une école pour fermer une prison, il est certain qu'apprendre à discerner, à juger par soi-même, à admirer, à collaborer, rend plus apte à vivre une vie démocratique — c'est-à-dire une vie conflictuelle, mais qui ne dérive pas vers la violence — de façon sereine et responsable. Désespérer de l'école, c'est déjà désespérer de la vie politique. Nous voulons tous que nos enfants aient les meilleurs maîtres possibles et que notre société soit libre. Mais si notre fils ou notre fille nous dit : « Je veux être professeur », comment réagissons-nous ? Oserons-nous avec eux le pari de l'espérance ?

Annoncer Jésus Christ

Nous savons que le propre de l'espérance est d'être ouverte à un objet qui la dépasse, de pointer au-delà du désirable. Or la relation éducative, pour des chrétiens, s'ouvre sur un au-delà du désirable. Comme parents, comme maîtres, nous avons à éveiller nos enfants à l'amour de Dieu pour eux et pour le monde. L'espérance trouve ici vraiment son objet propre, au sens où les catéchismes d'autrefois définissaient l'espérance comme une vertu théologale ayant pour objet Dieu même. Toute espérance pour nos enfants qui n'irait pas jusqu'à serait trop courte, ce serait une espérance aux ailes blessées, une espérance finalement barrée par la mort. Elle trahirait leur droit spirituel le plus profond, celui que nous leur avons donné en les présentant à l'Eglise pour le baptême. Nous leur avons donné le droit d'attendre Dieu lui-même de Dieu.

A partir du moment où la relation éducative s'ouvre sur cet avenir d'enfant de Dieu, elle s'ouvre sur une réalité sur laquelle il est impossible de mettre la main ni même de mettre un nom. Au début de l'*Apocalypse*, il est promis à l'Eglise de Pergame qu'elle recevra un caillou blanc sur lequel est écrit un « nom nouveau que personne ne connaît, en dehors de celui qui le reçoit » (2,17). Comme parents, enseignants, éducateurs chrétiens, nous avons à regarder les jeunes qui nous sont confiés comme les détenteurs de ce caillou blanc, de ce nom nouveau. Un nom que nous-mêmes ne savons pas, mais que curieusement nous pouvons les aider à déchiffrer. Frère Roger, de Taizé, disait qu'éduquer un jeune, c'est l'aider à découvrir la petite part de « don pastoral » qui est en lui. Cela veut dire qu'il a une manière propre de se relier à Dieu et aussi de relier d'autres à Dieu. Mais il ne s'en rend pas compte, il ne le sait pas, ne le voit pas. De même qu'il faut révéler aux jeunes leurs dons en musique ou en sport, il faut aussi les rendre capables de déchiffrer leur don en Royaume, leur nom pour Dieu. Cela demande beaucoup de respect, de patience : nous ne sommes pas les maîtres de cette aventure ; c'est ce qui donne à notre espérance son caractère désarmé et fait de notre relation éducative un lieu de combat spirituel. Mais on doit respecter les délais de l'action de Dieu dans le cœur des jeunes : les germinations du Royaume ont elles aussi leurs saisons qui ne sont pas forcément celles de notre météo personnelle ! Là encore, là surtout, le secret accompagne la croissance.

Cette dimension entière de la relation éducative demande donc à nouveau vigilance et patience. Comment faire ? Aucune recette ne répond à cette question. Mais gardons-nous de l'idée que l'évangélisation commence avec la catéchèse et que c'est l'affaire des seuls catéchètes. Elle commence très en deçà. Rendons les jeunes attentifs à tout ce qui, dans une culture, dans le savoir qu'on leur transmet, dans les expériences qu'on leur permet de faire, représente, par sa beauté, par sa vérité, un lieu de sens, comme un autel au Dieu inconnu. Nous les aiderons ainsi à pressentir que l'existence mérite d'être vécue, que tout n'est pas absurde. Le cœur peut alors s'ouvrir à une conversion théologique, à une découverte pascalle.

Même l'échec, le mal, la violence, le péché, sont ainsi pris dans une dynamique de vie. Un jeune ne commence pas toujours par déchiffrer Pâques dans la Croix du Seigneur, mais il est capable de voir de petites semences de Résurrection dans une culture, dans telle œuvre belle, dans telle réussite, dans tel progrès. Il faut le rendre sensible aux énergies pascales qui se manifestent ainsi, et d'abord en lui, et qui ont saveur de vie. Il pourra alors déchiffrer, l'heure venue, le message de la Croix et courir la grande épreuve d'une vie affrontée, sans s'y perdre, à la mort, au péché, à la violence qui habitent notre monde. Le drame d'une éducation par les médias, c'est de ne pas permettre, par sa brutalité même, par la majoration de l'élément dramatique de l'existence, une pédagogie fondée sur l'espérance. Celle-ci est la vertu des temps d'épreuve : à travers les figures redoutables de la mort et du mal percent déjà les énergies indomptables de l'amour. Soyons-y nous-mêmes sensibles, nous vérifierons que, comme le dit l'Écriture, « l'espérance ne déçoit pas » (Rm 5,5). Et nous permettrons à d'autres d'y devenir sensibles à leur tour. Les jeunes voient quelquefois les perce-neige avant nous, mais, si nous mettons les pieds dessus, ils ne les verront pas.

Sortir de la désolation spirituelle

Anne STALÉ *

Dieu propose à l'homme le bonheur. Comme le fiancé du *Cantique*, il vient lui dire : « Lève-toi, ma bien-aimée, car voilà l'hiver passé » (2,10). Il faut souvent du temps pour qu'il s'éveille au murmure de cette voix qui l'appelle par son nom, pour découvrir quel bonheur lui est déjà donné. Aussi, son cœur se raidit, éteignant la joie commençante. Dieu, lui, comme le père du prodigue, l'attend et l'espère, sans jamais influencer sa réponse. Il guette au loin le retour de l'homme qui est allé au bout de ses doutes et de ses égarements.

La désolation atteint l'homme à partir de ce qui fait le tissu de son existence : les personnes avec lesquelles il est en relation, les événements qui s'enchaînent, les difficultés qui s'imposent et éprouvent sa sensibilité. Ceci constitue le terrain où des mouvements intérieurs de découragement et de trouble peuvent l'assaillir. Dans l'épreuve de la désolation, le temps est comme arrêté, l'énergie nécessaire au déploiement de la vie et à la créativité se trouve figée. Il n'y a plus de perspec-

* Lausanne A publié dans *Christus* « Le silence intérieur qui m'ouvre à la présence » (n° 194, avril 2002)

tive, plus de dynamisme. Les soucis semblent dominer et peuvent pousser à perdre confiance en soi et en l'autre. La vue se brouille, le jugement s'enténébre, les choix sont rendus difficiles, le repos et la paix troublés. Il est normal d'éprouver de tels mouvements ; mais se laisser inquiéter et accaparer par eux, voilà la désolation. Le propre d'une désolation *spirituelle*, c'est la perception de ces mouvements dans leur relation à Dieu. La certitude de sa Parole, la confiance en sa présence, sa bonté, sa force, tout disparaît, au point que l'âme se sent « séparée de son Créateur et Seigneur » (*Exercices spirituels* 317).

Quand l'homme est ainsi enfermé dans la désolation, ne sachant plus où il est ni où est Dieu, comment de ces ténèbres faire jaillir de nouveau un élan confiant, reprendre sa marche en s'appuyant sur l'Esprit qui donne des forces et ouvre des chemins, se laisser rejoindre et surprendre, mû par l'appel de l'amour infini et miséricordieux du Père ? La désolation le provoque dans sa responsabilité : elle peut être le point de départ d'une meilleure connaissance de soi par la découverte progressive des obstacles à la grâce et par l'appel à s'y disposer et à y consentir pleinement. La désolation devient alors un moment favorable pour naître à la liberté par un acte de foi s'en remettant à Dieu seul — car la vie de foi n'est pas liée au senti mais, dégagée des manifestations de consolation et de désolation, elle est adhésion à Dieu et souvent marche vers l'inconnu.

Découvrir sa force en Dieu

La complexité de notre monde où la norme est de tout maîtriser, l'immensité des problèmes auxquels l'homme se trouve confronté au quotidien peuvent avoir pour effet de le maintenir à la surface de lui-même, lui rendant difficile l'accès à ses profondeurs. En bien des situations, il se sent impuissant, écrasé, face aux événements ressentis comme menaçants et paralysants. Si au cœur de cette épreuve il peut faire front dans un cri de supplication tourné vers Dieu, il expérimente alors la consolation dans les larmes « qui portent à l'amour du Seigneur par la douleur » (*Ex. sp.* 316) et qui, par là même, le sortent de ce qui l'enferme en l'ouvrant à autre que lui, à Dieu et à son amour. Il passe de l'expérience de sa fragilité à celle de sa force en Dieu.

La voix du psalmiste est la voix de l'homme qui chante, loue, mais aussi gémit ou crie sans réserve et se confronte, authentique dans sa nudité, aux questions qui l'accablent. Confession de détresse ou d'incomplétude adressée à Dieu, ses mots sont un plaidoyer pour la vie et

relèvent d'une liberté qui appelle au secours, au sens, à la lumière : « Dans mon angoisse, j'invoquais le Seigneur, vers mon Dieu je lançai mon cri ; il entendit de son temple ma voix et mon cri parvint à ses oreilles » (Ps 18,7). Dans ces situations extrêmes, ce qui advient ne peut l'être que de Celui qui respecte infiniment toute recherche, même tâtonnante, de construction de soi. « On ne sait plus crier ! Le cri, c'est le don total d'un instant de soi-même, l'alliance intense autant que périssable de l'homme avec l'Esprit. Que de cris dans le désert, d'Isaïe à Jean-Baptiste ! Que de cris autour du Fils de David ! »¹. Le cri provoque un choc, une rupture qui déroutte certitudes et sécurités. Une brèche s'ouvre qui permet de voir autrement, plus loin, et qui laisse aller avec confiance le flot de douleur jusqu'à Dieu, en renonçant à toute maîtrise : « J'étais dans la détresse et tu m'as élargi » (Ps 4,2).

La désolation ouvre un passage à l'Esprit créateur qui désire travailler au cœur de l'homme : « Ce qui paraissait un abîme de désolation devient alors le lieu privilégié où l'homme est à nouveau saisi par le mystère de Dieu »². Celui qui est ainsi tiré d'une situation d'enfermement et de ténèbre découvre au cœur de sa pauvreté le don de Dieu qui le fait avancer sur un chemin de liberté et d'amour. Il vit sa réalité sous un jour nouveau : elle prend place dans l'histoire intérieure de sa relation à Dieu, qui le bénit pour une communion plus profonde. Une paix silencieuse s'installe alors dans son cœur.

Jésus, attentif à tout appel, entend parmi toutes les voix celle de Bartimée qui crie vers lui au bord du chemin dans une profession de foi suppliante : « Fils de David, aie pitié de moi ! » (Mc 10,47). Jésus s'est arrêté, puis détourné pour venir à sa rencontre. Prière d'un pauvre qui exprime sa douleur avec une humilité telle qu'elle en est lumineuse, avec une simplicité et une franchise désarmantes, pleines de courage ; prière criant sa désespérance mais aussi son désir et sa confiance ; prière convertissant la pauvreté en offrande. Il n'y a plus d'obstacle à la relation vraie. La rencontre s'accomplit qui donne vie : Bartimée est appelé, il se lève, ses yeux s'ouvrent. Il voit d'une lumière qui irradie de la transparence de son cœur vers son regard qui se dessille.

Une présence dans l'absence

Quand la vie spirituelle est devenue expérience d'une rencontre, elle est attente, désir. L'absence du Bien-Aimé est alors durement

1. Roger Etchegaray, *J'avance comme un âne*, Fayard, 1984, p. 39

2. Eloi Leclerc, *Le peuple de Dieu dans la nuit*, Desclée de Brouwer, 2003, p. 64

ressentie et met l'âme dans la tourmente : « Des terres lointaines, je t'appelle quand le cœur me manque » (Ps 61,3).

Lors d'une retraite, une personne dit son inquiétude et son trouble devant l'absence de Dieu alors qu'elle vivait un temps important. Déconcertée, elle doutait de ce qu'elle avait précédemment reçu. L'accompagnatrice lui a donné le *Cantique des cantiques* en lui disant que par son absence Dieu attise le désir de le chercher. Elle est alors entrée dans ce lieu de silence en puisant en elle la force de tenir ouverte la possibilité d'une présence dans l'absence, tournée vers Celui qu'elle avait découvert comme son seul appui et en qui elle avait placé sa sécurité, sa joie. Attitude de disponibilité, de recueillement qui rassemblait tout l'être. Désir d'aller jusqu'au bout, de creuser son espérance dans le don de Dieu. Être là, se tenir simplement devant lui avec confiance et humilité en reconnaissant n'avoir de recours qu'en lui seul. Accepter de ne pas tout comprendre et attendre patiemment la consolation venant de lui, c'était déjà un premier pas dans la foi (Ex. sp. 321), un accueil à l'exil (Ps 118,19), à quitter un regard pour en trouver un autre. De ce silence où tout restait suspendu, l'inédit pouvait naître : un espace s'est créé, fragile, ténu, où s'est célébré un mystère, celui d'une présence. Silence fécond qui l'a détachée d'une image de Dieu qu'elle s'était créée, qui l'a ouverte à la rencontre de Celui que seul son cœur pouvait trouver et reconnaître (Ct 3-4).

A Gethsémani, Jésus affronte la désolation et les ténèbres : il expérimente la détresse humaine, l'angoisse d'être séparé de Dieu à cette heure. Alors qu'il prie ardemment, un ange le réconforte. Jésus prend sur lui l'épreuve et se lève : l'amour pour son Père l'a emporté. Il s'approche des disciples assoupis de tristesse et les invite à traverser avec lui la désolation : « Relevez-vous et priez ! » Ils en auront la force, car Jésus, en vivant pleinement son engagement, leur donne au moment venu de pouvoir s'identifier à lui.

Retrouver la mémoire

Pour sortir de l'emprisonnement que cause la désolation, exprimer ce qui est menaçant et paralysant peut ouvrir un passage (Ex. sp. 326). Être écouté avec respect et dans la foi permet de revisiter les lieux de souffrance, de vider les sacs d'amertume, de reprendre « courage et forces » (Ex. sp. 7), de s'ouvrir vers une plus grande lucidité ; en somme, de retrouver la mémoire. La vraie mémoire, celle qui ne tire plus en arrière mais qui remet debout à l'instant parce qu'elle dit la

relation à Dieu : comme elle est créatrice, source d'espérance et de paix ! Elle monte de très loin, du cœur de l'être où Dieu appelle l'homme par son nom. Elle permet de replacer ce temps dans l'histoire plus vaste où consolations et désolations alternent (323-324).

Les pèlerins d'Emmaüs se sentent abandonnés, déçus. Et voici que sur leur chemin Jésus les rejoint : « De quoi parliez-vous ? » Son arrivée imprévue leur fait prendre une distance, crée une rupture d'avec leur passé immédiat de nostalgie et de douleur qu'ils ressassent et dans lequel ils s'enlisent inéluctablement. Pour les arracher à ce lieu où leur regard est fixé, Jésus les conduit dans l'histoire du peuple de Dieu : il rappelle la Parole transmise de génération en génération. Leur cœur est tout brûlant. Ils retrouvent la vie et son sens. Nous arrêter pour faire mémoire du chemin parcouru permet d'en prendre conscience, d'en découvrir la richesse et la signification souvent insoupçonnées dans l'instant. Le Christ marche avec nous sur nos chemins d'Emmaüs. Il éveille notre regard de foi, nous donne de nous souvenir des dons de Dieu en repassant, comme Marie, les événements dans notre cœur.

Prendre soin de notre terre

Demander une grâce à Dieu, comme le propose Ignace au début de chaque exercice, est une autre manière de sortir de la désolation, car cette prière sollicite l'espérance et la foi. Elle est l'expression d'un désir à plus de vie et, de ce fait, met la personne en mouvement.

Une retraitante s'est trouvée brusquement envahie par une pensée qui ne la quittait plus et la plongeait dans une profonde et obscure tristesse. L'accompagnateur lui a proposé de demander la grâce d'obtenir la grâce dont elle avait besoin pour sortir de cet enfermement. Ce qu'elle a fait dans la foi. A nouveau, la vie a circulé en elle et lui a permis de laisser émerger son vrai désir. Elle a ainsi pu se disposer intérieurement à accueillir le don de Dieu (*Ex. sp.* 322), et ceci l'a engagée à se montrer devant lui telle qu'elle était dans son aujourd'hui. Une confiance et un comportement nouveaux se sont développés en elle. Se disposer à recevoir d'un Autre la grâce dont on a besoin est une démarche qui s'inscrit dans la durée jusqu'à ce qu'émerge avec justesse le désir profond de la disponibilité, du don de soi.

Dans les Exercices et le *Récit*, Ignace rend attentif au déroulement des pensées et à ce qu'elles produisent (*Ex. sp.* 333-334). Une personne que les pensées négatives troublaient et mettaient dans un état de

confusion, fut très aidée à sortir de cette situation en lisant ce texte d'Evagre le Pontique :

« Sois le portier de ton cœur et ne laisse aucune pensée entrer sans l'interroger ; interroge-les une à une, dis à chacune : "Es-tu de notre parti ou du parti des adversaires ?" Et si elle est de la maison, elle te comblera de paix. Si elle est de l'adversaire, elle t'agitera de colère ou te troublera de désir. Il faut donc scruter à tout instant l'état de ton âme. »

Ce texte fut pour elle une clé de lecture qui lui permit d'accéder à ses mouvements intérieurs et à plus de liberté. Par cet exercice de vigilance au cœur de sa vie, elle a peu à peu connu les pentes de son tempérament, ce qui générerait trouble, tristesse, ce qui l'isolait, la repliait sur elle et la plongeait dans les ténèbres. Attentive à ce qui altérerait sa sensibilité, elle a pris des initiatives pour ne pas amplifier ce qu'elle éprouvait, ni s'en faire complice, ni l'utiliser à des fins tortueuses. Son attention s'est affinée en l'éveillant au point d'équilibre à ne pas dépasser pour ne pas basculer dans la désolation.

Nous ne pouvons pas agir directement sur le mouvement intérieur qui fait le tissu de l'épreuve, mais nous pouvons veiller à ne plus entretenir les pensées qui sont un aliment dont se nourrit la désolation. Pour s'aider soi-même à reconnaître « ce point par lequel on est faible » (Ex. sp. 327), où la foi est le plus souvent attaquée dans le quotidien, il peut être utile de clarifier avec son accompagnateur la façon dont on est régulièrement tenté. Il est bon aussi de s'imprégner de l'image optimiste du jardinier : l'image, comme les paraboles, appelle à la créativité en permettant de prendre la juste distance.

Le jardinier sait par expérience qu'il vaut mieux consacrer son temps au soin des bonnes plantes pour valoriser leurs qualités plutôt que de s'acharner à arracher les mauvaises herbes, entreprise épuisante, vouée à l'échec. Il en est de même de la vie spirituelle : il est préférable de prendre soin de notre terre avec ses particularités, d'être attentif à la vie et de confier le point de fragilité au Seigneur plutôt que de s'obstiner à toute force à lutter contre : « Même quand il s'agit de sa propre animalité, l'homme doit en être le pasteur et non l'ennemi »³. Au fur et à mesure que grandit notre attachement au Christ, son exemple nous guide intérieurement avec simplicité et dans la paix, et il nous anime de sentiments nouveaux : la tendance se trouve réorientée, elle devient le lieu d'un discernement qui fait progresser, d'une

3. Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, Seuil, 1987, p. 83

créativité qui se déploie grâce à la vigilance d'un cœur aimant qui répond librement à l'amour du Seigneur.

Un acte de foi en la vie

Ignace précise qu'au temps de la désolation il ne faut rien changer à ce qui avait été décidé (*Ex. sp.* 318).

Thérèse d'Avila nous en montre un exemple lorsqu'elle fonda le monastère de Medina del Campo. Avant la fondation, sûre de ce que le Seigneur lui demandait, elle était dans la paix de la décision prise, et rien ne pouvait l'arrêter. Mais, la fondation accomplie, elle tomba dans la désolation. Lorsqu'elle s'aperçut « qu'à certains endroits les murs étaient par terre, et qu'il faudrait bien du temps pour les relever », elle bascula, remettant tout en cause : le soupçon l'envahit, les objections qui lui avaient été faites lui apparurent justes. Elle fut saisie d'une lucidité qui lui fit oublier les grâces reçues dans l'oraison, en l'atteignant dans ce qu'elle avait de plus profond. A quel moment est-elle sortie de la désolation ? Elle ne le dit pas. Mais, tout en l'assumant, elle ne s'y est pas arrêtée : sans capituler, elle a continué l'œuvre. C'est par la vie, en entrant dans le réel par la recherche effective d'une maison, qu'elle a trouvé la vraie sortie de la désolation. « La désolation spirituelle se décante, pour ainsi dire, au contact des appels de la vie, comme s'il n'y avait d'autre solution véritable au "manque de confiance, d'espérance, d'amour" (*Ex. sp.* 317) que dans la soumission au réel comme don régulateur de Dieu même agissant dans la conscience et dans la vie »⁴

Les événements provoquent et convoquent. « Se changer vigoureusement face à la tentation » (*Ex. sp.* 319), c'est entrer à nouveau dans la réalité quotidienne en consentant à ce qui reste encore entouré de mystère et en s'offrant simplement à la vie dans l'instant. L'Esprit est aussi présent dans les humbles événements et les petites décisions que dans les tournants les plus importants de la vie. Cette disponibilité et cette fidélité simples et vraies ajustent à ses appels, et la réalité prend sens et consistance — en nous faisant retrouver les motivations profondes par lesquelles la décision et l'engagement libres avaient été pris.

4. Maurice Giuliani, *L'expérience des Exercices spirituels dans la vie*, Desclée de Brouwer, coll « Christus », 2003, p. 158

La désolation n'est pas une situation définitive, elle est une occasion de progresser dans une expérience de foi qui implique toute notre existence. En voir les retentissements sur notre histoire permet de trouver le sens positif de cette épreuve, celui d'une croissance sans laquelle nous resterions à la surface de ce qui nous constitue dans notre vie humaine et spirituelle. Elle peut être une chance pour s'enraciner davantage en Dieu en reconnaissant que nous ne sommes pas à nous-mêmes notre propre origine. Notre trajectoire sur cette terre est une mise au monde continuelle de notre identité profonde à travers l'alternance de désolations et de consolations :

« La grâce de Dieu agit en chacun de nous d'une manière qui lui est propre : il faut savoir "discerner" cette action, reconnaître en quel sens elle s'exerce, s'offrir à ses impulsions. A aucun moment ne cessera la lutte entre la lumière et les ténèbres ; mais l'accueil paisible de la lumière assure déjà une victoire plus définitive qu'on n'en pourrait attendre de la lutte la plus tendue »⁵.

5. M. Giuliani, *L'accueil du temps qui vient*, Bayard, coll. « Chnstus », 2003, p. 58

Le Nom qui veille sur l'espérance de Jérusalem

Francesco ROSSI DE GASPERIS s.j. *

« **C'**est à Jérusalem que mon Nom sera à jamais. » Je suis frappé de ce que ce verset apparaisse dans un des contextes les plus tragiques de la Bible. Il s'agit du chapitre 33 du deuxième livre des *Chroniques*, qui traite du règne de Manassé, fils du pieux roi Ezéchias et grand-père du saint roi Josias (cf. aussi 2 R 21,4). Manassé a régné environ cinquante-cinq ans à Jérusalem (687-642 av. J.-C.). Ce fut le roi le plus impie du Royaume de Juda. Par les abominations de ses cultes idolâtriques qu'il a développés pour complaire à la puissance assyrienne, « il égara les Judéens et les habitants de Jérusalem au point qu'ils agirent encore plus mal que les nations que le Seigneur avait exterminées devant les Israélites » (2 Ch 33,9). Selon les paroles de la prophétesse Hulda — consultée sur l'ordre de Josias en 622 av. J.-C. —, il fut la cause de l'inévitable ruine de Jérusalem et du trône de David, dont le point culminant fut l'exil à Babylone (cf. 2 R 22,4-20 ; 2 Ch 34,22-28).

* Institut biblique de Jérusalem. A publié chez Parole et Silence *Marie de Nazareth, icône du Christ et de l'Eglise* (2004). Dernier article paru dans *Christus* « La Terre promise, un don à partager » (n° 150, avril 1991). Le présent article a été traduit de l'italien par François Evain.

La répétition de ce verset jusqu'au temps de Manassé témoigne d'une fermeté inébranlable de la foi biblique. C'est aussi pour nous un signe d'espérance dans la situation actuelle de Jérusalem, semblable, par bien des aspects, à celle de l'époque de ce roi corrompu.

La demeure du Seigneur

Que YHWH puisse faire demeurer son Nom en un lieu déterminé de la terre fait partie de la profession de foi qui se trouve dans le discours que Salomon adressa au peuple à l'occasion de la fête de la dédicace du Temple qu'il venait de construire (1 R 8,16.29 ; 2 Ch 6,1-2.6). L'unicité du sanctuaire et la concentration du culte à Jérusalem est un thème classique de l'historiographie et de la spiritualité du Temple dans le *Livre du Deutéronome* (12,5.11.21 ; 14,23 , 16,11). Ce fut aussi l'un des thèmes principaux de la réforme de Josias en 622 av. J.-C. (2 R 23,1-24 ; 2 Ch 34,1-7.28-33 ; 35,1-19). Cette réforme s'annonçait déjà avec Ezéchias (2 R 18,4 ; 2 Ch 29,3-31,1). La Cité rétablie après la destruction et l'exil qu'Ezéchiel contemple de façon idéale dans sa prophétie, même si elle est transfigurée, demeure sans aucun doute Jérusalem. On la nommera « *Adonaï shamah* » (« YHWH est là », Ez 48,35 ; cf. Ap 3,12 ; 21,2.10).

J'ai envie de sourire lorsque je lis, dans une note de la *Bible de Jérusalem* concernant le discours de Salomon (1 R 8,16) : « Le Nom exprime vraiment la personne et la représente : où est le "Nom de YHWH", Dieu est présent d'une manière très spéciale, *mais non exclusive*. » La parole de Dieu voudrait alors nous dire que le Nom du Seigneur demeure *spécialement* à Jérusalem — tel qu'il se trouve effectivement, *mais moins spécialement* en d'autres lieux. Voilà, semble-t-il, une proposition tout à fait banale et finalement inutile. C'est comme si l'on disait qu'Israël est le peuple élu — « une part sainte pour YHWH, les prémices de sa récolte » (Jr 2,3) — *d'une manière tout à fait spéciale, mais non exclusive*. N'est-ce pas là détruire l'élection ? Le fait est que les Ecritures nous enseignent que Jérusalem est le lieu — l'unique lieu — où le Seigneur demeure sur la terre et dans l'histoire (Ps 68,17 ; 87 ; 132,5.7.13) : le lieu de son repos parmi les hommes (2 Ch 6,41 ; Ps 132,8.14).

On connaît la discussion rabbinique concernant YHWH : d'une part, Il cherche (*doresh*) la Terre d'Israël (Dt 11,12) ; mais, d'autre part, Job affirme (38,26-27) qu'Il se soucie même d'une terre sans hommes, d'un désert où il n'y a personne, de la steppe et des contrées

désolées et misérables. YHWH est-il seulement le gardien d'Israël (Ps 121,3-5) ou, comme l'affirme Job, tient-il « en son pouvoir l'âme de tout vivant et le souffle de toute chair d'homme » (12,10) ? La réponse du *Midrash* est catégorique : *YHWH cherche uniquement la Terre d'Israël*, Il est uniquement le gardien d'Israël, mais dans la recherche de la Terre d'Israël et comme gardien de ce peuple, il a soin de la terre entière et protège tous les peuples (cf. *Sifre Dt*, sur Dt 11,12).

Comme chrétiens, nous pourrions sans doute mieux comprendre ces propos en nous demandant : « Jésus est-il le Fils Unique de Dieu *d'une manière tout à fait spéciale mais non exclusive* ? » La clef de lecture pour appréhender l'unité du dessein d'Alliance et de Salut du Dieu unique dans les deux Testaments — et, par conséquent, l'unité de ces deux Testaments — consiste à reconnaître Israël, peuple fils premier-né de YHWH (Ex 4,22-23), comme prophétie et sacrement de Jésus le Nazôréen, fils de David et de Marie, *Logos* incarné et Fils premier-né et unique du Père (Jn 1,18). Comme celle d'Israël, l'élection de Jésus est, pour nous, unique et exclusive. Il est l'Alpha et l'Omega de la création tout entière et de l'histoire (Col 1,15-20 ; 22,13, etc.). Par grâce, il nous rend participants de sa propre élection (Ap 3,21). Tel est pour nous le salut, celui qui « nous vient des juifs » (Jn 4,22 ; cf. Ac 4,8-12).

L'amour de Dieu rejoint tous les hommes *de façon universelle*, selon la modalité de l'élection *particulière et tout à fait singulière* d'un seul : Israël et son Messie, Jésus.

Jérusalem, le centre du monde

Aujourd'hui encore, le nom du Seigneur est à Jérusalem, et il en sera ainsi pour toujours. La localisation de la présence — ou de la puissance — du Seigneur dans une ville particulière du monde détermine une géographie théologique qui oriente vers cette ville tous les citoyens du monde humain. Dans l'« économie » du destin théologique de Jérusalem, ce sont tous les hommes et toutes les femmes de l'Histoire qui sont rejoints, visités et sauvés par Dieu. Jérusalem est le centre du monde (Ez 38,12 ; cf. 5,5).

C'est à Jérusalem que, tous, nous avons été pensés et aimés par le Seigneur, tout comme, depuis toujours, chacun de nous est objectivement destiné à être conforme à l'icône du Fils du Père afin qu'il soit le Premier-né d'une multitude de frères (cf. Rm 8,29). A Jérusalem, tous les êtres humains ont part au caractère sponsal de l'amour indéfectible

et fidèle du Seigneur pour l'humanité tout entière (8,38-39). L'histoire amoureuse et dramatique de YHWH et de Jérusalem son épouse, c'est l'histoire même de l'humanité et, en elle, de chacun de nous.

Cependant, un tel repère indiquant Jérusalem ne suffit pas à lui seul pour amener chaque homme et chaque femme à y découvrir le Nom du Seigneur. Si c'est incontestablement à Jérusalem que réside le Nom du Seigneur, *où donc le reconnaissons-nous et le rencontrons-nous dans la Jérusalem actuelle ?* On peut en effet se rendre à Jérusalem et y vivre sans rencontrer personne. Saint Jérôme, dans une de ses lettres, écrivait : « L'important n'est pas de s'être rendu à Jérusalem, mais d'y avoir vécu honnêtement »¹.

Jérusalem est aujourd'hui remplie de toutes sortes de gens, venus de partout, et qui errent çà et là dans les rues en quête de quelque chose ou de Quelqu'un : pas seulement d'une pierre ou d'un souvenir du passé, mais d'un Message ou d'une Parole vivante qui soit une réponse justifiant leur propre recherche. L'histoire de Jérusalem est pleine de noms qui indiquent le Nom du Seigneur :

- Il y a le nom d'*Abraham*, célébré par ses deux fils Ismaël et Isaac qui se querellent mutuellement, tandis qu'Abraham garde le secret d'une bénédiction qui veut nous rejoindre tous.

- Il y a le nom de *Jacob-Israël*, en exil entre la Mésopotamie et l'Égypte : il porte encore les signes des nombreuses luttes de son histoire avec le Seigneur à tous les gués de Yabboq.

- Il y a le nom de *Moïse* qui s'est rendu du mont Horeb jusqu'au Nébo et qui a été traduit dans la Terre promise par « chemin » (*halakha*) dans la *Torah* du Sinaï et dans la tradition orale des rabbins.

- Il y a le nom de *David* qui nous indique l'aire d'Araunà, le Jébuséen, où son fils Salomon construisit la Maison du Seigneur. Ce nom, cependant, est aujourd'hui éteint après la mort de Sédécias, de Joiakim et de Zorobabel.

- Il y a le nom de *Jérémie* qui, en nous désignant la « Voie » vers une alliance nouvelle, nous exhorte où que nous nous trouvions : « Au loin, souvenez-vous du Seigneur et que Jérusalem soit présente à votre cœur » (51,50).

Au temps d'Ezéchiel, le Nom (la gloire du Seigneur) s'est levé du centre de la Ville pour se rendre, comme un migrant, en Chaldée parmi les déportés (11,23-24), mais pour ensuite y retourner et rentrer dans le Temple par la porte qui fait face à l'Orient (43,1-5).

1. *Epistola* LVIII,2 , PL 22,580.

Sur l'aire d'Araunà et sur la Montagne du Temple se retrouvent, aujourd'hui encore, les fils d'Ismaël et les fils d'Isaac opposés dans une discussion qui devient toujours plus menaçante pour nous tous. C'est Ariel Sharon qui se promène sur l'esplanade du Temple et des mosquées de l'Islam, provoquant le scandale et la colère des Palestiniens ; c'est l'ombre toujours présente de Yasser Arafat qui proclame à nouveau, d'une manière tout aussi scandaleuse, que Jérusalem doit être libérée des juifs ! Tous deux font mémoire, fouillent, prient et cherchent, dans les ruines de la situation actuelle, le Nom qui leur assure justice, sécurité et paix.

De même que les actes impies de Manassé ne purent, à l'époque, effacer de Jérusalem le Nom de YHWH (cf. 2 Ch 33,1-9), la longue contestation actuelle — qui, aujourd'hui, apparaît sans issue — ne pourra faire disparaître de Jérusalem le Nom du Seigneur.

Le Nom de Jésus

Comme chrétien, je ne puis ignorer et ne pas confesser à Jérusalem le Nom de Jésus, le Nazôréen, Fils de David selon la chair, qui a été établi Seigneur de Gloire et Messie selon l'Esprit de sanctification, grâce à la résurrection des morts (Ac 2,36 ; Rm 1,1-4 ; Ph 2,6-11).

La parole de Dieu me révèle ce que je chante chaque matin, à savoir que Jésus est la Visite d'Adonai à son peuple (Lc 1,68.78-79 ; 7,16 ; 19,44). C'est là un paradoxe, caractéristique de la foi chrétienne. En confessant que Jésus le Nazôréen (de la race de David) est le Messie et un Sauveur *pour Israël*, ainsi que les écrits néotestamentaires nous obligent à le faire (Lc 4,17-18 ; Jn 1,41 ; 4,25-26 ; Ac 4,27 ; 10,37-38 ; 13,23), ce Jésus échappe de nos mains de chrétiens pour s'unir à nouveau avec son peuple.

Il y a quelques années, j'écrivais déjà : « Jésus, le Nazôréen est essentiel à Israël — même du point de vue de sa situation nationale — si l'on veut comprendre ce qu'est en définitive *Shalom*, c'est-à-dire, pour Israël, la véritable restauration du royaume »². Quand je dis qu'Israël a un besoin urgent du Nom de Jésus pour retrouver en Lui le nom de son Seigneur (*Adonai*), je suis très éloigné de la pensée banale que les juifs israéliens doivent devenir « chrétiens ». C'est là une prétention impensable de nos jours, aussi bien pour nous que pour les juifs, même les « juifs messianiques » ou les « juifs disciples de

2. *Cominciando da Gerusalemme*, Piemme, Casale Monferrato (Alexandrie), 1997, p. 494

Yeshoua ». Si, tout simplement, je crois que Jésus est vraiment le Messie et le Sauveur d'Israël, je ne puis absolument pas penser qu'il est indifférent à son peuple, ni qu'Israël — y compris « l'Etat d'Israël » — peut se passer de Lui. Le Messie d'Israël est indubitablement porteur du secret de l'identité et de la destinée de son peuple dans l'histoire. Ce que je dis là ne vise pas, en soi, le dialogue judéo-chrétien. En toute bonne foi, je soutiens que ce dialogue concerne la relation messianique objective entre Israël et Jésus comme aussi entre l'Etat d'Israël et sa paix avec ses frères de Palestine.

Je n'oublie pas que Jésus a pleuré sur la manière dont Jérusalem avait tellement à cœur sa propre paix qu'elle n'a pas su reconnaître le jour de sa Visite messianique (Lc 9,41-44). « Paix et sécurité » : on en parle tous les jours et dans tout Jérusalem (on se souvient du slogan de Menahem Begin). Mais déjà Jérémie et ensuite Paul avaient dénoncé la vanité de cette façon de « parler » : « *Shalom, shalom* ! Mais il n'y a pas de *shalom* » (Jr 6,14 ; cf. 4,10 ; 1 Th 5,3). Les larmes du Messie sur la Ville, « La Ville du Grand Roi » (Mt 5,35 = Ps 48,3) constituent, aujourd'hui plus que jamais, à l'intérieur de la tradition hébraïque, un défi objectif et embarrassant pour la politique israélienne, tout particulièrement pour la tournure qu'elle a prise ces dernières années.

Selon le Nouveau Testament (en tant qu'ensemble de textes hébraïques — bien qu'ils ne soient pas canoniques — du I^{er} siècle de l'ère commune), Jésus est le Messie d'Israël qui a voulu faire des juifs et des gentils un seul peuple, abattant le mur de séparation qui se trouvait entre eux, c'est-à-dire la haine ; un Messie venu annoncer la paix à ceux qui étaient loin, comme à ceux qui étaient proches (Ep 2,11-18 ; cf. Is 57,19 ; Za 9,10). Jésus est un Messie conscient et absolument certain de la propre transcendance de son identité de Fils. Il la met en jeu dans un *tsimtsum* (autolimitation) : jaloux non de lui-même mais uniquement de la liberté de ses frères, auxquels il a donné leur place dans son propre héritage (cf. Jn 8,31-36 ; Ph 2,6-11). Jésus est un Messie tellement jaloux de la vie d'autrui qu'il préfère mourir crucifié plutôt que de faire mourir quelqu'un par l'épée (Mt 26,52 ; Jn 18,11). Jésus est un Messie totalement respectueux de la liberté de conscience des hommes et des femmes qu'il rencontre : il laisse libre la femme adultère et se laisse trahir, renier et abandonner par ses amis les plus chers.

Destinée du peuple et de l'Etat d'Israël

L'année messianique de l'accueil d'Adonai, que Jésus inaugure dans la synagogue de Nazareth (Lc 4,16-30), a-t-elle quelque chose à dire à l'Etat d'Israël d'aujourd'hui, lui qui n'a pas trouvé d'autre solution pour un conflit interminable que de construire un mur de ciment entre deux peuples enfants d'Abraham ? Le messianisme de Jésus conditionne-t-il de façon mystérieuse la destinée d'Israël, son Peuple, et celle de son Etat ? Un Etat dans lequel se multiplient des dispositifs — souvent méprisants et humiliants — de contrôle, d'exclusion, de statuts d'étrangers vis-à-vis des non-juifs présents dans le pays. Une société qui se montre souvent si préoccupée, incertaine et craintive qu'elle tend à se refermer dans un ghetto, refusant ainsi aux hommes et aux femmes qui ne sont pas juifs l'égalité dans la manière de vivre, la liberté de conscience et même la liberté religieuse... Le pays est habité par deux peuples qui ne songent qu'à multiplier de nouvelles formes de vengeance — terroristes ou militaires — et à développer une haine réciproque toujours plus grande.

C'est aujourd'hui à Jérusalem — avant et davantage qu'à Bagdad — qu'Israël et l'Occident avec lui doivent tenir compte de l'Autre dans un affrontement qu'il n'est pas exagéré de qualifier de « cosmique ». Dans la Jérusalem de David et de Jésus, y a-t-il place pour Allah ?

Il ne s'agit pas pour Israël de se convertir à un christianisme en partie corrompu par sa séparation d'avec le judaïsme, mais bien plutôt de retrouver le meilleur de lui-même, sa tradition la plus pure, sa vocation sacerdotale universelle. Tout comme pendant la guerre la France, exhortée par le P. Gaston Fessard à ne perdre ni son âme ni sa liberté, Israël doit échapper au piège de la peur et d'une autojustification qui se prétendrait sans appel, sortir de la spirale de l'arrogance et du mensonge de la raison d'Etat pour revenir à la circoncision du cœur des proclamations de Jérémie. Si Israël ne retrouve pas, dans toute sa pureté, la sanctification du Nom de son Seigneur, reconnaissant ainsi la dignité et la valeur de tout être humain, qui pourra jamais l'enseigner dans un monde qui tombe de plus en plus bas et qui — comme le dit Isaïe — appelle bien ce qui est mal et mal ce qui est bien ; qui change avec arrogance les ténèbres en lumière, la lumière en ténèbres, l'amer en doux et le doux en amer (5,20) ?

Les jours que nous vivons sont des jours difficiles — en Israël, en Palestine et dans le reste du monde — pour quiconque croit que l'adoration du Seigneur ne peut être confondue avec l'adoration de la

terre et pour quiconque refuse de mêler pureté de conscience et conduite morale avec une politique de la violence et du « fait accompli ». Il faut d'autant plus apprécier et respecter les grandes figures de la résistance morale qui ne manquent pas parmi nous, ces figures qui ne se laissent corrompre ni par l'air du temps ni par les médias.

* * *

Notre confiance, notre espérance pour Jérusalem ne s'appuie plus sur des hommes, qu'ils soient de droite ou de gauche. Elle se tourne entièrement vers le Dieu des pères, *El-Shaddaï* (le Seigneur de la Montagne — celle du Sinaï, de Sion, des Béatitudes) ; vers Adonaï qui ne peut être séparé d'Israël et de Jésus, Messie et Agneau. Si, de nos jours, après tant de siècles, le Seigneur a ramené son peuple sur sa terre, n'y a-t-il pas là un dessein providentiel de Dieu : la Promesse qu'Israël puisse retourner à la pureté de conscience de son monothéisme et au témoignage d'une *Torah* attestée par tous les martyrs de la *Sho'ah* ?

Services

Lectures spirituelles pour notre temps

Christophe-Marie BAUDOUIN

La prière du cœur

Cerf, coll. « Epiphanie »,
2004, 101 p., 14 €.

Bien des chrétiens cherchent aujourd'hui à prier de tout leur être, dans l'unité du corps, de l'âme et de l'esprit. Ce livre modeste veut nous y aider en nous proposant pour aujourd'hui le trésor des premiers moines du désert : cette manière simple de prier qu'ils ont initiée, en respirant dans la foi l'expression du mystère de Jésus sauveur et en intériorisant de plus en plus la simple parole : « Seigneur Jésus Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi, pécheur. »

Cette prière, au départ répétitive et volontaire, est une manière élémentaire de se mettre en présence de Dieu et d'y demeurer, au rythme de la respiration ; peu à peu, cette présence s'intériorise et conduit à la

purification des passions ; elle apaise et permet d'entrer progressivement dans le lieu de la communion à Dieu (le lieu du cœur). Alors peuvent se vivre les retrouvailles avec la création telle qu'elle sort des mains de Dieu, et, bien plus, la découverte de la fraternité avec ces hommes et ces femmes qu'il a suscités à son image et pour sa ressemblance.

Qui ne se souvient du *Récit d'un pèlerin russe*, ce petit chef-d'œuvre qui a permis à beaucoup d'entre nous de nous attacher à la grande tradition de l'Orthodoxie, et peut-être de sortir d'un certain cérébralisme occidental ? Le P. Christophe-Marie, carme, écrit avec conviction. Il répète les mises en garde pour qu'on ne fasse pas de ce chemin d'oraison une sorte de *vademecum*, un *assimil* pour entrer sans peine dans la vie de l'Esprit. Un regret, cependant : la réalité de ce qu'on appelle le « cœur » n'est pas vraiment élucidée (réalité physique, symbolique ou spirituelle ;

située dans la proximité du cœur physique ?).

Quoi qu'il en soit, ce qui est touffu ou encore obscur donne à penser et suscite le désir. Car ce dont il s'agit, c'est bien de vivre ce que Paul demandait aux chrétiens de la toute jeune Eglise de Thessalonique : « Priez sans cesse ! » (1 Th 5,17) Ce livre donne non seulement une belle et simple manière de s'y mettre, mais il balise aussi le chemin de la purification à l'illumination, de l'illumination à la vie en Dieu jusqu'à la divinisation promise.

Guy Lepoutre ♦

Antoine BLOOM

Rencontre avec le Dieu vivant

*Lecture spirituelle
de l'évangile de Marc.*
Trad. M. Evdokimov.
Cerf, coll. « Epiphanie »,
2004, 155 p., 17 €.

Bernard REY

Marcher vers toi, mon Dieu

Le défi de l'existence chrétienne.
Mêmes édition, collection et date,
147 p., 15 €.

Les quatre chapitres de l'ouvrage de l'auteur orthodoxe Antoine Bloom offrent une relecture des quatre premiers chapitres du Second Evangile. Ces exhortations orales se présentent comme une catéchèse assez libre à propos d'un certain nombre de thèmes rencontrés au cours de la lecture suivie des péripécies. Cela permet plusieurs *excursus* d'intérêt inégal sur les guérisons et la guérison intérieure, l'ac-

tion des démons, les anges déchus ou les frères de Jésus. L'idée de fond de l'auteur est que la lecture de l'Evangile ne sera féconde qu'à condition de remettre en question les comportements quotidiens de son lecteur. Accueillir la Parole de Dieu, c'est rechercher une religion de l'intériorité plutôt que des observances formelles, en insistant fortement sur l'appel à une conversion qui change la vie du croyant.

Dans la même collection, le P. Bernard Rey propose un exposé du Mystère chrétien davantage construit. Il souligne en particulier le paradoxe de la révélation du Dieu de la Bible à travers la pauvreté de l'homme. C'est dans la faiblesse du Christ que se manifestent la victoire de l'amour sur le mal et la victoire de la vie dans l'acceptation même de la mort. Le Oui du Christ ouvre, explique-t-il, une brèche dans le mur que le péché a élevé entre l'humanité et Dieu, et la mort injuste du Serviteur est révélation de la gloire du Père. L'intérêt du livre réside précisément dans cette image renouvelée de Dieu, inspirée par la christologie paulinienne, qu'il propose aux hommes de notre époque.

Jean de Longeaux ♦

Lytta BASSET

Aube

Méditations bibliques 1.
Bayard/Labor et Fides,
2004, 234 p., 15 €.

Le sous-titre est parlant : il s'agit d'un premier livre d'une série de quatre. Il est composé de trente

courtes méditations bibliques, rassemblées en six matins, autour du thème de la naissance. Six matins de création qui laissent le lecteur dans le repos du septième jour, dans la louange pour la vie et l'humanité qui circulent dans ces pages. Méditations de genres variés, proches d'un conte de Noël, d'une homélie ou d'un bouquet de textes autour d'une intuition.

A mi-chemin entre sa compétence exégétique et son expérience spirituelle personnelle, Lytta Basset nous propose, par petites touches successives, des perles de vie spirituelle — invitations à naître dans sa relation à Dieu et aux autres. La tendresse de Dieu, destinée à chacune et à chacun, inépuisable, s'y laisse goûter.

Bruno Régent ♦

Alexandre MEN

Au fil de l'Apocalypse

Trad. F. Lhoest. Postf. M. Egger.
Cerf/Le Sel de la terre,
coll. « Spiritualité »,
2003, 211 p., 25 €.

Pour le P. Alexandre, l'*Apocalypse* (livre de l'espérance la plus lumineuse), écrite pour tous les temps, s'adresse à chacun de nous. Ce commentaire orthodoxe est une rareté : les orthodoxes se réfèrent peu à l'*Apocalypse*, qui ne fait pas partie des lectures liturgiques. Verset après verset, le P. Alexandre décrypte le langage symbolique, accompagne la lecture. Les pages sur l'indifférence (commentaire du « ni chaud, ni froid », reproché à l'Eglise de Laodicée, Ap 3,15-17) sont à lire

et relire. Certaines images restent vives, par exemple à propos de la rétribution : « La punition n'est pas un procès en justice, qui se termine par un verdict, mais une pierre lancée en l'air et qui retombe sur la tête de celui qui l'a jetée. »

Livre dans le livre, la postface de Maxime Egger reprend les analyses de l'auteur, les commente et ramasse dans un seul souffle ce qui s'égrenait au fil des versets. Alors cette lecture de l'*Apocalypse*, qui par moment semblait si simplifiée qu'elle en paraissait simpliste, retrouve sa portée prophétique. Notre aujourd'hui aussi habite ces images. Le combat du bien contre les forces mauvaises n'est pas terminé. Mais nous savons que le dernier mot n'appartiendra pas aux pouvoirs inhumains. Reste à mener le bon combat avec, pour armes, l'amour et la Parole, et, pour clés, une conversion personnelle qui passe par le repentir, la persévérance et la vigilance. L'*Apocalypse* se révèle alors une invitation à l'Espérance active.

Monique Bellas ♦

Jérôme CORDELIER

Une vie pour les autres

L'aventure du Père Ceyrac.
Perrin, 2004, 282 p., 19 €.

Raconter le P. Ceyrac, à la façon des récits de Lapiere et Collins sur Calcutta, et après avoir suivi ses traces durant deux ans, de sa Corrèze natale aux camps des réfugiés cambodgiens, en traversant l'Inde de part en part, c'est rencontrer avec lui Ghandi, Nehru, Mère

Teresa, les intouchables et les orphelins, les étudiants d'Inde et de France engagés dans l'opération « Mille puits » et bien d'autres...

« Tout mon exercice est d'aimer », répète le P. Ceyrac, en citant Jean de la Croix. Il suffit pour cela d'être porteur d'espérance, une espérance fondée sur l'assurance que Dieu nous a aimés, et qu'on ne peut transmettre que par un amour très humble une brûlure qui sans cesse se ranime au contact de ceux auxquels le Christ s'est identifié. Merci à Jérôme Cordelier de nous entraîner de façon si vivante dans cette aventure de la charité

Signalons le dernier livre du P. Ceyrac, *Mes racines sont dans le Ciel* (préf. J. Chirac, Presses de la Renaissance, 2004, 137 p., 10 €).

Claude Flipo ♦

Peter Hans KOLVENBACH
et JEAN-LUC POUTHIER

Faubourg du Saint-Esprit

Bayard, coll. « Etudes »,
2004, 159 p., 18 €.

Henri MADELIN

Si tu crois

L'originalité chrétienne.

Mêmes édition, collection et date,
185 p., 15,90 €.

Dans ce petit ouvrage, le supérieur général des jésuites, le P. Peter Hans Kolvenbach, répond avec une grande clarté et simplicité aux questions de Jean-Luc Pouthier, directeur de la rédaction du *Monde de la Bible*

Borgo Santo Spirito (« Faubourg du Saint-Esprit »), tel est le nom de la rue où se trouve la maison géné-

ralice des jésuites à Rome, tout près du Vatican. A dire vrai, pour le P. Kolvenbach, toute situation, toute histoire humaine est habitée par la présence de Dieu, dans son Esprit. Dans ce livre savoureux, nous apprenons à mieux connaître cet homme éminent, et son secret : « Je sentais qu'en me donnant au Seigneur, en continuant modestement sa mission, je pourrais donner un sens à ma vie et aussi aider les autres à faire de même. »

Après l'itinéraire personnel du jésuite linguiste et prêtre de rite arménien à Beyrouth durant vingt-cinq ans, nous sommes entraînés dans un tour du monde qui explore les nouvelles frontières de l'annonce de la foi et du service de l'Eglise en ce temps de dialogue interreligieux, inculturation, option préférentielle pour les pauvres, renouveau spirituel. Les combats et le service des jésuites sont racontés par celui pour qui la Compagnie de Jésus, avec sa spiritualité incarnée, n'a pas d'autre but que de poursuivre la mission du Christ dans le monde aujourd'hui « avec une préférence pour les personnes qui ne connaissent pas ou connaissent mal le Christ ». Le P. Kolvenbach insiste avec bonheur sur la dimension personnalisante de la spiritualité ignatienne : Dieu veut écrire l'histoire avec nous, il confie une responsabilité à chacun

Dans la même collection « Etudes » lancée par celui qui était jusqu'à il y a peu rédacteur en chef de la grande revue jésuite, Henri Madelin livre son *Credo*. Bien loin d'en faire un commentaire dogmatique, il insiste sur la décision de la

foi, une foi incarnée dans son temps et qui ose se confronter à la culture. Là aussi, les bribes d'un itinéraire permettent de cerner, de l'intérieur, la vocation jésuite et sa fécondité, dans ce désir de vouloir être dans le monde, et non de s'en retirer, « sans peur du large ».

Dans notre culture moderne, le P. Madelin souligne avec force le courage de la foi aujourd'hui, dès lors qu'à travers l'incroyance elle se risque à la sainteté mais aussi au dialogue patient avec la science et les idéologies. De manière heureuse, ce livre nous met en situation de discernement face aux grandes mutations politiques, culturelles, religieuses à travers lesquelles le Royaume se fraie un chemin.

Paul Legavre ♦

Robert SCHOLTUS

Petit christianisme d'insolence

Bayard, coll. « Christus »,
2004, 126 p., 15,90 €.

« L'Eglise fait parler d'elle, mais on ne parle plus d'elle » : voilà le constat, ou plutôt le défi qui provoque l'auteur de ces pages alertes et juvéniles, que nos lecteurs auront déjà découvert avec un vif intérêt dans les articles qu'il a donnés à *Christus*. Quand un supérieur de séminaire — qui plus est celui de l'Institut catholique de Paris — s'autorise de la liberté chrétienne pour parler avec insolence, c'est-à-dire comme un gaucher contrarié, cela peut produire des courants d'air rafraîchissants. L'insolence, c'est, selon la remarque de Péguy,

maître de l'auteur, le manque d'habitude, l'absence d'une âme habituée. Et c'est avec cette insolence que Robert Scholtus parle d'un christianisme qui, sous l'apparence d'une vieille dame courbée sous le poids des siècles, cache une jeunesse recommençante, trop jeune pour se laisser intimider par le « religieusement correct », trop balbutiante pour tenir compte du langage convenu, trop libre, comme un enfant, de ses premières audaces pour se laisser figer par les experts en sociologie.

L'Eglise, dit-il, est en train de réapprendre qu'elle est commencement, événement de fraîcheur, et qu'au secret d'elle-même elle a toujours été « cette adolescente rougissante et maladroite, étourdie par tant de grâce et de responsabilité, d'une insolente jeunesse ». D'où ces pages hardies et entraînantes sur l'espérance, cette « sainte réserve » du *pas encore* ; sur la communauté chrétienne, lieu destiné à *donner lieu* à l'humanité de Dieu, fontaine du village, non au centre, mais au carrefour ; sur l'événement, qui surprend les logiques coutumières, d'une Eglise née et sans cesse renaissante de l'événement pascal. Le tout écrit dans l'allégresse de la langue, celle d'un auteur qui se souvient de sa vocation d'écrivain, récusant l'oubli de la littérature en théologie comme en spiritualité, et qui, « avec le sourire d'un clown au regard malicieux », trouverait plaisir au paradoxe s'il n'était d'abord le complice d'un Esprit qui prend lui-même à rebours nos habitudes droitières.

C. F ♦

PRETRES DIOCESAINS

Un ministère d'amour

*Quelle spiritualité
pour les prêtres diocésains ?*
N° 1418 hors-série,
novembre 2004, 240 p , 4,50 €

Comme déjà en 1987, ce numéro hors-série rassemble un choix d'articles publiés ces quinze dernières années autour du thème de la spiritualité des prêtres diocésains. Prenant acte du tournant opéré à Vatican II, les divers auteurs voient dans le lien avec l'évêque et l'envoi à un peuple déterminé la caractéristique du prêtre diocésain. Cela dit, il est difficile de préciser ce qui est proprement « presbytéral », par distinction d'avec ce qui est propre à l'évêque et de ce qui est commun à tous les baptisés. Qu'ils traitent, souvent de façon concrète et informée, des diverses images du prêtre, de son ministère ou de son mystère, les auteurs présentent bien des aspects propres à nourrir la vie spirituelle du lecteur, mais sans qu'en ressorte l'originalité du prêtre diocésain comme tel. Signe d'une difficulté sensible des le temps du Concile et que la réflexion postérieure n'a pas encore résolue.

Etienne Celiér ♦

Jean-Marie GUEULETTE

L'amitié, une épiphanie

Cerf, coll. « Recherches morales »,
2004, 336 p , 29 €

« L'amitié est une expérience faible, discrète et pudique. Elle ne fait

pas de bruit. Pas assez le plus souvent pour pouvoir se défendre devant l'exigence de l'amour des ennemis ou le fracas du discours engendré par la passion amoureuse. » Ce constat inaugural de l'auteur révèle, comme en creux, l'enjeu du livre : l'amitié assumée en Dieu, comme expression de la fraternité chrétienne, a trop souvent, au cours de l'histoire et aujourd'hui encore, cédé le pas au caractère exceptionnel du don de soi. Cette tendance à survaloriser l'héroïsme de la charité coïncide malheureusement aujourd'hui avec la tendance à mettre en avant l'expérience amoureuse comme sommet de toute expérience humaine — permettant de la sorte à l'homosexualité de se présenter comme l'issue logique, éventuellement inconsciente ou cachée, de toute relation d'amitié.

Dès les premières pages, Jean-Marie Gueullette invite le lecteur à un travail de discernement sur le sens même de l'amitié et sur les distinctions à poser entre ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Il faut à la fois réhabiliter le corps sans lui laisser toute la place, cerner la différence entre amour et amitié, montrer la place de la réciprocité (celle de la gratuité), indiquer les passages à la limite. Ce travail anthropologique délicat est particulièrement bien mené. Il se prolonge par un travail théologique qui répond à la question de savoir comment se situe l'amitié par rapport à la charité. Le propos de l'auteur rejoint ici le traditionnel débat entre la nature et la grâce : la charité doit-elle, pour être authentique, se situer en rupture avec l'inclination (l'amour des ennemis en est l'exemple typique) ? Ou

doit-elle, au contraire, assumer la nature — l'amitié apparaissant alors comme l'antichambre de la charité ? Le frère Gueullette montre l'excès des deux positions qui gagnent à être mises en relation et en tension plutôt qu'en exclusion, mais il souligne aussi que l'amitié a souvent été la grande perdante en ce débat. Pourtant, les textes bibliques ne manquent pas et l'auteur invite le lecteur à les parcourir avec lui. C'est alors qu'il peut proposer une théologie de l'amitié qui paraît comme une épiphanie de notre humanité, une épiphanie de l'humanité du Christ, une épiphanie de la grâce.

L'auteur, il faut le dire, a un courage certain. Aujourd'hui, en effet, hormis les relations de filiation, les relations affectives oscillent entre la neutralité et la passion amoureuse. Entre les deux, plus rien. A tel point qu'il n'y a plus désormais de place pour cette expérience riche et humanisante qu'est l'amitié. En la réhabilitant tout en lui conférant sa juste place, l'auteur opère un travail remarquable qui doit être salué.

Jean-Pierre Rosa ♦

Colette KESSLER

L'éclair de la rencontre

*Juifs et chrétiens :
ensemble, témoins de Dieu.*
Parole et Silence,
2004, 310 p, 25 €.

Le prix des Ecrivains croyants a récompensé cet ouvrage, où l'auteur, enseignante de la foi juive dans le cadre du judaïsme libéral, rassemble les textes qui jalonnent

son long dialogue avec les chrétiens. Beaucoup de ces textes sont nés de ces rencontres, d'autres sont des conférences ou des articles destinés à un public juif, ce qui inscrit dans la texture même du livre les deux partenaires du dialogue.

Dialogue exigeant, à la mesure de l'exigence intérieure d'où il procède : un appel spirituel personnel, entendu très jeune, aux lendemains de la Shoah, et résolument tourné vers l'avenir. Parce qu'il est né de la prière, et se nourrit de la prière, ce dialogue peut s'instaurer d'emblée au plan le plus profond, celui d'une rencontre entre hommes de foi, et selon la foi.

Colette Kessler sait que pareil dialogue n'est possible qu'au prix d'une mutuelle conversion. En ce qui concerne les chrétiens, elle en perçoit les signes dans le Concile Vatican II et dans ses suites, ainsi que dans le document émanant des Eglises de la Réforme, *Eglise et Israël*, paru en 2002. Face à cette *teshouva* chrétienne, elle presse courageusement ses interlocuteurs juifs de s'y engager à leur tour, si lourds que soient leurs griefs historiques. Car « le juif aussi a besoin du chrétien », et il s'agit, pour nous tous, de « devenir nous-mêmes par l'écoute de l'autre ».

Colette Kessler s'est nourrie de la pensée de Franz Rosenzweig, de Martin Buber, d'Edmond Fleg et de bien d'autres penseurs du judaïsme libéral : un des intérêts de l'ouvrage est de nous y donner accès. Mais elle s'est surtout nourrie de l'Ecriture et de la tradition midrashique, et c'est à la lumière et au nom de cette riche tradition qu'elle ouvre le Nouveau Testament et en

commente lumineusement certaines pages Avec discrétion et respect, elle ne craint pas d'aborder le point le plus décisif du dialogue ce « lien-rupture » entre nous qu'est Jésus de Nazareth, pierre d'angle et pierre d'achoppement de toute rencontre judeo-chrétienne Sans syncretisme ni dogmatisme, elle marque la différence, tout en sachant que, dans l'économie de la Révélation, les différences peuvent devenir des lieux de grâce

Dans un beau texte écrit au moment de l'affaire du Carmel d'Auschwitz, l'auteur exhorte ses amis chrétiens à « aller au-delà de l'humainement possible » Peut-être est-ce le lieu du divinement possible, un possible qui, pour notre foi chrétienne, passe par la Croix Dès lors, l'« éclair de la rencontre » (ce moment fragile et inoubliable où les deux partenaires de l'unique alliance se reconnaissent, dans leurs identités irréductibles, témoins solidaires du Dieu Vivant) ne jaillit pas de la nuit pour y retourner Il jaillit d'une longue et patiente fidélité dans l'écoute, et il annonce, en filigrane de ces pages, le plein jour à venir de la définitive Rencontre

Marguerite Lena ♦

Christiane CONTURIE

Enseigner avec bonheur

Pédagogie et spiritualité

Préf. C. Dagens

Parole et Silence,
2004, 182 p., 16 €

Au cœur de ce livre, il y a la conviction qu'enseigner est une

véritable expérience spirituelle et une source de joie Puisant dans son expérience en Afrique et dans l'Est parisien, l'auteur, membre de la communauté Saint-François-Xavier, présente avec beaucoup de finesse les différents moments de la relation pédagogique Sans cacher les difficultés, elle invite à y voir le lieu d'une croissance Il faut pour cela avoir « à la fois le regard bienveillant qui fait vivre et l'exigence qui fait grandir » Il faut savoir accueillir la réalité sans déformation et fonder son comportement sur la foi en l'action de Dieu dans la liberté de l'élève et de l'enseignant À travers une sensibilité féminine pleine de tact, c'est bien la visée ignatienne qui habite ces pages nourries du concret

E C ♦

André LOUF

A l'école de la contemplation

Lethielleux, 2004, 238 p., 20 €

Recueil d'articles, dont l'un a paru dans *Christus*, ce nouvel ouvrage de Dom Louf envisage divers aspects de la vie spirituelle à la lumière de l'expérience monastique présentée comme la vie chrétienne vécue dans sa radicalité Dans cet ensemble assez hétéroclite, on goûtera particulièrement le tact et la profondeur avec lesquels l'auteur évoque sa rencontre avec les moines orthodoxes du Mont Athos et de Roumanie

E C ♦

SESSIONS DE FORMATION SPIRITUELLE

(Demandez le programme par téléphone Le n° est indiqué une fois par maison)

- 24-30 avril Des ténèbres de la haine à la clarté de l'innocence**
R. BLOT et équipe
L'Abbaye, Saint-Jacut-de-la-Mer — 02 96 27 71 19
- 4-8 mai Bible et Exercices spirituels**
M. BUREAU et équipe — Manrèse, Clamart — 01 45 29 98 60
- 10-13 mai De la jalousie à la louange**
M. ROGER — Le Châtelard, Lyon — 04 72 16 22 33
- 13-15 mai Pour sortir de l'esprit du jugement**
L. BASSET
Biviers et Centre de Meylan, Grenoble — 04 76 90 35 97
- 17-20 mai Jeunes et vocations**
M. BUREAU et H. DACCORD — Manrèse, Clamart
- 21-22 mai Jean de la Croix et Thérèse d'Avila**
C. FENET et L. RUEDIN — Forum 104, Paris — 01 45 44 01 87
- 21-22 mai Les femmes dans la Bible**
C. MUNCH en partenariat avec FONDACIO
Le Haumont, Mouvaux — 03 20 26 09 61
- 23-26 mai Discerner pour décider**
B. GOUBIN — Le Châtelard, Lyon
- 5-9 juin Accompanyer selon différentes traditions**
L. SCHERER — Le Châtelard, Lyon
- 1^{er}-3 juil. Nos relations avec des personnes de culture musulmane**
B. DU CHAFFAUT et J.-N. GINDRE
Biviers et Centre de Meylan, Grenoble
- 1^{er}-8 juil. Islam et christianisme (session pour chrétiens)**
Secrétariat pour les relations avec l'islam, Paris — 01 42 22 03 23
- 25-30 juil. Structure et dynamique des Exercices spirituels**
D. DESOUCHES — Le Châtelard, Lyon

Etudes ignatiennes

La composition du lieu

Geneviève PERRET *

« Etais-tu là quand on a crucifié mon Seigneur ? »

Negro spiritual

Dans les *Exercices spirituels*, saint Ignace fournit un grand nombre d'indications précieuses pour aider à prier. Un soin particulier s'impose pour « la composition du lieu », définie comme « une certaine façon d'organiser l'espace » (47 V)¹ au début de la prière. L'exercitant est invité à poser le décor, le site de la scène qu'il va d'abord « voir » pour se laisser toucher. Dans les contemplations qui seront proposées par la suite, la place de la faculté visuelle sera prépondérante. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un accessoire facultatif.

* Sœur de Marie-Auxiliatrice, Douala (Cameroun). A édité les *Ecrits spirituels* de Marie-Thérèse de Soubiran (Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1985). Dernier article paru dans *Christus*. « Le labyrinthe d'une vie. Marie-Thérèse de Soubiran » (n° 199, juillet 2003).

1. Les chiffres entre parenthèses renvoient à la numérotation des *Exercices spirituels*. L'emploi de l'une et l'autre des traductions de l'autographe (A) et de la vulgate (V) est dû à l'intérêt des expressions de ces deux traditions (A) trad. E. Gueydan (Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1985), (V) texte définitif, trad. J.-C. Guy (Seuil, 1982).

Examiner en détail

Cette manière de procéder n'est pourtant pas sans soulever bien des difficultés. L'objection première provient de l'impression de minutie qui a peu à voir avec le but de la prière : la rencontre de la créature avec son Créateur. Pour fixer l'attention, Ignace nous propose par exemple de regarder « le chemin de Nazareth à Bethléem, en considérant sa longueur, sa largeur, s'il est plat, s'il passe par des vallées ou s'il monte. De même (...) la grotte de la nativité, si elle est grande, ou petite, basse ou haute et comment elle était arrangée » (112 A)

Cette curieuse insistance d'Ignace à faire examiner « en détail » (222 V) l'endroit où se situe la scène relève peut-être d'un tempérament obsessionnel. Il serait dommage de négliger la leçon en encourageant le retraitant à ne pas s'attarder à ces « détails ». Avant de supprimer un passage qui gêne, il importe d'en connaître le bien-fondé. Est-il vraiment si aisé, pour l'exercitant *lambda*, de se représenter la scène qu'il lui est proposé de prier ? Certaines personnes peuvent ne pas savoir concrètement « imaginer », alors même qu'elles ne sont pas du tout privées d'imaginaire. Ce ne sont pas les représentations picturales de la nativité qui manquent. Mais à quoi serviront-elles si je ne peux les faire miennes ? Je ne vis pas à l'époque de Fra Angelico ni à celle de Van Dyck. Entrer dans le détail de la scène, c'est d'abord la rendre contemporaine, car personne ne prie sur quelque chose d'artificiel. Ignace ne dit pas comment devait être la grotte. Il propose des voies d'accès pour se la représenter. Ne pas indiquer ces voies d'accès, c'est courir le risque que l'exercitant saute à pieds joints sur ce préambule, avec comme conséquence une contemplation n'ayant aucun rapport avec son espace intérieur. Il ne faudra pas s'étonner de constater, au moment du compte rendu de la prière, que l'abstraction et les beaux discours auront été aux premières loges.

Par ailleurs, proposer de composer les contours du lieu de sa prière, c'est consolider le cadre de cette même prière : une fois posés les éléments qui constituent le soutien de l'oraison, celle-ci peut se déployer sous la mouvance de l'Esprit Saint, dans sa liberté même.

Imaginer un lieu matériel

Un relevé systématique de toutes les « compositions du lieu » proposées dans les *Exercices* permet de mieux percevoir l'enjeu du rôle de cette « certaine vision imaginaire » (47 V). Pour illustrer son propos,

Ignace explique qu'il faut se représenter « le lieu matériel où se trouve la chose que je veux contempler, comme par exemple un temple ou une montagne, où se trouve Jésus Christ ou la Vierge Marie, selon ce que je veux contempler » (47 A).

Or le sujet de la première méditation est la considération des péchés, réalité invisible, peu apte à une représentation visuelle. Et pourtant, sans qu'il soit fait mention de la moindre difficulté de l'entreprise, il est suggéré, pour construire le lieu, d'« imaginer que nous voyons notre âme enfermée dans ce corps corruptible comme dans une prison, et l'homme lui-même exilé dans cette vallée de misère au milieu d'animaux sans raison » (47 V). Voir son âme enfermée dans son corps... Ce n'est pas une gageure. Il s'agit bien de donner corps, et donc forme et visibilité, à cette réalité invisible : la condition humaine marquée par le péché.

Pour se représenter cet état qualifié d'enfermement et d'exil, l'imaginaire de l'exercitant est convoqué dans une prison, image familière, même s'il n'a pas expérimenté la vie des détenus. Il est aussi renvoyé à la situation du fils prodigue, loin de son père et dans la seule compagnie des cochons. L'expérience montre souvent que celui qui n'a pas osé entrer en prison, ou s'asseoir dans la fange au seuil de sa prière, en reste à des généralités abstraites sur le péché sans que son être soit atteint et, par conséquent, sans qu'« aucune motion spirituelle » (6A) ne vienne l'agiter. Ignace conseille dans ce cas à celui qui donne les exercices de s'enquérir avec soin de la manière dont l'exercitant les fait : pour anodine qu'elle paraisse, la composition du lieu, comme tout ce qui concerne le début de la prière, fait partie des éléments à explorer.

Pour la méditation sur l'enfer, il est proposé de « voir avec les yeux de l'imagination la longueur, la largeur et la profondeur de l'enfer » (65 A). Ceci suppose que l'exercitant a déjà su employer la méthode. De fait, pas plus que l'insondable amour de Dieu qui, lui, a aussi la hauteur qui lui confère la plénitude (cf. *Ep* 3,18), l'enfer n'a de dimensions géométriques. Alors, qu'est-il proposé de voir ? De même que nous serons plus loin conduits sur un chemin dont nos pieds auront à ressentir les aspérités, c'est d'une expérience de l'espace qu'il s'agit. On sait qu'un petit enfant a besoin de pouvoir aller au large, mais en même temps de vérifier qu'il existe quelque part un mur, une barrière où, selon son humeur, il se cognera ou, au contraire, viendra prendre appui. Privé de territoire ou de clôture, il ne tardera pas à ressentir l'angoisse de l'enfermement ou celle du vide, là où nul écho ne peut lui restituer l'assurance d'une présence. Imaginer les dimensions

de l'enfer, c'est percevoir une situation comparable à un lieu qui n'aurait ni emplacement, ni fond, ni limites. Certes, nous sommes là à la frange de l'incohérence et de l'absurde. N'est-ce pas un bon point de départ pour méditer sur la conséquence ultime du péché qui refuse la miséricorde ?

Le préambule à « la contemplation du règne de Jésus Christ » (91 V) paraît simple : « Regarder par l'imagination les synagogues, les villages et bourgades que le Christ traversait en prêchant ». L'objection qu'on y apporte est celle du risque de la dispersion. Après la difficulté de se représenter une réalité invisible, voici que les réalités visibles deviennent envahissantes : à trop voir défiler les bourgs de la Galilée, il y aurait péril pour la suite de l'oraison. Il est important de ne pas les dissocier de la présence du Christ qui, précisément, les traverse et y apporte la lumière de son enseignement.

On souligne aussi le manque de lien avec le premier point de la contemplation : « Me mettre devant les yeux un roi humain, etc. ». C'est oublier que la composition du lieu a pour fonction d'aider l'exercitant à entrer en prière. Il est évident que l'image première qu'il se forge lui-même, en mobilisant ses facultés d'attention et d'imagination, ne doit pas rester fixe. Le mouvement même de la prière la fera évoluer. Si, dans le cas présent, le changement entre le tout début de la prière et le premier point peut paraître brutal, il y a lieu de vérifier dans la relecture si la gêne a été réelle : bien souvent, au contraire, le Seigneur Jésus, missionné du Père, évoqué à cette étape de la retraite, sera l'image vivante qui accompagnera l'exercitant non seulement pendant cette contemplation mais au cours des suivantes.

De la même veine que pour la contemplation du règne de Jésus Christ, la méditation sur les deux Etendards propose une « construction du lieu » proche de l'imagerie populaire. Notons les expressions « un très vaste espace près de Jérusalem (...) » et d'autre part un espace à Babylone » (138 V). Plus loin, nous trouverons la « chaire de feu et de fumée » du « chef des impies » (140 V) et « l'humble position » du Christ, « tout à fait beau et très aimable d'aspect » (144 V) comme sur le tympan des cathédrales². Comme nous le verrons plus loin, l'essen-

2. On pense au traité de mnémotechnique du jésuite Matteo Ricci (XVI^e siècle) « Reactualisant des méthodes anciennes et médiévales enseignées au collège de Rome en classe de rhétorique, il construit son *Palais de mémoire*, technique de mémorisation constituant à situer idées, mots et personnages dans un cadre spatial, ou architectural. Rien de plus fidèle au thème essentiellement ignatien de la "composition de lieu", exaltation de l'image et des formes dans la mémoire comme dans la spiritualité » (Jean Lacouture, *Jésuites*, t. I, Seuil, 1991, p. 289).

tiel de la construction intérieure évoque davantage une étendue, ou des formes, que des couleurs. Ignace vise plus à circonscrire l'emplacement de la prière qu'à lui donner de l'éclat.

Nous voici à la contemplation de l'incarnation. Ignace indique un changement dans la manière de procéder dans la prière : les points qui la structurent se résument à voir les personnes, à entendre ce qu'elles disent et à regarder ce qu'elles font, ce qui suppose une mise en œuvre de l'imagination à la fois plus active et plus dépouillée. Pour la composition du lieu, il est proposé « une vision imaginaire, comme si se présentait aux yeux le tour de la terre entière qu'habitent tant de races diverses. Ensuite, on regardera un lieu déterminé du monde, la petite maison de la Vierge Marie, à Nazareth, dans la province de Galilée » (103 V).

La contemplation elle-même entraînera l'exercitant de ce regard sur le monde à la salutation angélique, en passant par rien de moins que la vision des trois Personnes divines. Mais la composition du lieu, précisément parce qu'elle n'est qu'un préambule à la prière, se limite — si l'on peut dire ! — à la terre entière avec, au milieu de la marée humaine, ce point précis de la planète qu'est la maison de Marie. Dès ce moment, celui qui est entré en oraison comprend qu'il devra ajuster son regard, passant de l'immense au minuscule, du grandiose au banal, du multiple à l'action singulière.

Se rendre présent

L'oraison de contemplation conduit à mettre en œuvre l'imagination d'une manière plus intériorisée : il s'agit de se rendre présent à la scène contemplée. Le passage évangélique qui sert de support à la prière n'est pas seulement le pieux souvenir d'un événement passé encore capable d'émouvoir. C'est bien plutôt le mystère d'un épisode de la vie de Jésus qui, par la grâce de l'Esprit Saint, est actualisé pour celui qui le prie et désormais porteur de toute la vie du Ressuscité. La Parole de Dieu, vivante et agissante, « plus acérée qu'un glaive » (He 4,12), l'emporte en ce lieu et à ce moment du salut qu'elle lui rend présent.

Pour illustrer sa pédagogie, alors que le mystère à prier est décrit avec sobriété, Ignace fait surgir la présence du contemplatif au cœur même de la scène évangélique. Nous sommes rendus à Bethléem où Dieu, qui s'est fait petit enfant, se donne à voir à ceux qui ont un cœur d'enfant. Le texte des *Exercices* entraîne ainsi l'exercitant : « Je m'imagine que je suis présent parmi eux, comme un petit pauvre, les

servant selon leurs besoins avec le plus grand respect » (114 V). Cette touche particulière, souvenir des lectures d'Ignace durant sa convalescence et qui n'a rien d'un ajout à l'Évangile, se propose comme une petite voie de simplicité, ouverte à tous les pauvres, pour une prière plus affective et personnalisée. Ignace prête ici sa propre expérience à qui veut s'en servir.

« Étais-tu là quand on a crucifié mon Seigneur, et, avant sa Passion, quand il a changé l'eau en vin, multiplié les pains, guéri les aveugles et les boiteux, nourri de son enseignement les foules sans berger ? » Cette question est celle qui se pose après chaque contemplation évangélique. Et l'accompagnateur peut aussi la poser incidemment s'il se rend compte que l'exercitant n'est pas vraiment entré dans la contemplation : était-il comme assis dans un fauteuil devant sa télé, intéressé mais non partie prenante, ou bien dans un lieu précis de la scène, de manière très modeste et discrète, peut-être silencieuse, mais vraiment impliqué dans l'action qui se déroulait ?

L'enjeu est d'avoir part au mystère ou de s'en exclure. Le visionnaire qu'était Ignace de Loyola avait compris, dans la ligne de la pure tradition médiévale dont se faisait l'écho Ludolphe le Chartreux, la fonction symbolique de l'image. La psychanalyste Françoise Dolto en parlait explicitement :

« Si nous voulons nous abstraire de l'imaginaire, c'est qu'alors nous voulons abstraire notre corps et notre cœur du message que les évangiles apportent .. Nous ne pouvons approcher, cerner la réalité directement. Nous ne pouvons la rejoindre que par la médiation, l'entremise de l'imaginaire... Je me représente la scène comme si j'y étais. Cet imaginaire, qui est celui de la lectrice que je suis, n'implique pas que chacun va avoir le même imaginaire que moi. Mais je crois que ce qu'il y a d'unique dans les textes bibliques, c'est que chacun de nous peut y projeter son imaginaire *afin que le message symbolique lui parvienne*. Si le message symbolique contenu dans les mots passe sans qu'il y ait participation de notre être et donc de notre corps et du vécu de chacun, je pense qu'alors ces textes n'apportent pas la vie à notre corps, à notre esprit, à notre cœur »³

Prendre le chemin de Jésus

Après l'explication donnée pour le mystère de la nativité, la pédagogie a fait son œuvre. Il n'est plus besoin d'être aidé pour composer

3. *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, t I, Seuil, 1980, p 77

le lieu de la prière. C'est seulement en troisième semaine, celle de la Passion, qu'une nouvelle indication est donnée. Et voici que nous retrouvons, pour s'imaginer la scène, « ledit chemin, rocailleux ou plat, court ou long, avec les autres circonstances qui pourraient se présenter » (192 V). Quelle insistance ! C'est bien en réalité le « chemin de la Croix » qu'emprunte désormais le disciple en prière.

L'accent mis plusieurs fois par Ignace sur la description du chemin trouve ici tout son sens. Lui-même se qualifiait de « pèlerin ». Depuis sa conversion à Loyola, il a cherché toute sa vie à mettre ses pas dans les pas de son Seigneur. Le chemin devient alors un élément symbolique de cette suite du Maître. Thérèse d'Avila ne parlait pas autrement du « chemin de la perfection ». Dans les *Exercices*, le chemin va vers Bethléem et aussi vers le Mont des Oliviers, en passant par les bourgades et les villages : de quelle manière Jésus a-t-il « passé son chemin » ? Comment répondre à une telle question si je ne fais pas appel à mon expérience personnelle de cailloux sur la route, de poussière, de pente, de voie royale ou d'escarpements ? De la crèche à la croix, le chemin suivi par Jésus a eu des éléments concrets de difficultés. Pour ne pas verser dans la théorie qui ne fait aboutir sur aucune forme de prière, Ignace propose de poser le regard sur ces éléments concrets qui conduiront d'eux-mêmes à ce qu'ils signifient.

Les notations qui complètent cette composition du lieu (« en regardant ensuite le lieu de la scène, vaste ou étroit, banal ou décoré, etc. ») apportent peu de précisions, si ce n'est l'importance de l'espace où la prière évolue.

On voit encore le chemin à la contemplation suivante : « en pente, plat ou rocailleux », et encore un espace : « le jardin : telle surface, aspect, genre » (202 V). Et c'est toujours dans l'univers des lignes et de l'architecture que va se déployer, à l'orée de la quatrième semaine, la dernière « construction du lieu à regarder » : « On prendra l'emplacement du sépulcre et la demeure de la bienheureuse Vierge, dont nous examinerons en détail la forme, les éléments et tout le reste, comme la cellule et l'oratoire » (220 V). Parce qu'il n'est pas donné à tous de garder gravé au cœur le visage bien-aimé, alors même que l'expérience des *Exercices* est près de s'achever, il reste à explorer l'unique possibilité visuelle qui puisse être forgée : un tombeau vide, une maisonnette, humbles vestiges extérieurs de la réalité invisible.

Longueur ou étroitesse du chemin, ampleur ou réduction des volumes : l'universel des dimensions permet de trouver la place déjà préparée au service de la vision. Et, dans ce cadre établi, aux contours

bien dessinés comme la charpente de sa demeure intérieure, il y a place pour le priant lui-même. Tout comme, à l'angle d'un tableau de maître, on peut en reconnaître le commanditaire à genoux devant la cour céleste, celui qui prie se situe, lui aussi, à la place qui lui est propre, petit pauvre parmi les gueux de l'Évangile, pèlerin avec les foules qui suivent Jésus sur la route montant à Jérusalem, auditeur silencieux de la bonne semence capable de germer en sa terre.

Suivre Jésus, c'est la grâce inlassablement demandée par l'exercitant, avec celle d'une connaissance expérimentale et d'un amour réaliste plus ardent. C'est dans un monde précis, ici et maintenant, encadré dans l'espace et limité dans le temps, qu'il nous revient de le chercher et le trouver pour recevoir la grâce de le rejoindre. La pédagogie développée par Ignace n'est pas destinée à nous faire rêver de volutes baroques et de volumes en trompe-l'œil, ni à nous restreindre à une armature rigide. Construire sa propre vision intérieure, pour introduire au déploiement de la prière que seul l'Esprit Saint peut conduire, c'est apporter sa pierre à l'édifice où il veut demeurer, comme en son temple.

LE PÈLERINAGE NATIONAL

*Vivez ou revivez
le 15 août à Lourdes
avec la famille de l'Assomption*

*Une expérience
inoubliable !!*

Fondé par les Pères Assomptionnistes
en 1873, le Pèlerinage National rassemble
chaque été, à Lourdes,
près de 10 000 pèlerins
au moment de la fête du 15 août.
Ce reportage bouleversant
et ce magnifique témoignage d'espérance
vous permet aussi de découvrir
les sanctuaires de Lourdes.

19€
seulement!

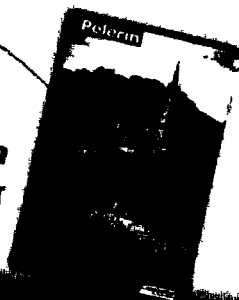
DVD interactif chapitré en 10 séquences
Durée totale 30 Pal - stéréo

DVD

en cadeau

Le livret "Être pèlerin
à Lourdes" réalisé par

Pèlerin



Également
disponible
en librairie
religieuse

Pour commander le DVD:

0825 06 61 65 (0,15 €/min)

en précisant le code : KLOU01

ou sur www.chretiens-service.com

Chroniques

Le Père Alberto Hurtado

Apôtre de la justice sociale au Chili

Alain THOMASSET s.j. *

En 1947, le passage en France pour quelques mois d'un jésuite chilien n'est pas sans laisser de traces. Lors des 34^e Semaines Sociales de France, à Paris, puis à Versailles, à l'occasion d'une rencontre internationale de jésuites sur l'apostolat dans le monde, cet homme de 46 ans, qui n'a plus que cinq ans à vivre, frappe ses interlocuteurs par la force de sa parole et par son affabilité. Ses interventions sur la situation de son pays, en particulier sur le monde ouvrier, sont ressenties comme « un grand cri d'angoisse et en même temps une leçon de zèle apostolique ». De nombreux témoins soulignent chez lui l'étonnante association d'un amour douloureux pour son peuple et d'une sympathie rayonnante et joyeuse. Le P. Villain, supérieur de l'« Action populaire », éprouve le sentiment qu'« il aurait pu être le prochain Père Général ». Quant au P. d'Ouince, le directeur des *Etudes*, il trouve en lui « une franchise et une audace rares pour aborder les problèmes, unies à un sens de l'Eglise peu com-

* Centre de Recherche et d'Action Sociales (CERAS) et Centre Sèvres, Paris A publié *Paul Ricœur, une poétique de la morale* (Peeters, 1996) Dernier article paru dans *Christus* « Retraites dans le quart-monde » (n° 200, octobre 2003)

mun », « la capacité d'aller au fond des questions sans se perdre en chemin », un élan irrésistible...

Soixante ans plus tard, le P. Alberto Hurtado Cruchaga continue de marquer les esprits. Entre-temps, il est devenu l'une des figures les plus populaires du Chili. Il n'est pas rare de trouver sa photo à Santiago accrochée dans des taxis ou de petites échoppes. Décédé en 1952, il a été béatifié par Jean Paul II en 1994, et sa canonisation est prévue le 23 octobre 2005. Les œuvres qu'il a créées en faveur des pauvres, ses écrits sur la doctrine sociale ou sur la spiritualité de l'action, ses interventions à la radio, l'accompagnement de nombreux jeunes ont fait de lui une figure qui parle aux cœurs et aux esprits : il a éveillé les consciences et s'est fait l'apôtre de la justice sociale.

Pour un de ses biographes, Hurtado est un mélange de Jean Bosco, de Joseph Cardijn et de l'abbé Pierre. Avec le premier, il partageait la même origine humble et l'amour des enfants pauvres ; avec le fondateur de la JOC, le zèle pour la classe ouvrière ; avec l'abbé Pierre, la ténacité d'une action en faveur des sans-logis. Il était aussi un éducateur spirituel et un intellectuel engagé. Comment rendre compte des étonnants contrastes dont cette vie semble tissée, entre action débordante et union à Dieu, entre travail spirituel, intellectuel, et action sociale ? Quelques étapes de son itinéraire, quelques écrits de sa main révèlent comment la vie de cet homme, jusque dans ses paradoxes, continue de nous parler.

« Un chaudron bouillant »

Né le 22 janvier 1901 à Viña del Mar, Alberto est issu d'une famille à la tête d'un domaine agricole assez vaste mais pauvre. En 1905, son père meurt et les terres sont vendues précipitamment. Sa famille connaît de graves difficultés financières et se voit obligée d'être hébergée chez des parents à Santiago. En 1909, Hurtado entre au collège Saint-Ignace. Dès son enfance, il désire entrer au noviciat des jésuites et devenir le prêtre des pauvres. Mais, parvenu à l'âge adulte, il doit d'abord subvenir aux besoins de sa mère et de son frère cadet. Il travaille à mi-temps, tout en étudiant le droit à l'Université catholique du Chili, jusqu'à obtenir brillamment le titre d'avocat en 1923. Durant ces années, il mène une activité intense, portée par une grande préoccupation pour les pauvres, à la fois caritative et politique. Il participe au patronage des franciscains, organise un bureau juridique pour les ouvriers, collabore à un cercle d'étude des encycliques

sociales. Il enseigne le soir aux ouvriers et dans le quartier le plus déshérité de la ville, fonde un patronage, un secrétariat social, puis une école... Son directeur spirituel de l'époque écrit : « A l'université, ses vertus, sa charité surtout, fascinaient. Il fallait freiner constamment son zèle pour qu'il n'exagère pas. Il ne pouvait voir une souffrance sans y porter remède... Son amour pour Dieu, il le traduisait constamment en amour pour le prochain et en zèle débordant. Son cœur paraissait un chaudron bouillant dont il fallait sans cesse soulever le couvercle. » Cet excès sera présent toute sa vie. De façon remarquable, Hurtado ne cessera de conjuguer l'action auprès des démunis avec la réflexion, la formation, l'interpellation, pour modifier les structures inégalitaires de la société chilienne.

A la fin de ses études, Alberto s'interroge : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? » Et il écrit avec générosité : « Je te donne tout ce que je suis et possède, je veux te donner tout et te servir là où il n'y aucune restriction au don total de soi-même. » Après avoir envisagé un temps de se marier, et alors que les difficultés économiques de sa famille trouvent une solution inattendue, Alberto, huit jours après avoir obtenu son diplôme d'avocat, entre enfin au noviciat de la Compagnie. Il fait sa formation en Argentine, à Barcelone et à Louvain, où il est ordonné prêtre en 1933. Il s'intéresse aussi à la pédagogie dont il devient un spécialiste grâce à une thèse sur l'américain John Dewey passée en 1935. Le P. Janssens, futur préposé général de la Compagnie, est son supérieur en Belgique. Il le sollicitera des années plus tard pour aider à la rédaction de la première instruction sur l'apostolat social de la Compagnie.

« Etre catholique, c'est être social »

Dès son retour au Chili, en février 1936, Hurtado se lance de tout son cœur dans l'apostolat. Les seize ans qu'il lui reste à vivre vont marquer l'Eglise chilienne. Il est d'abord nommé père spirituel au collège Saint-Ignace. Il enseigne également la pédagogie à l'université et au séminaire. Educateur, organisateur, accompagnateur spirituel, il répète souvent que « tout chrétien doit aspirer à faire ce qu'il fait comme le Christ l'aurait fait ». Il est bientôt nommé assistant diocésain puis national de l'Action catholique des Jeunes, mouvement qu'il va développer à un point jamais atteint jusqu'alors. Les deux piliers en sont à ses yeux la formation spirituelle et l'expression de cette vie intérieure dans les divers lieux de la vie. Au-delà des seuls cercles paroiss-

siaux ou des grands rassemblements festifs ou sportifs sans lendemain, il s'agit, écrit-il, de « s'engager dans la milice du Christ avec une âme d'apôtre pour transformer chrétiennement le monde qui nous entoure ».

Pour lui, la foi authentique ne saurait être séparée de l'engagement pour la justice. En 1941, son livre *Le Chili est-il un pays catholique ?* heurte l'opinion publique. Il y insiste sur la dureté de la réalité sociale chilienne et sur le manque d'engagement des chrétiens. « Être catholique, c'est être social », ne cesse-t-il de rappeler. Bientôt, les tensions et les critiques se multiplient. Les leaders du parti conservateur, un bastion catholique, lui reprochent son manque d'appui. Certains évêques le blâment de ne pas être assez soumis à la hiérarchie. Il est jugé trop personnel, trop autoritaire. Très franc avec l'épiscopat, il avait fait part de certains désaccords sur l'organisation de l'Action catholique. Ces accusations et le manque de confiance qu'elles manifestent l'atteignent très douloureusement. Après un premier refus de ses supérieurs, il démissionne en décembre 1944. Les jeunes dirigeants du mouvement songèrent à le suivre en masse, mais il les en dissuade.

« Le Christ n'a pas de foyer ! »

A partir de 1944, Alberto Hurtado se consacre davantage à l'apostolat social. Tout se précipite avec la rencontre dans la rue d'un sans-logis, grelottant de fièvre et à peine vêtu. Bouleversé, il en parle autour de lui, en particulier lors d'une retraite prêchée à un groupe de dames :

« Le Christ erre dans nos rues dans la personne de tant de pauvres, souffrants, malades, jetés hors de leur pauvre taudis (...) Le Christ n'a pas de foyer ! Ne pourrions-nous pas Lui en offrir un, nous qui avons la chance d'avoir un foyer confortable. (...) "Ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites", a dit le Christ. »

Après un temps de silence, il s'excuse : il n'avait pas pensé parler de cet épisode. Mais l'émotion est profonde, et plusieurs retraitantes lui offrent aussitôt bijoux et argent ; d'autres s'engagent à participer à une action commune. Deux mois plus tard, la première pierre d'*El Hogar de Cristo* (« le Foyer du Christ ») est bénie par l'évêque¹. Hurtado veut

1. Cette institution en faveur des nécessiteux et des sans-abris est toujours très active. Elle constitue aujourd'hui un vaste réseau de solidarité de plus de 730 œuvres réparties dans tout le pays.

« rendre à la société ces enfants recueillis un jour sous les ponts de la rivière Mapocho, après les avoir transformés en ouvriers spécialisés ». Chaque soir, avec sa camionnette verte, il recueille les enfants de la rue. Dans une de ses méditations, il évoque ces moments avec des mots très proches de ceux qui formeront l'ouverture du document conciliaire *Gaudium et Spes* :

« A tous mes frères humains Souffrir de leurs échecs, de leurs misères, de l'oppression dont ils sont victimes. Me réjouir de leurs joies. Commencer par me souvenir de tous ceux que j'ai rencontrés sur mon chemin. De ceux de qui j'ai reçu la vie, la lumière et le pain... (...) Tous ceux que j'ai vu dans des "cités", des maisons délabrées, sous les ponts. (...) Les enfermer tous dans mon cœur, tous ensemble (...) Tout cela en moi, comme une offrande, comme un don qui fait éclater mon cœur. Un appel du Christ en moi qui éveille ma charité, un appel de l'humanité à travers moi vers le Christ. C'est cela, être prêtre ! »

Alberto Hurtado veut réveiller les consciences et changer les structures sociales. Après plusieurs mois aux Etats-Unis, au Canada et en Amérique centrale, il ressent la nécessité d'actions plus organisées. Dans la même méditation, il écrit :

« Pressé par la charité et encouragé par l'amour. Attaquer moins les effets que les causes. A quoi sert-il de gémir et de se lamenter ? Lutter corps à corps contre le mal. Méditer et reméditer l'évangile du chemin de Jéricho (Lc 10,30-32). Celui qui agonise sur la route, c'est le malheureux que je rencontre chaque jour, mais aussi le prolétaire opprimé, le riche "matérialiste", l'homme sans grandeur, le puissant sans horizon, toute l'humanité de notre temps, dans toutes ses couches. Attaquer d'abord la misère du peuple. C'est la moins méritée, la plus tenace, la plus écrasante, la plus fatale. Et le peuple n'a personne pour le préserver, le libérer de son état Certains ont pitié de lui, d'autres gémissent sur ses souffrances, mais qui se consacre corps et âme à attaquer les causes profondes de ses maux ? De cela provient l'inefficacité de la philanthropie, de la simple assistance qui n'est qu'un pansement sur la plaie, mais pas un vrai remède. »

A travers conférences, interventions radiophoniques ou retraites, Alberto fait connaître la pensée sociale de l'Eglise. Il invite les chrétiens à vivre concrètement l'amour du Christ dans le souci des frères les plus petits.

« Attaquer moins les effets que les causes »

Le P. Hurtado est un novateur et un enthousiaste. On lui reproche souvent d'introduire des nouveautés, de ne pas être un religieux obéissant, de favoriser le communisme. Pour mettre en œuvre la doctrine sociale de l'Eglise de manière créative, il fonde en 1947, avec un groupe d'universitaires, l'Action syndicale et économique chilienne (l'ASICH), destinée à la formation des ouvriers chrétiens. Alors que la loi chilienne ne reconnaît qu'un syndicat unique, d'inspiration marxiste, son objectif est de « réaliser un travail qui rende présente l'Eglise sur le terrain du travail organisé ».

En fait, il ne sait pas encore quel chemin prendre. Son voyage en Europe la même année est l'occasion de mûrir son projet. Il participe ainsi à de multiples assemblées. Il découvre avec joie les développements du catholicisme social en France et ses diverses expériences : cercles d'études, centres sociaux, semaines de formation, revues, équipes d'Action catholique, l'expérience naissante des prêtres ouvriers... Après le cardinal Suhard, il fait la rencontre, marquée du sceau d'une admiration mutuelle, du P. Lebreton, fondateur d'*Economie et humanisme*. A Rome, ses rencontres avec le P. Janssens et son audience auprès de Pie XII le confirment dans son choix pour le travail social. Cette orientation n'était pas évidente. Comme il l'écrit dans une note remise au Pape, la situation sociale au Chili était caractérisée par de fortes inégalités, par l'essor des idées marxistes et par la timidité, voire l'indifférence, des chrétiens face à ces problèmes : « Les catholiques cherchent davantage à empêcher l'avancée communiste qu'à déprolétarianiser les masses. Ils ne font aucun effort pour appliquer l'enseignement des encycliques et sont beaucoup trop prudents, dans l'exposé de cette doctrine, pour ne pas s'aliéner les classes dirigeantes. » Dès lors, beaucoup d'ouvriers se détournent de l'Eglise ou perdent confiance en elle.

De retour au Chili, Alberto s'attache à développer l'association syndicale, non sans se heurter à l'incompréhension et aux critiques. Il s'agit de former des ouvriers, mais aussi de « remplacer les structures capitalistes actuelles, inspirées de l'économie libérale, par des structures orientées vers le bien commun et basées sur une économie humaine ». En 1951, désireux de diffuser cette pensée sociale et de permettre à la Parole de Dieu de toucher tous les secteurs de la vie sociale, il crée, avec d'autres jésuites, la revue *Mensaje* qui demeure la grande revue des jésuites chiliens.

« L'abnégation totale est joie permanente »

Dans ses dernières années d'apostolat, où il s'épuise peu à peu jusqu'à tomber malade en 1951, son expérience spirituelle s'approfondit. Alberto affronte la tension qui l'habite depuis l'origine entre un désir dévorant d'action et un équilibre de vie intérieure. Quelques écrits rédigés en novembre 1947, alors qu'il résidait pour quelques mois à la communauté des *Etudes* à Paris, nous aident à entrer davantage dans le mystère de cet homme spirituel qui relit son expérience apostolique. Conscient du danger de l'activisme, poussé par la crainte de ne pas répondre assez à l'amour de Dieu, il note :

« Le grand apôtre n'est pas un activiste, mais celui qui à tout moment se maintient sous l'inspiration divine. Tout ce que nous entreprenons a un commencement divin, une durée divine, des étapes divines, une fin divine. Dieu commence, Dieu accompagne, Dieu termine. Notre activité, quand elle est parfaite, est à la fois entièrement divine et entièrement mienne. (..) Notre action n'est pleinement féconde que dans la soumission parfaite au rythme divin. (...) Cependant, il serait dangereux, sous prétexte de garder le contact avec Dieu, de nous réfugier dans une paresse somnolente. Entrer dans le plan de Dieu, c'est se laisser manger jusqu'à la moelle. La charité nous presse tant que nous ne pouvons pas refuser le travail. »

Le critère déterminant de l'équilibre de vie reste l'union à Dieu, quelles que soient les circonstances :

« Le Christ ne se laissait pas dominer par l'action. Lui qui, plus que personne, ressentait le désir ardent du salut de ses frères, se recueillait et priait. (...) Pour garder le contact avec Dieu, pour rester sous le souffle de l'Esprit, pour ne construire que selon le désir du Christ, nous devons imposer des restrictions à notre programme d'apostolat. L'action en vient à être nocive quand elle rompt l'union avec Dieu. »

En même temps, cette union à Dieu invite à se donner entièrement, et c'est dans ce don que l'apôtre trouve une énergie inattendue :

« Ceux qui se donnent à moitié s'épuisent rapidement, se fatiguent de n'importe quel effort. Ceux qui se donnent complètement se maintiennent fermes sous l'impulsion de leur vitalité profonde. Cependant, il ne faut pas exagérer et épuiser ses forces dans un excès de tension conquérante. L'homme généreux a tendance à avancer trop vite. (...) Mystiquement, il s'agit de marcher au pas de Dieu. »

On perçoit le secret de ce mélange de feu dévorant et de joie communicative qui étonne tous ses proches, en dépit des échecs et des fatigues. Dans une retraite donnée à des prêtres en 1948, il déclare :

« L'abnégation totale est joie permanente. Est-ce la quadrature du cercle ? Non, car il y a un lien secret entre le don de soi par amour et la paix de l'âme. (. .) Un saint triste est un triste saint ! "Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger" (Mt 11,29-30). »

Dans un autre texte rédigé à Paris, Alberto fait parler un interlocuteur, mais, on ne peut en douter, c'est de lui qu'il s'agit :

« Vous me demandez comment s'équilibre ma vie. Je me le demande moi-même. Je suis chaque jour de plus en plus écrasé de travail : courrier, coups de téléphone, articles, visites, le terrible engrenage des activités, congrès, semaines d'études, conférences promises par faiblesse, pour ne pas dire "non" ou ne pas laisser passer l'occasion de faire le bien ; un budget à équilibrer, des décisions à prendre devant les imprévus. La course pour arriver le premier à un apostolat urgent. Je me sens fréquemment comme un rocher battu en brèche de tous côtés par les vagues qui montent à son assaut. La seule échappée est vers le haut. Pendant une heure, un jour, je laisse les vagues déferler sur lui ; je ne regarde pas l'horizon mais seulement vers le haut, vers Dieu. O bienheureuse vie active, entièrement consacrée à mon Dieu, entièrement dédiée aux hommes ! Son excès même me pousse, pour me rencontrer moi-même, à me tourner vers Dieu. Il est la seule échappée possible de mes préoccupations, mon unique refuge »

Dès le mois d'avril 1952, sa santé se détériore rapidement. On finit par diagnostiquer un cancer du pancréas. Commence alors pour lui et ses proches une période de souffrance, mais aussi de sérénité qui sera comme le signe de sa vie. « Content, Seigneur, content », ne cesse-t-il de dire, comme il avait aimé le répéter tout au long de sa vie aux jeunes et aux étudiants. Il accueille sa mort prochaine avec joie et paix, se réjouissant de retrouver le Père : « Le Patron m'appelle, et me voici, prêt et heureux. » Sa longue maladie bouleverse ceux qui l'entourent et viennent lui rendre visite : les médecins, ses frères jésuites, les collaborateurs, les enfants du *Hogar*, les étudiants, l'évêque Salinas, la femme du président de la République, non-catholique, qui l'écoutait à la radio et lisait ses écrits. Lorsqu'il meurt, le 18 août 1952, à 51 ans, tout le pays est ému et le Parlement tient une session en son

hommage. Le jour de sa fête, le 18 août, est déclaré officiellement dans le pays « Journée de la solidarité ».

Peu de vies témoignent avec autant de force des paradoxes et des tensions de la vie apostolique. Cet homme qui brûlait de l'amour du Christ se consumait pour ses frères, et plus particulièrement les plus petits. Rempli d'abnégation et rayonnant de joie, il était pris dans l'action jusqu'à l'extrême, et dans l'action même uni à Dieu, désireux de suivre le Christ son maître qui « passa en faisant le bien ». Le feu de sa vie a su allumer d'autres feux autour de lui, comme en témoigne aujourd'hui la dévotion qu'il suscite chez ses compatriotes et plus largement en Amérique latine, et comme l'atteste la volonté de l'Eglise de le proclamer saint. Lors de ses obsèques, Mgr Larraín ne disait-il pas que le rayonnement de cet apôtre « est la réalisation dans le temps de la parole éternelle de Jésus : "C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé" (Lc 12,49) »² ?

2. Pour plus de renseignements sur la vie et l'œuvre du P Hurtado, voir Jaime Castellón, *Alberto Hurtado s j Les fondations du Royaume* (Lessius, 2000) On peut aussi consulter le site (en espagnol) du Centre d'études et de documentations de l'Université catholique du Chili : <http://www.puc.cl/hurtado/> ; et le site du Hogar de Cristo <http://www.hogardecristo.com/navegacion/index.html>

Séjour en Bénédictie

Lettre aux moines de Landévennec

Maurice JOYEUX s.j. *

Dix mois de présence parmi vous depuis le 25 août 2003. Nous traversons un mois de mai hésitant entre les explosions de fleurs et l'épais brouillard. L'actualité du monde renvoie les mêmes teintes. De Haïti, d'Irak, du Proche-Orient, d'Europe, d'Asie, d'Afrique ou des Etats-Unis reviennent, mêlés des échos d'événements heureux ou tristes, des échos de paix ou de guerres, de respect ou d'horreurs.

Nous sommes en Finistère, au *far-west* de la France et de notre continent, plongés dans la prière, le silence, le chant ou les travaux. Tour à tour cigales ou fourmis, nous vivons actifs dans la contemplation, contemplatifs dans l'action dans cette « Ecole de l'Evangile » qu'est un monastère selon l'esprit et la Règle de saint Benoît.

Jésuite parmi les bénédictins, au long de ces dix mois, j'ai désiré et décidé de dire *nous* avec vous. C'est un grand Merci qui monte au cœur et désire se poser en l'ici et maintenant de cette lettre.

* Radio Vatican A publié dans *Christus* « Pen Boc'h 1984 » (n° 127, juillet 1985) Nous remercions le responsable de la *Chronique de Landévennec* de nous avoir autorisés à publier cet article publié en juillet 2004 (n° 19)

Vous m'êtes des frères, et je suis heureux de ne pas avoir fini de vous connaître. Un avenir s'offre à ces dix mois de vie commune dont le contenu dépasse le seul déroulement chronologique des jours monastiques. La « petite règle » n'est-elle point écrite pour des « débutants », comme le souligne Benoît lui-même au chapitre 73 de sa Règle ?

En cordée monastique

Pour des regards extérieurs, je semble vivre une halte, un retrait prolongé à connotation sabbatique dans un espace et un temps déterminés, délimités, protégés. Ceci n'est qu'une part de la vérité, tant le désert et la stabilité visibles, inscrits dans le site et dans ses murs — surtout dans vos vœux —, peuvent faire illusion.

Je vis parmi vous une marche, une cordée. Cordée avec des « hommes liturgiques » pérégrinant chaque jour en un terroir de stabilité, certes, mais diffracté en plusieurs espaces d'activités entre lesquels il est bon d'être mobiles et souples : cellule personnelle, couloirs et cloître, église, crypte et sacristie pour les six offices du jour ou de la nuit, bibliothèque et salle de presse ou de réunions de formation, salle de musique ou de répétitions, local d'internet ou des photocopies, lieu du Chapitre, jardins, champs et forêts, ateliers de fabrication ou expéditions des pâtes de fruits, magasin-librairie où passent tant de gens, salles d'accueil ou à manger, hôtellerie en quatre bâtiments, infirmerie, etc.

Dix fois par jour, nous nous rassemblons. Cela demande à chaque membre de la communauté de nombreux déplacements physiques et non moins mentaux. Ces décentrement sont symboliquement et intérieurement signifiants. Dans un espace-temps contenu, sur fond de silence vécu sans raideur, une grande mobilité fait passer de la contemplation à l'action, et vice-versa, selon un rythme personnel et collectif aux allures sportives. La disponibilité est de rigueur.

Ignace de Loyola et ses compagnons des villes de la Renaissance ou de l'actuelle mondialisation, villes entourées d'un périphérique de circulation plutôt que de remparts de protection, se retrouveraient bien, me semble-t-il, dans ces mouvements incessants — ici très réguliers, prévisibles donc, mais toujours à rechoisir sous peine de routine et d'ennui — où les vœux religieux de pauvreté, chasteté et obéissance à la suite du Christ Seigneur s'accomplissent avec agilité.

Le cadre géographique et temporel de cette mobilité est différent, il appelle d'autres repères, d'autres sources et ressources humaines ou divines, ressources de volonté ou d'abandon. Intériorité personnelle et ouverture à l'autre, aux autres, proches ou lointains, y suscitent une tension, un appel partagé de veille et de configuration libre et inventive à Jésus Christ. Nous tentons de prolonger sa demeure au cœur de son temps, au cœur de notre monde.

Je sais combien les jeunes et étudiants, au service desquels j'ai longtemps vécu en des cultures diverses, sont sensibles à cet art de vivre en relation. L'art est difficile dans un contexte où le virtuel et les possibilités de communication démultipliées laissent souvent démunis, isolés ou mutiques pour des rencontres humanisantes.

Avec le « Maître et ami de la vie »

Il me paraît réducteur de dire — comme un grand nombre le pensent ou le donnent à penser — que les moines vivent la passivité de la contemplation à l'écart du monde comme Jésus parti au désert après son baptême ou Jésus en tous ses moments de retrait ou de solitude. Pour Jésus, déjà, l'aventure contemplative fut loin d'être passive, même si une part de sa logistique alimentaire était assurée, nous dit l'Écriture — comme pour le peuple hébreu en exode avec Moïse nourri par la manne —, par des « anges qui le servaient ». Nourriture apéritive, nourriture de questionnements et de soifs : « *Man hou ?* » « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui arrive ? »

La mort au monde en coule noire quotidienne, aube blanche pour les fêtes — et elles sont nombreuses en notre Eglise ! —, jean ou bleu de travail, est vie active, combat de liberté et de désir, affaire de cœur et de goût. Elle est amour et choix passionné de vivre, étonnement et louange du vivant dont « toute créature reçoit avec le mouvement son espace », comme dit Michel de Certeau¹. J'ai souvent ressenti cela au volant du tracteur, sur les remorques de chargement et transport de pierres de construction, en forêt, hache ou tronçonneuse entre les mains, à l'atelier, découpant et enrobant de sucre les pâtes de fruits encore chaudes, devant la machine à faire notre vaisselle... En « Maître et ami de la vie » comme le nomme le *Livre de la Sagesse*, Dieu inspire une vie qui valorise le service de la fraternité, de la Parole célébrée, de la parole échangée ou retenue de façon juste.

1. *La faiblesse de croire*, Seuil, 1987, p. 22

La Règle de vie de saint Benoît, fondée sur l'Évangile, plonge ses racines dans une longue tradition d'expérience dont témoignent en ce parc d'Armorique les quinze siècles inscrits dans la pierre et la terre de Landévennec. Elle offre, dans les témoins et interprètes contemporains que vous êtes, repères et inspirations dont la lettre et l'esprit intéressent notre temps.

Je comprends davantage, à travers mon passage et nos partages, la densité et la beauté d'un tel engagement. Il configure à Jésus Christ, donne corps aux sans-voix, aux pauvres, malades et oubliés. « Jésus a vocalisé la Lumière », écrit frère Gilles Baudry. Du profond de nos peurs et de nos soifs, depuis nos pauvretés, misères ou richesses, nous osons laisser monter sur nos lèvres cette Lumière en leur nom. Nous nous entretenons dans cet exercice.

Résistance et bienveillance

La vie libre et discrète des moines, à l'image et ressemblance de leur Dieu, s'inscrit dans une œuvre de résistance ou de protestation-contestation d'une grande pertinence. Ils sont « objecteurs de conscience », ils proclament dans la durée un droit d'exister en fils et frères d'un même Père aux yeux et oreilles d'une société en définitive très normée et très normative. (Combien de conformismes dans la consommation, de prêts-à-penser, de langues de bois dans la société civile ou de langues de buis dans l'Eglise !) Ils mettent en œuvre leur choix d'une rupture critique et aimante. Ils risquent, entre bien d'autres, un renoncement à la permanente et douloureuse préoccupation moderne de « communiquer », « passer » et « faire passer » biens, informations, valeurs, à tout prix, jusqu'à l'autojustification qui épuise les énergies.

Cette rupture ne vise pas à abolir, nier ou fuir les lettres de la Loi qui régissent toute société. La communauté monastique s'y inscrit avec toutes ses ambiguïtés et contradictions. Respect de l'incarnation et sain réalisme obligent !

L'exigence et l'appel se situent, à la suite des « *aggiornamenti* » du Concile Vatican II, dans le fait de vivre en « esprit et en vérité », *hic et nunc*, le contenu christique, à la fois si humain et si divin, de la liberté et de la patiente discrétion du Messie au cœur de la société et de l'Eglise. Ceci demande sans doute à chaque communauté de monastère, comme pour les autres communautés chrétiennes, de se tenir dans une grande gratuité, un désir de présence à l'environnement

social et économique de la région et du pays, une confiance dans le manque consenti jusqu'au pardon. Nous sommes des vases d'argile.

J'ai souvent pensé : la Règle ne peut être vécue comme une cathédrale déjà construite à entretenir, mais elle doit l'être comme un échafaudage prometteur d'inventions, de formes et de voies nouvelles, d'accueils et de passages nouveaux vers le salut en Jésus Christ pour et avec ce monde. Les nombreux accueils d'hôtes amis ou inconnus que j'ai pu vivre ici me l'ont confirmé. L'attente est grande, la réponse à celle-ci ne me paraît pas être dans l'élargissement continu des capacités d'hôtellerie, mais davantage dans le partage respectueux en communauté de la vie dans l'Esprit, l'interactivité des « motions », dirait Ignace de Loyola, comme des options dites ou non dites vécues sobrement ; silencieusement aussi. Y a-t-il suffisamment de temps pour cela ? Les rapports de générations et la diversité des travaux au cœur des abbayes autorisent-ils l'élan ? Le trésor de nos vases déborde-t-il suffisamment, sans bruit ?

Je le crois à l'observation de ce qui s'est réfléchi, sous l'impulsion du père abbé, tout au long de l'année, concernant la collaboration avec des laïcs, l'espace liturgique dans l'église, l'accueil et la place des hôtes, l'entretien matériel des bâtiments, l'avenir donc ! J'ai de même beaucoup reçu des commentaires autour de la lecture continue de la Règle lors des chapitres du matin. L'imagination et la créativité sont vivantes en ce monastère !

Conversatio et conversio

Un apostolat des monastères et de leur réseau se développe : apostolat d'accompagnement et d'inscription des personnes dans la longue durée, de service de leur respiration, de paternité spirituelle à la façon des Pères du désert qui attiraient à eux et malgré eux bien plus que des curieux : des disciples. Un monastère est pour beaucoup une présence suivie de compréhension, d'écoute et de conseil, de louange visible, de cris possibles ou de compassion silencieuse. Il y aurait de quoi rêver de quelques partenariats nouveaux avec des congrégations plus apostoliques ou avec des laïcs plus expérimentés, comme vous y réfléchissez régulièrement. Je ne pense pas à davantage d'activités, j'envisage plus de repos trouvé dans le soutien mutuel.

Je me sens en ces lieux comme en un laboratoire de foi et de vie, en recherche et alliance avec de nombreuses personnes riches ou pauvres, en veilleur sous le large espace d'une tente de « *conversatio et*

conversio morum ». Conversation et conversion de manières de vivre recherchées pour et avec le monde dont nous sommes, selon des chemins déjà tracés, d'autres à trouver, d'autres encore à imaginer. Renonçant à toute responsabilité d'animation immédiate, en solitude et fraternité, il m'est offert un compagnonnage cénobitique, un exercice quotidien d'inculturation à la vie bénédictine, à ses manières d'être présente aux temps modernes.

Le monastère contient aussi en ce sens plusieurs mini-entreprises à gérer dont nous sommes ensemble les acteurs et les bénéficiaires ; économiquement pour notre subsistance commune, bien sûr, mais aussi culturellement et spirituellement pour la Bretagne et au-delà : la librairie comme espace de conseil et de propositions de lectures en histoire, spiritualité, théologie, philosophie et art ; la bibliothèque bretonne comme espace d'identité et de recherche ; l'hôtellerie ; les ateliers de fabrication des pâtes de fruits (quinze tonnes par an !).

Les bois, jardins et champs de pommiers soignés avec tant d'attention épousent bien l'évolution du monde rural. Ils me semblent témoigner d'une vocation renouvelée des chrétiens à vivre en hommes et femmes écologiques, serviteurs admiratifs et compétents des beautés de la faune et de la flore.

L'inculturation peut devenir « visitation ». Le visiteur que je suis peut aussi, alors, être visité. « Ecoute, mon fils, les instructions du maître et prête l'oreille de ton cœur... » Ainsi commence la Règle. Et elle finit par : « Tu parviendras... » Entre invitation et promesse, entre océan et rivière de l'Aulne, tourné avec vous vers le Levant, j'espère m'être « levé du sommeil » comme l'écrit saint Benoît dans le *Prologue* (n° 8). Malgré mes fréquentes absences à Vigiles à 4 h 50, malgré mes résistances ou doutes, fuites ou découragements, j'espère avoir « cherché et poursuivi la paix ».

Les mains jointes de la pauvre femme assise au fond de l'église, les mains levées des célébrants au chœur, la prosternation des frères autour de l'autel sont autant de gestes originellement destinés à un métier ou aux relations sociales les plus quotidiennes. Le soleil levant qui les atteint ou la pénombre qui les entoure l'un après l'autre, selon l'infinie variété du ciel finistérien, circulent entre ces gestes et les unissent dans une mystérieuse solidarité. Ils ont tant d'homologues hindous, musulmans, animistes, antiques ou modernes !

Parvenir ?

« Cherchant son ouvrier dans la foule du peuple à qui il lance cet appel, le Seigneur dit encore : "Quel est l'homme qui aime la vie et désire voir des jours heureux ?" » ; « Voici que dans sa tendresse le Seigneur nous indique le chemin de la vie » (*Prologue* n° 14, 15 et 20).

Une nouvelle route commence pour moi. Vous me demeurez communauté d'adoption, communauté d'accompagnement, communauté de joie. Je quitterai votre fin des terres ou des mers (selon la destination des voyageurs) particulièrement reconnaissant envers ce « cinquième Evangile », comme le nomme frère Gilles, qu'est la nature sur la presqu'île de Crozon qui vous accueille après saint Guénolé et ses compagnons. Elle vibre de tant de couleurs, senteurs et formes ; elle résonne de tant de chants d'oiseaux ; elle est peuplée de tant d'éléphants chevreuils ! Ces derniers firent même l'objet d'une conférence du soir, d'une bonne heure, de notre père abbé !

Je n'y ai jamais oublié, grâce à vous tous, le bruit de fond des voitures qui chaque jour rejoignent la base de l'île Longue, toute proche. L'arme des sous-marins nucléaires français y est symbole de menace et de peur, elle nous rappelle les réserves de violence ou de paix dont nous sommes personnellement ou collectivement capables. J'ai été souvent traversé de mauvaises pensées sous-marines dans le gouffre de mon cœur sans intelligence, lent à croire. Cela n'a pas été le Paradis quotidien, j'ai tréigné et douté, frôlé la saturation ou l'indigestion des plus belles choses.

Un habitant du village de Landévennec partagera ici mes dernières lignes d'amitié et de reconnaissance. Daniel, longtemps ergothérapeute en psychiatrie dans la région parisienne, aujourd'hui sous oxygène vingt-quatre heures sur vingt-quatre du fait de sa maladie des bronches, fut de longues heures un vrai compagnon et complice « hors clôture ». Je confesse avoir complété auprès de lui quelques menus en crêpes et galettes, ainsi que quelques lectures de *La Croix* ou du *Monde*, avec *Libération* ou le *Canard Enchaîné*. Sa présence fut un cadeau ; nos échanges nous portèrent vers d'autres frontières et limites où l'homme fragile, vulnérable comme Jacob en son combat nocturne, lutte avec un étrange envoyé (*Gn* 32, 23-33). Son combat est notre combat. Nous y sommes chacun nommés, reconnus, aimés. « Dieu était là et je ne le savais pas ! », s'était déjà exclamé Jacob au réveil de son songe (*Gn* 28,16), avant d'appeler le lieu de sa rencontre Bethel, « Maison de Dieu ».

Quel beau symbole à ce propos que votre cloître non achevé, maison ouverte comme une blessure sur la rade de Brest, et, à l'horizon du Faou, la « quatre-voies » vers Quimper, Brest et le monde ! J'ai sans doute été moi aussi, d'offices en offices, de psaumes de supplication en psaumes de louange, comme en oxygénothérapie intensive... Pneumo ou Pneumathérapie ? Mon ami de la Bretagne tonique le sait : il ne faut point trop exagérer la dose d'oxygène... à moins de tomber en malheureuse dépendance !

Puisse l'avenir toujours en compagnie de Jésus (faut-il mettre une majuscule et des guillemets ?), en plein vent du monde, du traitement monacal confirmer quelques fruits. Les fruits... J'ai aussi appris, ici, à les transformer en pâtes de longue durée et de grande saveur.

Merci pour vos patiences envers le jésuite, pardon pour mes impatiences. Merci de veiller, de jour comme de nuit, tels ces phares des côtes océanes. Contre vents et marées, reliés les uns aux autres au ciel des satellites, ils aident toute embarcation grande ou petite à discerner et apprivoiser au fil de son voyage les signes du temps.

Le mardi 18 mai 2004

ÉTVDES

revue de culture contemporaine

Dans les numéros de janvier à avril 2005 :

Les laïcs au Moyen-Age,
entre ecclésiologie et histoire (*janvier*)

ANDRÉ VAUCHEZ

Tous augustinien ? (*janvier*)

LAURENCE DEVILLAIRS

Quelle espérance pour le dialogue interreligieux ? (*fév.*)

GENEVIÈVE COMEAU

Augustin et Pascal (*mars*)

MARGUERITE LÉNA

Développement humain et croissance spirituelle
(*mars*) CLAUDE FLIPO

Marcel Légaut, témoin d'un avenir (*avril*)

THÉRÈSE DE SCOTT

Vivre ensemble l'Évangile,
un choix fondateur des religieux (*avril*)

PHILIPPE LÉCRIVAIN

*Les Carnets d'Étvdes : Théâtre, Cinéma, Télévision, Expositions
Musique, Notes de lecture, Recensions*

RÉDACTEUR EN CHEF : PIERRE DE CHARENTENAY S.J.

MENSUEL (144 PAGES) 10 €

ABONNEMENT (11 N°S PAR AN) : 89 € ABONNEMENT DÉCOUVERTE · 64 €

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Renseignements, vente au numéro : ÉTVDES - 14, rue d'Assas - 75006 Paris

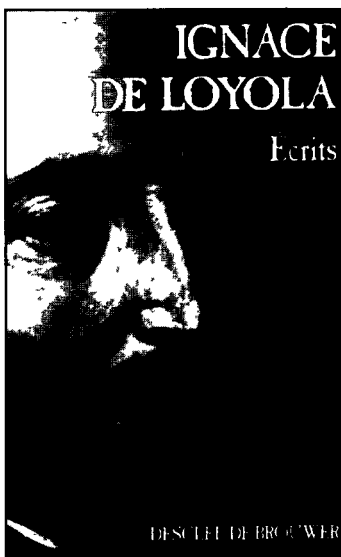
Tél. 01 44 39 48 04 - <www.revue-etudes.com>

Abonnements : 14, rue d'Assas - 75006 Paris <abonnements.etudes@ser-sa.com>

COLLECTION «CHRISTUS»

MAURICE GIULIANI

L'expérience des
Exercices spirituels
dans la vie



XAVIER LEON DUJOUR

Saint François Xavier
Itinéraire mystique de l'apôtre



DESCLEE DE BROUWER
NIMÈS

Desclée de Brouwer

www.descleedebrouwer.com

